

Bibliothèque(s)

57

JUILLET
2011

UNIVERS NOIR

Éditorial, par Pascal Wagner **1** Sommaire **2** Bibliobréves **4** La vie en noir. Actualité du roman noir en France, par Christophe Dupuis **8** Marée noire sur le cercle polar, par Bertrand Tassou **12** Un deuil de l'esprit ? Aperçus sur le noir contemporain, entretien avec Xavier Daverat **15** Un nid de guêpes. Bilipo, la bibliothèque des littératures policières, par Catherine Chauchard **18** Du noir sur la toile, par Yann Le Tumelin **22** La bibliothèque en 8 questions... à Régis Descott, Marin Ledun, Hervé Le Corre et James Sallis **24** Scènes de crime. Deux animations polar à Pessac et Limoges, par Brigitte Goguet, Monique Picard et Stéphane Udias **29** Le gang des Lyonnais embarque Quais du Polar, par Sandrine Derouet-Graufel et Jacqueline Estager **31** Brigades territoriales. Le polar en BDP, par Géraldine Hardy **33** Du noir pour tout le monde. Le polar dans l'édition jeunesse, entretien avec Annick Lorant-Jolly **36** Noirs dessins. La BD polar en bibliothèque, par Frédéric Prilleux **42** Ran Blake, un homme en noir, par P.-L. Renou **46** Fondu au noir. Pour une DVDthèque noire quasi idéale, par Sébastien Gendron **52** Gardes à vue, 48h du polar à Clermont-Ferrand, par François Andrieux, Jean-Marin Serre et Françoise Le Borgne **54** Jamais le dimanche, par Holly Golightly **56** Actualités de l'ABF • Les gens • En bref • 57^e Congrès de l'ABF, Lille, 23-25 juin 2011 • Au cœur du paradis culturel suisse, par Martine Coyard **60** Reportages La création, le numérique et la médiathèque, par Sébastien Darbour *et al.* • Deux siècles de bibliographie, par Jean-Charles Pajou et Philippe Cantié **68** Billet des Hybrides • Imaginez que vous êtes un OPAC..., par Benoît Roucou **73** Les bibliothèques exposent **75** Notes de lecture • Pendant qu'ils comptent les morts. Entretien entre un ancien salarié de France Télécom et un médecin psychiatre • Fractale • Nouveau monde Inc. • La Tour des temps • Jossot, caricatures. De la révolte à la fuite en Orient (1866-1951) • Les bibliothèques de rue. Quand est-ce que vous ouvrez dehors ? • Haïti. Une traversée littéraire • Afrique du Sud. Une traversée littéraire **76** Nous avons reçu **80**

brm mobilier
CONCEPTEUR DE SOLUTIONS - FABRICANT DE MOBILIER

> *Bibliothèques
& Médiathèques*

> *Concepteur de Solutions*
> *Fabricant de Mobilier*

> **BRM Mobilier**
Parc d'Activité de St Porchaire
BP 54 - 81 Boulevard de Thouars
79302 Bressuire cedex

> **Service commercial :**
tél. : 05 49 82 10 62
fax : 05 49 82 10 58

> e-mail : brm-mobilier@brm-mobilier.fr
> internet : www.brm-bibliotheques.com

brm mobilier
CONCEPTEUR DE SOLUTIONS - FABRICANT DE MOBILIER



Éditorial

Publication paraissant depuis 1907.
Éditée par l'**Association des bibliothécaires de France**

31, rue de Chabrol – 75010 Paris
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31
abf@abf.asso.fr
www.abf.asso.fr

Directeur de la publication
Pascal Wagner

Rédacteur en chef
Philippe Levreaud
redaction@abf.asso.fr

A collaboré à ce numéro
Christophe Dupuis

Comité de rédaction
Danielle Chantereau, Grégory Colcanap, Bernard Démay, Bernard Huchet, Jean Mallet, Caroline Rives, Pascal Wagner.

Responsable de rubrique
Les bibliothèques exposent
Nicole Picot

Publicité
Christine Guyot
Téléphone : 06 26 64 91 68
christine.guyot@gmail.com
Josiane Stern
Téléphone : 01 47 88 19 99
josiane_stern@wanadoo.fr

Diffusion
ABIS - Gérard Briand
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31

Maquette
M.-C. Carini et Pictorus

Mise en pages
Éditions de l'Analogie

Abonnements 2011
emilia@abf.asso.fr / 01 55 33 10 36
Individuel : 50 € – Collectivités :
France 100 € / Étranger 110 €

Commission paritaire
n° 1109G82347
ISSN : 1632-9201
Dépôt légal : juillet 2011

Impression : Jouve, Paris

Bibliothèque(s)

REVUE DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÉCAIRES DE FRANCE
est analysée dans la base Pascal
produite par l'Inist et dans la base Lisa.

Couverture : Variation sur *Touch of Evil* et *Rear Window* © P. Dana.

Un mois à peine après la fin du congrès de Lille, voici un numéro de *Bibliothèque(s)* consacré au roman noir, ce mauvais genre. *A priori*, il n'y a pas vraiment de rapport entre ces deux faits, si ce n'est la qualité du contenu des interventions au congrès et des articles de la revue, qui ont envisagé le thème général sous tous les points de vue. Vous trouverez aussi dans ce numéro quelques excellents échos du congrès.

Mais il y a, dans les deux cas, quelque chose de plus, comme des grains de sable qui sont venus faire dérailler quelque peu des machines habituées à fonctionner selon un protocole empreint d'une certaine « respectabilité » (les guillemets ont leur importance). De ce point de vue, les membres du groupe Nord – Pas-de-Calais ont mis la barre très haut en injectant dans le congrès une bonne dose d'un humour irrespectueux et autodérisoire tout à fait bienvenu, et qui m'a fait écrire en d'autres lieux que, par ricochet, cela me rendait très fier d'être le président de cette association capable de se moquer d'elle-même de cette façon. N'oublions pas non plus une certaine intervention lors de la session 5 « modérée » (encore des guillemets !) par André-Pierre Syren qui a lui aussi joué le jeu, et que l'on peut encore visionner sur Libfly1, comme bon nombre d'autres sessions et interviews.

Dans ce numéro de *Bibliothèque(s)*, vous allez découvrir une autre de ces joyeusetés, qui allie à la fois le traitement du thème et l'humour, l'autodérision. Je n'ai pas encore deviné qui s'était rendu coupable d'une telle infamie : assassiner le président de l'ABF ! Mais ledit coupable paiera cher son forfait : il est d'ores et déjà condamné à me payer une bonne bière lors du prochain congrès.

Il faut aussi mentionner dans cet enchaînement de faits l'exposition « Pour adultes seulement » que nous avons pu admirer en grandeur nature lors du congrès, des mois après avoir publié le catalogue, en manière de témoignage de notre vigilance à l'égard de la censure.

Tout ceci, le congrès, ce numéro de la revue, illustre finalement magnifiquement cette parole que j'ai entendue il y a déjà longtemps, mais dont j'ai oublié l'auteur : « Il faut prendre très au sérieux ce que l'on fait, mais sans se prendre soi-même au sérieux. » Tiens, voilà un nouveau quizz pour l'été : je promets une bonne bière lors du prochain congrès à qui retrouvera le nom de l'auteur de cet aphorisme !

Bonnes lectures (noires) et bon été !

PASCAL WAGNER

Au sommaire des prochains numéros de *Bibliothèque(s)*

- n° 58 : Bibliothèque, mode d'emploi – 15 octobre 2011
- n° 59/60 : Vues de l'Étranger – 30 décembre 2011
- n° 61 : Japon – 15 mars 2012

Sommaire

4 **Bibliobréves**

Dossier **UNIVERS NOIR**

- 8 La vie en noir. Actualité du roman noir en France, par CHRISTOPHE DUPUIS
- 12 Marée noire sur le cercle polar, par BERTRAND TASSOU
- 15 Un deuil de l'esprit ? Aperçus sur le noir contemporain, entretien avec XAVIER DAVERAT
- 18 Un nid de guêpes. Bilipo, la bibliothèque des littératures policières, par CATHERINE CHAUCHARD
- 22 Du noir sur la toile, par YANN LE TUMELIN
- 24 La bibliothèque en 8 questions... à RÉGIS DESCOTT, MARIN LEDUN, HERVÉ LE CORRE ET JAMES SALLIS
- 29 Scènes de crime. Deux animations polar à Pessac et Limoges, par BRIGITTE GOGUET, MONIQUE PICARD ET STÉPHANE UDIAS
- 31 Le gang des Lyonnais embarque Quais du Polar, par SANDRINE DEROUET-GRAUFEL et JACQUELINE ESTAGER
- 33 Brigades territoriales. Le polar en BDP, par GÉRALDINE HARDY
- 36 Du noir pour tout le monde. Le polar dans l'édition jeunesse, entretien avec ANNICK LORANT-JOLLY
- 42 Noirs dessins. La BD polar en bibliothèque, par FRÉDÉRIC PRILLEUX
- 46 Ran Blake, un homme en noir, par P.-L. RENO
- 52 Fondu au noir. Pour une DVDthèque noire quasi idéale, par SÉBASTIEN GENDRON
- 54 Gardes à vue, 48h du polar à Clermont-Ferrand, par FRANÇOIS ANDRIEUX, JEAN-MARIN SERRE et FRANÇOISE LE BORGNE
- 56 Jamais le dimanche, par HOLLY GOLIGHTLY

Liste des annonceurs

- BRM 2^e de couverture
- La maison d'été 3^e de couverture
- Electre 4^e de couverture

Actualités de l'ABF

- 60 *Les gens. En bref*
62 57^e Congrès de l'ABF, Lille, 23-25 juin 2011
65 Au cœur du paradis culturel suisse, par MARTINE COYARD

Reportages

- 68 La création, le numérique et la médiathèque, par SÉBASTIEN DARBOUR *et al.*
70 Deux siècles de bibliographie, par JEAN-CHARLES PAJOU et Philippe CANTIÉ

Billet des Hybrides

- 73 Imaginez que vous êtes un OPAC..., par BENOÎT ROUCOU

75 Les bibliothèques exposent

Notes de lecture

- 76 *En écho*
Pendant qu'ils comptent les morts. Entretien entre un ancien salarié de France Télécom et un médecin psychiatre, par PHILIPPE LEVREAUD • *Fractale et Nouveau monde Inc.*, par PHILIPPE LEVREAUD • *La Tour des temps*, par BERNARD HUCHET
- 76 *Les bibliothèques éditent*
Jossot, caricatures. De la révolte à la fuite en Orient (1866-1951), par PHILIPPE LEVREAUD
- 77 *Les bibliothèques dans le monde*
Les bibliothèques de rue. Quand est-ce que vous ouvrez dehors ?, par YOHANN GUÉRIN
- 78 *Boîte à idées, boîte à outils*
Haïti. Une traversée littéraire et Afrique du Sud. Une traversée littéraire, par YOHANN GUÉRIN
- 80 **Nous avons reçu**

Les opinions exprimées dans *Bibliothèque(s)* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

• **6-12 août, Lagrasse (11)** : « L'universel et le singulier » sera le thème du fameux banquet d'été de Lagrasse, avec Philippe Forest, Agnès Desarthe, Maylis de Kerangal, Jean-Baptiste Harang, Jean-Louis Comolli, Patrick Boucheron, Camille de Toledo, Jean-Yves Masson, etc.
Rens. : www.lamaisondubanquet.fr

• **13 septembre, Villeurbanne (69)** : « Bibliothèques et bibliothécaires d'Outremer » une journée d'étude en trois temps à l'Enssib : présentation des établissements, formation et politique de coopération. Progr. détaillé et inscr. : www.enssib.fr
Rens. : christelle.petit@enssib.fr
Tél. 04 72 44 75 97

• **27 et 28 septembre, Reims (51)** : « Illettrisme, le défi de la créativité », colloque organisé par l'association Initiales à la médiathèque Jean-Falala de Reims. Rens. et inscr. : initiales2@wanadoo.fr
03 25 01 01 16

• **29 septembre, Narbonne (11)** : journée de rencontre avec des représentants de l'Agessa et la Sofia organisée par LR2L à la Médiathèque du Grand Narbonne. Entrant dans le cadre du programme de formation des auteurs, cette journée est également ouverte aux médiateurs, bibliothécaires, libraires et éditeurs. Inscr. av. le 15/09.
Rens. : Tel. 04 67 17 94 73
celine.thomasset@lr2l.fr

• **3 au 5 octobre, Les Sables-d'Olonne (85)** : « Les BDP au cœur des politiques départementales », 25^e journées d'étude annuelles de l'ADBDP sur la réforme des collectivités territoriales et ses conséquences sur la place des BDP et des politiques culturelles dans le nouveau spectre d'interventions des départements.
Progr. et inscr. : www.adbdp.asso.fr

En vrac

■ LES MONTS TERRIBLES



Le Mont Blanc in Scenes from the snow fields par Edmund T. Coleman (1859).

De 1515 à 1908, quatre siècles de littérature sur ces montagnes terrifiantes en 100 livres anciens et précieux, gravures, lithographies et photographies sortiront des réserves de la Bibliothèque d'étude et d'information, de celles de la bibliothèque du Musée dauphinois (fonds May) ou de collections tant locales que nationales, publiques et privées.

L'exposition « Regards sur les Alpes, 100 livres d'exception (1515-1908) » est organisée par la BM de Grenoble et Ex-Libris Dauphiné à partir du 15/09 (et jusqu'au 10/12). Conférences, visites guidées et un livre éponyme (réalisé par Jacques Perret et publié aux Éditions du Mont Blanc) enrichiront le cheminement proposé.

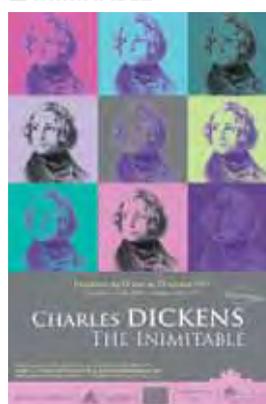
Bib. d'étude et d'information, 12, bd Maréchal Lyautey.
Rens. Cécile Bagieu :
Tél. 04 76 86 21 18
cecile.bagieu@bm-grenoble.fr
www.bm-grenoble.fr

■ MISSION INCARNÉE

Comment évoquer concrètement les missions des bibliothèques ? Sept établissements bourguignons ont imaginé de mettre en valeur leur travail de conservation partagée des livres Jeunesse dans une mise en scène originale et poétique confiée à une plasticienne, Véronique

Davenne. Les bibliothèques de Dijon, Auxerre, Chalon-sur-Saône, Le Creusot, Mâcon, Nevers, Semur-en-Auxois se sont donc unies à l'IUFM et au CRL de Bourgogne pour cette opération. L'exposition qui débutera à Dijon le 20/09 (jusqu'au 29/10) voyagera ensuite au Creusot puis dans toute la région jusqu'en 2013.
Rens. : Alice Zenuno :
Tél. 03 80 68 80 22

■ INIMITABLE



Les festivités européennes du bicentenaire de la naissance de Charles Dickens débutent avec un peu d'avance en Pas-de-Calais avec une importante exposition organisée au Centre culturel franco-britannique de l'Entente Cordiale – Château d'Hardelot, à Condette (62) en partenariat avec le Dickens Museum de Londres et le Victoria and Albert Museum, la BnF et la Comédie française. En effet, victime de son succès dans son propre pays, Dickens trouvera un peu de tranquillité dans un chalet de Condette vers le milieu des années 1800. Plusieurs salles sont dédiées à sa vie intime, son entourage, avant d'aborder sa carrière d'écrivain et d'homme de presse. Son imaginaire enfin est évoqué dans une scénographie immersive. Inaugurée depuis le 28/05, elle traversera tout

l'été jusqu'au 23/10 : pour la plupart vus pour la première fois en France, objets et manuscrits se disputeront la vedette.

Rens. Céline Hanoir :
Tél. 03 21 21 91 29 /
06 68 43 15 28
hanoir.celine@cg62.fr
www.chateau-hardelot.fr

■ DOC'N'BIB'

De nombreux films documentaires sont tournés, produits ou soutenus par les collectivités locales en Aquitaine. Sélectionnés lors des festivals de Biarritz (Fipa) ou de Pessac (Festival international du film d'Histoire), par une commission mise en place par Ecla Aquitaine, l'Espace Histoire-Image de la médiathèque de Pessac, et l'Association des cinémas de proximité en Aquitaine, ils sont maintenant réunis dans une collection « Vu d'Aquitaine » à destination des bibliothèques de la région. Leur projection a eu lieu le 16/06 à la médiathèque Les Allées à Pau.

Sélection 2011 : *Afghanistan, le choix des femmes* (Hadja Lahbib, 2007), *Germaine Tillion à Ravensbrück* (David Unger, 2008), *Face au Sida* (Judith Du Pasquier, 2008), *Las Saisons* (Pamela Varela, 2008). Rens. Géraldine Arnoux : Tél. 05 47 50 10 04
geraldine.arnoux@ecla.aquitaine.fr

On lira par ailleurs une étude sur le cinéma documentaire réalisée par le Réseau des organisations du documentaire (Rod), récemment mise en ligne par Images en bibliothèques :
<http://cinemadocumentaire.wordpress.com/2011/04/08/cinema-documentaire-et-creation-par-le-rod>

■ BIBLIOTHÈQUE SOLIDAIRE



Ouvertes à tous, les bibliothèques ? Les formalités administratives d'inscription écartant les sans papiers, SDF ou demandeurs d'asile, la délégation locale de la Croix Rouge de Lyon décidait, il y a un an, de lancer une bibliothèque solidaire dans la lignée des bibliothèques de rue d'ATD Quart Monde (cf. *infra*, p. 79). Cette bibliothèque compte aujourd'hui plus de 4 700 ouvrages de tout genre. Sa responsable, Francine Blondin, souligne que son système de prêt est adapté à ses usagers : « Notre souci, c'est que le livre soit lu ; peu importe qu'il soit rapporté six mois plus tard. »

www.croix-rouge.fr/Actualite/Bibliotheque-solidaire-1272

■ BUREAU DES IMAGES

Un nouveau bureau d'Images en bibliothèques a été élu lors de l'assemblée générale de l'association, le 10 mai dernier. Il se compose désormais de : Jean-Yves de Lépinay (*pdt*), directeur des programmes du Forum des Images ; Dominique Rousselet (*vice-pdte*), chargée du cinéma documentaire à la Bibliothèque Carré d'Art de Nîmes ; Martine Dondeyne (*très.*), déléguée générale d'Heure exquise ! ; Guenaëlle Slanoski (*secr.*), responsable audiovisuel de la Médiathèque de Bagnolet ; Jean-Luc du Val (*secr.*), responsable audiovisuel de la Bibliothèque de Lomme.

www.imagesenbibliotheques.fr

■ CENTRE ANDRÉ FRANÇOIS

Le Centre André François, Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration, a ouvert au printemps, hébergé par la Bibliothèque Jean-Moulin à Margny-lès-Compiègne (60). Avec Janine Kotwica pour conseillère artistique, il a pour vocation de conserver, faire vivre et mieux connaître le livre illustré sur le territoire pour un public surtout composé de professionnels du livre, des bibliothèques, de l'enseignement et de la petite enfance, mais aussi d'étudiants et de chercheurs. Il proposera des formations et des rencontres avec des illustrateurs autour de ses collections. Margny-lès-Compiègne deviendra de ce fait la tête de réseau pour la littérature Jeunesse pour toutes les communes de moins de 10 000 habitants.

Le Centre rend hommage par son nom à un illustrateur et publiciste parmi les plus grands (collaborateur de Prévert pour les *Lettres des Îles Baladar*) disparu en 2005. Les premières acquisitions ont fait l'objet d'un catalogue (ISBN 978-2-9539047-0-3) qui recueille de nombreux témoignages sur cet artiste très admiré de ses confrères.

Centre André François, Médiathèque Jean Moulin – 70, rue Aimé Dannel – 60280 Margny-lès-Compiègne / Tél. 03 44 36 31 59 / centre.andrefrancois@gmail.com



■ 54X13



La BDP de l'Ardèche a le secret pour nous régaler avec ses publications de proximité, attendues, inattendues. Cette année, une bibliographie à l'honneur de la petite reine qui a conquis tout uniment écrivains et cinéastes, lyriques et élégiaques, avec quatre petits textes de Bernard Chambaz, Jean-Noël Blanc, Agnès Dragent et Paul Fournel, la route chante sur tous les tons. N'y manquent ni les blogs, ni les adresses des vélos-clubs locaux. Saluons au passage la 14^e livraison du *Petit chat-mot*, zoom semestriel sur la littérature Jeunesse et la petite plaquette sur le Prix Eugène Villard du Conseil général de l'Ardèche, créé en 1884.

Une jolie façon de jardiner la communication de la BDP. Les demander à : bibliotheque.departementale@ardeche.fr

■ LISEURS, LISEUSES !

Après six mois d'expérimentation de prêt de liseuses en bibliothèque, le Motif a rendu le résultat de son enquête réalisée en partenariat avec la BDP des Yvelines auprès de 161 usagers de 6 bibliothèques rurales des Yvelines et une du Val-d'Oise. Empruntées par une grande majorité de femmes (75 %) et surtout par des 35-44 ans (+ de 30 %) plutôt « grands lecteurs » jouissant par ailleurs d'un ordinateur et d'une connexion Internet, elles ont surtout servi à domicile (95 %) et dans les transports (plus de 30 %) pour lire la presse. Mais 60 % ont lu un livre intégralement sur la liseuse empruntée.

Malgré le succès de cette opération (liste d'attente de 6 mois), il met en évidence un effet d'aubaine, puisque si 85 % des sondés sont intéressés par le prêt de ressources numériques lorsqu'ils seront équipés, seulement 10 % d'entre eux

sont prêts à acquérir une liseuse dans un futur proche, tandis que 65 % disent attendre que ces appareils évoluent et 15 % déclarent qu'ils continueront à lire sur papier exclusivement. L'usage de la liseuse a été jugé plutôt facile par 60 % (mais 35 % ont trouvé les manipulations compliquées et 5 % ont été tenus en échec) et plus de 50 % ont trouvé la lecture très confortable, très peu l'ont estimée mauvaise. De leur côté, les 12 bibliothécaires participant sont très favorables à l'opération et pensent que l'offre pourrait attirer de nouveaux publics, mais ils prédisent une augmentation de la technicité de leur métier et de leur tâche de médiation. Le MOTif projette de lancer une expérimentation similaire avec la Seine Saint-Denis fin 2011.

Intégralité des résultats sur : www.lemotif.fr/fr/actualites/bdd/article/1354



DOSSIER



▶ 18



▶ 23



▶ 30





▶ 31



▶ 47



▶ 51



▶ 53

Univers noir

Le meurtre est inaugural, fondateur. Anthropologues et psychanalystes en déduisent culture et civilisation. Pour autant, tout crime n'est pas mythique, sacrificiel. Là courait sans doute la frontière qui séparait le roman policier classique, celui des mystères et des enquêtes, du gendarme et du voleur, des grands textes qui de l'*Odyssée* à *Crime et châtiment* en passant par *Don Quichotte* ont pu illustrer à la fois la quête des signes et la plongée dans les recoins les plus sombres de la psyché. Mais en 1933 déjà, Malraux saluait en un mot célèbre le *Sanctuaire* de Faulkner comme « *l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier* ». Ceci, au moment même où Gallimard publiait les premières traductions de Dashiell Hammett, adoubé, lui, par André Gide. Moins de quarante ans plus tard, le roman noir, devenu plus sociologique, épouse l'ensemble des configurations du monde. À lire quelques-uns des auteurs évoqués dans ce dossier, l'on peut se demander si – de même qu'en certain sens il est affirmé en ces pages que tout film est un film noir – ce n'est pas le cours même du monde qui fait de tout roman un roman noir, s'il n'est à l'eau de rose ? On comprend que toute notion de « mauvais genre » soit désormais balayée, et que cela ne tient peut-être pas tant à certaine « légitimation » qu'à la perception qui est désormais la nôtre d'un univers où le mal tient désormais sa place comme le cinquième élément d'une antique cosmologie revisitée.

Pourtant, cet « univers noir », celui de l'ombre, de la mort et du deuil, est aussi le lieu d'un paradoxe ; nul ne l'a mieux exprimé que le poète René Char dans *Fureur et mystère*, en ces mots qui siéaient si bien à l'œuvre de Ran Blake à laquelle il est ici rendu justice : « *La couleur noire renferme l'impossible vivant. Son champ mental est le siège de tous les inattendus, de tous les paroxysmes. Son prestige escorte les poètes et prépare les hommes d'action.*¹ »

Poésie et action : quel meilleur viatique pour l'été, qui est aussi la saison des départs, et quel meilleur mot d'ordre pour le retour ?

¹. Cité par Annie Mollard-Desfour en exergue de *Le Noir. Dictionnaire de la couleur*, cf. *infra* p. 11.

CHRISTOPHE DUPUIS
Librairie Entre deux noirs



La vie en noir

Pour le plus grand bonheur des lecteurs, la France est aujourd'hui le pays qui traduit le plus de livres au monde. Le polar bénéficiant d'un intérêt croissant du public, voici l'occasion de saisir ses tendances présentes à travers un rapide tableau de son actualité brossé par un libraire spécialisé.

Actualité du roman noir en France

À l'aube de cette année 2011, paraissait *Coups de feu dans la nuit*¹, l'intégrale des nouvelles de Dashiell Hammett sous la direction de Natalie Beunat (*la spécialiste du fondateur du roman noir*). Celle-ci faisait suite à la réédition, deux ans plus tôt, de ses cinq romans, publiés en « Quarto » (dans de nouvelles traductions intégrales, enfin). Deux ans auparavant, Jean-Bernard Pouy, agitateur du roman noir français de ces trente dernières années, venait d'écrire d'une plume vive et alerte *Une brève histoire du roman noir*². En une petite centaine de pages, il partait des fondateurs (Hammett et Chandler) pour arriver à *Zulu*³ de Caryl Férey, un des ouvrages majeurs de ces dernières années.

Lorsqu'un genre littéraire est sous le feu médiatique, s'ensuit une multiplication de maisons d'édition, de collections ainsi qu'une avalanche de titres concomitants qui obéissent généralement à certaines tendances. Ainsi, ces dernières années, l'accent a été mis sur des thèmes comme le polar marseillais, latino, féminin, etc. Aujourd'hui, le polar nordique nous asphyxie. Si, fort heureusement, chaque nouvelle mode nous apporte de bonnes choses, il n'empêche que les projecteurs sont toujours braqués sur la même tendance. Essayons de voir les choses différemment.

1. Omnibus, 2011.

2. L'œil neuf éditions, 2009.

3. Gallimard, 2008.

Nous n'entrerons pas ici dans l'éternel débat sur les dénominations : « polar », « roman policier », « roman noir »... Si ces mots pouvaient encore avoir un sens il y a peu, avec aujourd'hui près d'un siècle de traductions en France, des livres venus du monde entier, – livres qui flambent une heure dans un appartement parisien ou brûlent cinquante ans durant aux quatre coins du monde, des huis-clos sur un cargo à la dérive... – comment voudriez-vous tenir une définition précise qui puisse tout englober. Plusieurs des dénominations citées ci-dessus résument parfaitement la diversité du genre. Car dans cette grande planète noire, il y en a pour tous les goûts, la preuve...

LES GRANDS ESPACES

Si les grands espaces ont toujours été au cœur du roman noir, avec la création des éditions Gallmeister, en 2006, souffle un vent nouveau, qui mêle polar, nature et écologie. L'éditeur a exhumé les livres d'Edward Abbey, le père de la contestation écologique et publié Craig Johnson, qui mêle Indiens et Américains dans le Wyoming (à rapprocher de l'excellent Tony Hillerman publié chez Rivages). Si vous voulez découvrir les Appalaches, lisez Ron Rash. Cet homme, pour qui « le paysage est le destin », annonce d'entrée de jeu : « *cela fait trois siècles que ma famille habite là, nous n'avons jamais bougé, c'est ma culture*⁴ », et développe tout ceci parfaitement dans des livres âpres et denses publiés au Masque.

LA POLITIQUE

À trop lire de simples enquêtes policières aujourd'hui, on pourrait oublier le côté politique du roman noir... Et pourtant, le genre n'a jamais été autant abordé, en particulier en Amérique latine, terre de prédilection des éditions Métailié. Dans son dernier

4. Les propos des auteurs cités dans cet article ont été recueillis par Christophe Dupuis.



roman, *L'obscur mémoire des armes*, le Chilien Ramón Díaz-Eterovic promène Heredia, son privé désabusé, dans le Santiago du Chili d'aujourd'hui tout en explorant la dictature de Pinochet. Comme le dit si justement l'auteur : « Grâce au roman noir, j'ai trouvé les codes qui permettent d'explorer la relation crime-politique-violence si brutale et tristement commune aux pays latino-américains. Il s'agit en définitive d'aborder une littérature aux accents réalistes, au travers d'un genre qui, comme disait Chandler, permet de fouiller dans la crasse que l'on cache habituellement sous les tapis. » De son côté, Sergio Ramírez, un homme au parcours politique peu commun, trimballe un drôle de trio d'enquêteurs au Nicaragua et examine les collusions du pouvoir dans *Il pleut sur Managua*⁵. L'Argentine n'est pas en reste avec l'excellent *Personne n'aime les flics*⁶ où Guillermo Orsi plonge le lecteur dans la crise économique de 2001. Remontant l'Histoire du pays et sa corruption – « En Argentine, la logistique de la fraude a atteint un tel degré de perfection que, si nous étions sous un régime dictatorial, balancer des prisonniers dans la mer serait considéré comme une bricole » –, il passe au crible sa violence et ses différents gouvernements, le tout sur un ton particulier et désenchanté. Il paraît impossible de terminer ce trop bref survol sans parler de l'infatigable Paco Ignacio Taibo II, auteur d'un livre à quatre mains avec le sous-commandant Marcos, *Des morts qui dérangent*⁷, qui depuis des années se démène pour faire émerger le genre, parcourant le monde entier, organisant un festival dantesque à Gijón (Espagne), proposant des traductions d'auteurs en France. Il définit le roman noir sud-américain comme « le nouveau roman d'aventures », un genre mêlant le polar, l'aventure, le picaresque... une définition à notre sens particulièrement intéressante.

Pour finir et en forme de transition, ne passez pas à côté du magistral *La griffe du chien*⁸ de Don Winslow qui examine avec précision le trafic de drogue entre USA et Amérique latine et remonte les sources politiques à l'origine de l'explosion de ce trafic. Comme le résume si bien Winslow : « Cela fait maintenant 40 ans que nous menons ici, aux États-Unis, cette prétendue guerre contre la drogue, et pourtant, il y a toujours plein de drogues en circulation, et on peut se les procurer facilement. L'ampleur des ressources consacrées à financer l'application de cette interdiction vous donne le tournis, et ces fortunes pourraient être consacrées à autre chose. Rien que le coût de la prison pour tous ces gens est démentiel. Le pire, c'est que la solution pénale met le commerce de la drogue entre les mains des éléments les plus

5. Métaillié, 2011.

6. Denoël, 2010.

7. Rivages, 2006.

8. Fayard « Noir », 2007.



DR

Calamari Union (détail), hommage à Aki Kaurismäki.

violents. Les bénéfiques, à cause de l'interdiction, sont tels que cela vaut la peine de tuer. »

LA VAGUE

Qui dit Winslow dit Californie, qui dit Californie dit le Pacifique et ses rouleaux. Admirez la comparaison faite par Don Winslow : « La vague est comme le roman policier – il se passe quelque chose d'excitant, de beau et de cinématique en surface, mais il se passe également quelque chose en dessous, qui explique et motive l'action. Chaque vague est un mystère, et un thriller. » Ils sont deux à explorer le côté obscur de la vague en Californie et, hasard de l'édition, leurs derniers romans ont été traduits ce début d'année. Le trop rare Kem Nunn – cinq livres en vingt-cinq ans – est l'auteur de ce que l'on pourrait rassembler en une trilogie noire : *Surf City*, *Le sabot*

du diable et *Tijuana straits*⁹. On y parle de surf, certains sont à la recherche de la vague mythique, mais ce n'est pas tout. On y croise des héros tourmentés, on y voit les conditions de vie difficiles pour les Indiens parqués dans des réserves, on y explore la frontière américano-mexicaine... Bref, le côté sombre de l'Amérique, écrit de manière magistrale. Tout aussi brillant, Don Winslow se place dans le même registre avec l'excellent *La patrouille de l'Aube*¹⁰, qui passe au crible San Diego et l'évolution de la Californie ces cinquante dernières années avec le surf omniprésent, le tout d'une construction subtile (de très courts chapitres pour mettre en place tous les personnages et l'intrigue, puis un récit très ample et retour aux très courts chapitres pour rythmer la fin). Il continue son travail de construction (290 chapitres sur un peu plus de 300 pages) avec le tout récent *Savages*¹¹ (dont Oliver Stone a acquis les droits) qui revient différemment sur le trafic de drogue et les cartels mexicains... Vous ne verrez plus la Californie de la même façon.

COMPLÈTEMENT FOU

L'humour débridé appartient aussi au roman noir et dans ce genre, certains excellent. Prenez Tim Dorsey, si ses livres étaient sous-titrés « Les aventures de Serge en Floride », personne n'irait les ouvrir, et pourtant, Tim Dorsey ne fait que raconter les aventures de son (anti)héros Serge en Floride. « *La Floride est si belle qu'on pourrait la croire civilisée* »... sauf que ce n'est pas le cas et que cela vous donne des livres

follement échevelés qu'il est impossible de résumer. Plus violent, plus amoral, *À poil en civil*, dont nous ne raconterons pas une ligne pour épargner les âmes sensibles, est un livre survolté et sur-vitaminé (même si on prend plus de drogues/alcool/médicaments que de jus d'oranges pressées), au rythme endiablé d'une cavale sanglante, plein d'humour et au style relevé : « *Elle fit*

le serment muet de prendre sa revanche sur ce salopard d'Anglo, même s'il fallait pour cela traverser un continent entier jonché de débris de verre avec des pantoufles en papier-calque. »

Prenez un auteur anonyme (Anonyme, c'est son pseudo), dont le manuscrit circule sur Internet et devient bientôt culte : le genre de légende dont raffolent les Américains. Le résultat ? Un

9. Respectivement chez Gallimard, 1995, 1997, et Sonatine, 2011.

10. Le Masque, 2010.

11. Le Masque, 2011.

triptyque (*Le livre sans nom*, *L'œil de la Lune*, *Le cimetière du Diable*) publié chez Sonatine qui souligne justement en quatrième de couverture que les aventures du Bourbon Kid sont « *l'équivalent littéraire des films jubilatoires et explosifs de Quentin Tarantino ou Robert Rodriguez* ». Avec ça, tout est dit et si vous aimez les bars crades et dangereux du fin fond de l'Amérique latine et les livres où l'on croise des vampires et des loups-garous, c'est pour vous. Dans un genre différent, *Patagonia tchou tchou*¹² de Raul Argemi et *Nager sans se mouiller* de Carlos Salem méritent aussi le détour. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut lire un polar se déroulant dans un camping de nudistes ou dans un vieux train en bois circulant dans la pampa Argentine... Le polar est vraiment plein de ressources.

PLUS CLASSIQUE

Rassurez-vous, il reste des enquêtes policières « classiques » et, à ce jeu-là, dans ce qu'on appelle le « *police procedural* », les Anglais brillent. *A priori*, lire la progression d'enquêtes minutieuses pourrait être fastidieux : la procédure, la procédure, encore la procédure... mais des auteurs comme John Harvey, Graham Hurley ou Mark Billingham, pour ne citer qu'eux, réussissent, en tissant les liens entre différents protagonistes tous très travaillés, à dynamiser le genre sur des séries au long cours toujours très passionnantes sans être répétitives.

L'ESPIONNAGE

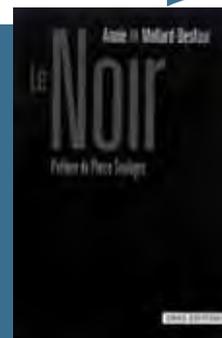
Pour être succinct, et en caricaturant légèrement, avant le roman d'espionnage était simple. D'un côté les forces du Bien, de l'autre les communistes reconnaissables à leurs grosses moustaches et à leur couteau entre les dents. Au milieu, le mur de Berlin où l'on échangeait les prisonniers. Puis le mur est tombé, l'ennemi devenu moins identifiable ; l'espionnage à papa est tombé dans les limbes et un genre beaucoup plus complexe a émergé. Cette mutation est incarnée par le parcours exceptionnel du grand John Le Carré (de *L'Espion qui venait du froid* à *La Constance du jardinier*, par exemple). Aujourd'hui, dans ce nouvel ordre mondial, les auteurs d'espionnage ont une vision politique, sociale et économique d'envergure, on pense à l'Anglais Henry Porter ou au Danois Leif Davidsen. Et si vous voulez plonger dans les affres du métier d'espion aujourd'hui, ne passez pas à côté des livres de Stella Rimington. Célèbre en Angleterre pour avoir été la première femme à diriger le MI5 (branche interne

12. Rivages, 2010.



Annie Mollard-Desfour, *Le Noir. Dictionnaire de la couleur. Mots et expressions d'aujourd'hui XX^e-XXI^e*. Préf. Pierre Soulages, CNRS éditions, 2010, 328 p. + 16 p. ill. quadri, ISBN 978-2-271-06865-1

Par son rapport privilégié avec l'obscurité, l'ombre, les ténèbres et leur symbolique, le lexique du noir hante notre imaginaire – et donc la langue. Mais le noir a aussi une histoire, qui en transforme et renouvelle les usages et les connotations : « Noirs anciens et nouveaux se mêlent, se complètent, se brouillent, et parfois s'opposent et se contrarient. » Annie Mollard-Desfour, lexicographe rattachée à l'Institut de linguistique française et spécialisée dans le lexique des couleurs, a déjà publié dans la même collection des volumes sur le Bleu, le Rouge, le Rose et le Blanc. Elle a collaboré aux 16 volumes du *Trésor de la Langue Française* et préside le Centre français de la couleur depuis 2004. Elle s'est donc attachée à débrouiller les réseaux de sens cliniques, médicaux, politiques, religieux, moraux que les mots et les expressions véhiculent. Le mot « noir » lui-même, adjectif, adverbe et substantif nécessite un parcours de 60 p., et il en faut presque autant pour cartographier ses dérivés directs d'« Atrabile » à « Ultra-noir ». Enfin, d'« Airelle » à « Zan », plus de 100 autres pages élucident patiemment ses « variations » qui déploient plus largement encore ses nuances, terne ou miroitant, luxueux ou maléfique. S'attachant à suivre la langue jusqu'en ses derniers ressauts, il ne s'agira pas moins d'en suivre les courants centrifuges qui nous porteront de « Black » en « Kebla » vers ses ultimes confins. Nul autre que Pierre Soulages, peintre de l'Outrenoir, ne pouvait en effet mieux saluer cette extraordinaire entreprise de faire le tour de la question sans se laisser happer par le trou noir de ce vertigineux réseau de sens. Une imposante bibliographie et des index qui laissent songeur complètent encore cet ouvrage scientifique qui se lit comme un roman noir : pour y voir clair. PL



des services secrets britanniques), aujourd'hui retraitée, elle allie talent d'écriture et histoires particulièrement denses et criantes de vérité. Si vous vous interrogez sur ce qu'est un espion aujourd'hui, lisez ces quelques lignes du dernier John Le Carré : « Vous allez devoir vous contenter de notre parole. – La parole de votre Service ? – Dans l'immédiat, oui. – Et elle a quelle valeur ? Les gentlemen qui mentent pour le bien de leur pays, c'est bien vous, non ? – Ça, c'est les diplomates. Nous, on est pas des gentlemen. – Alors vous mentez pour sauver votre peau. – Encore raté. Ça c'est les hommes politiques. Rien à voir. »

NON, LES FRANÇAIS NE SONT PAS À LA TRAÎNE

C'est malheureusement une des phrases que l'on entend encore trop souvent... « Les Français, voyez-vous... » Eh bien non, le roman noir français n'est pas moins bon qu'ailleurs (ni meilleur, disons qu'il y a des spécificités partout). Voulez-vous plonger au cœur des intrigues politiques ? Le duo Manotti-DOA vous entraîne entre les deux tours de 2007. Seuls, ils étaient déjà brillants ; en conjuguant leurs talents, le résultat est explosif. Vous aimeriez lire une légère anticipation polar ? Récemment Régis Descott et Marin Ledun¹³ l'ont fait, chacun avec un rythme musclé et différentes réflexions sur l'avenir de notre monde. En parlant d'avenir politique, lisez le dernier Thierry Di Rollo, plus connu pour ses ouvrages de SF, qui s'attaque aux élections de 2017 et explique le concept de

¹³. Régis Descott, *L'année du rat*, JC Lattès, 2011 et Marin Ledun, *Les visages écrasés*, Seuil « Roman noir », 2011. Lire *infra* leurs réponses à notre enquête « La bibliothèque en 8 questions », pp. 22-26.

« démocratie ajustée » – ça fait froid dans le dos (enfin pas à tous les dos !). Vous aimeriez lire du noir ni urbain ni politique ? Plongez au cœur de la Dordogne avec Louis Sanders, dans les communautés anglaises qui y vivent, ou, à peine plus loin, chez les apiculteurs du Gers avec Pascal Dessaint. Au contraire, nous direz-vous, il vous faut sortir de France. Et bien direction l'Asie avec Marc Boulet, voyageur impénitent pour des livres noirs au rendu saisissant (mais où va-t-il chercher tout ça ?), l'Amérique latine avec Patrick Bard, photographe au long cours qui a un côté ethnologue, l'Australie avec Hervé Claude qui vous ouvre les portes de ce pays qu'il fréquente régulièrement, tout comme le fait Thierry Marignac (traducteur aussi) avec la Russie. La même chose dans un registre plus « musclé » ? Caryl Férey qui, après la Nouvelle Zélande et l'Afrique du Sud, reviendra en 2012 avec l'Argentine, ou Vincent Crouzet qui suit la route des diamants du sang entre Afrique et Belgique (qui a dit que les Français ne savaient pas écrire de grands livres d'espionnage ?).

Pour ceux qui voudraient tendre à l'exhaustivité, *Le dictionnaire des littératures policières*¹⁴ de Claude Mesplède, seul dictionnaire mondial consacré au genre, vous explique tout en deux tomes et un peu plus de 2 000 pages, vous faisant mesurer l'étendue de vos lacunes en matière de lectures policières. Nous espérons vous avoir montré ici qu'aujourd'hui, au regard de toutes les nationalités traduites, de toutes les thématiques traitées et des différents styles existant, chacun peut trouver le polar qui lui convient. ■

¹⁴. Josph K. édit., 2007.

BERTRAND TASSOU
Bibliothèque Georges Brassens
Paris XIV^e



La vogue du polar nordique est l'un des phénomènes éditoriaux les plus notables de ces dernières années. Après l'indifférence, la révélation, l'engouement, l'addiction, l'overdose guette... Pour y voir plus clair dans cette marée noire, faisons confiance aux bibliothécaires...

Marée noire sur le cercle polar

Voici quelques lustres déjà que le label « polar nordique » (parfois décliné en version plus spécifique de polar scandinave voire polar suédois) est apparu sur les couvertures des livres, dans les publi-

tés, les articles de comptes rendus comme un gage sinon de qualité, du moins de succès assuré. Au-delà de ce que cette réunion géographique peut avoir d'étrange¹, il convient de s'interroger sur les raisons de ce phénomène éditorial, sur ses manifestations mais aussi sur ses conséquences quant à la production, quantitativement bien sûr, mais aussi et surtout qualitativement...

EN QUOI CONSISTE CE SUCCÈS ?

Il faut tout d'abord préciser qu'avant de parler de succès du polar nordique, il faut parler du succès du polar tout court, en tant que genre, si tant est qu'une définition générique stricte ait toujours un sens². Les romans policiers sont aujourd'hui en tête des ventes dans les librairies et des prêts en bibliothèques et chaque maison d'édition, même celles qui sont au départ plus spécifiquement consacrées aux beaux arts, aux sciences ou à la production régionaliste, s'évertue à créer une collection de romans policiers. On a donc affaire à une véritable inflation éditoriale : on publie tout et n'importe quoi pour profiter de la mode.

1. Imagine-t-on en effet un label « Polar méditerranéen » ou « Polar d'Europe occidentale » ? Cela dit, cette appellation peut se rapprocher de celle de roman sud-américain qui fit florès il y a quelques années en associant sans complexe des auteurs mexicains et des auteurs uruguayens...

2. Et il faut aussi parler du succès de la littérature nordique dans son ensemble, comme en témoigne le dernier Salon du livre de Paris.

Au cœur de ce phénomène, on note en effet le succès du roman policier d'Europe du Nord. Un certain nombre d'auteurs se classe en tête des ventes à chaque nouvelle parution, souvent accompagnée d'un lancement publicitaire assez conséquent (Mankell, Lackberg, Nesbø, Indriðason, Stieg Larsson il y a peu). Ce phénomène peut aussi se retrouver lors de reprises dans des collections de poche, en partie parce qu'elles se font parfois chez des éditeurs plus puissants qui peuvent mieux supporter le poids financier d'un affichage publicitaire : ainsi pour les auteurs repris en collections « Folio » ou « Points ». Ces auteurs sont aussi achetés par la quasi totalité des bibliothèques, parfois en plusieurs exemplaires, et présentent souvent les taux de rotation les plus importants.

Pour expliquer ce phénomène, si tant est que cela soit possible, on pourrait trouver plusieurs raisons.

SJÖWALL ET WALHÖÖ

La première édition française de quelques titres du « Roman d'un crime » date de 1970-1972, aux éditions Planète, dans des couvertures suggestives qui ne correspondaient pas tout à fait au contenu des romans. De plus, la traduction était faite de l'anglais. Et seuls six volumes sur dix seront publiés. Il faudra attendre le milieu des années 1980 pour que Philippe Bouquet traduise les volumes restant chez « 10-18 ». Enfin, une nouvelle édition, complète mais ne prenant malheureusement pas la peine de retraduire les premiers volumes à partir du suédois, paraît chez Rivages en 2008-2009, augmentée de préfaces d'auteurs nordiques et anglo-saxons qui montrent l'importance capitale de cette série.

LA PREMIÈRE VAGUE

Si l'on fait remonter le succès actuel à ses véritables origines, la première explication est la qualité des livres. On trouve en effet à l'origine de cette importante production, notamment suédoise, le couple d'écrivains Sjöwall et Wahlöö, dont le succès en France, au départ mitigé, a été en grande partie tributaire de la diffusion. Ils ont en effet inauguré au milieu des années 1960 dans leur série « Le roman d'un crime » une forme de roman assez codifiée, qu'on appelle parfois roman de procédure : des enquêtes minutieuses et parfois très longues, avec en prime la description de la vie d'un commissariat et une très grande importance accordée à la vie « privée » des policiers (leur vie familiale, leur histoire, leurs doutes, avec une véritable épaisseur psychologique), décrite en parallèle à leurs enquêtes. Autre spécificité de ces romans, leur ancrage social et leur dénonciation, très politisée, de l'envers du décor du modèle suédois. Enfin, une écriture d'une grande qualité : pas d'effets de style tape-à-l'œil, mais une écriture efficace et sobre qui colle parfaitement au propos. Quant à l'exotisme, qui est une notion souvent niée par les traducteurs, c'est aussi quelque chose à quoi le lecteur français est sensible.

Ces qualités se retrouvent chez Henning Mankell, à l'origine de ce que l'on pourrait appeler la première vague suédoise. Tout en se démarquant avec bonheur de ses deux aînés, il sait tirer le meilleur profit de leurs leçons avec – influence de l'époque et de son histoire personnelle – une plus grande internationalisation des intrigues. Le modèle structurel et narratif de Sjöwall et Wahlöö sera repris plus tard et de façon beaucoup plus poussive par Åke Edwardson, plus récemment et avec bonheur par Kjell Eriksson. Mais pour en revenir à Mankell, sa réception en France a elle aussi été assez étrange : le premier volume de la série des enquêtes de Wallander a paru chez Bourgois début 1994 dans un certain anonymat avant que la suite ne soit reprise, dans le désordre mais avec succès, au Seuil à partir de 1999. Quant à expliquer l'insuccès de 1994 et le succès de 1999...

Mankell est aussi symptomatique de deux phénomènes. Le premier est le fait que des auteurs écrivent de façon assez indifférenciée des romans policiers et des romans « classiques ». À l'encontre d'auteurs spécifiquement policiers qui continuent de penser que seule compte l'intrigue, cela peut expliquer la qualité de leur écriture. Inversement, leurs romans classiques n'oublient pas qu'un bon livre c'est aussi une bonne histoire. Et le succès et la qualité des polars se retrouvent dans ceux des autres romans. Ainsi, le meilleur roman du Norvégien Gunnar Staalesen est sans doute *Le Roman de Bergen*, qui n'appartient pas au genre policier.

Le second phénomène est celui des traducteurs. Philippe Bouquet, qui est le découvreur de Mankell en France, mais aussi d'Eriksson et de Westerlund, celui aussi qui traduit vraiment Sjöwall et Wahlöö, est avant tout un important traducteur de littérature classique, notamment des principaux auteurs suédois du XX^e siècle³. C'est dire s'il est attentif à la qualité *littéraire* des

auteurs qu'il traduit. Même chose avec Éric Boury qui a fait découvrir en France, entre autres auteurs policiers islandais, Indriðason et Thorarinsson : il traduit lui aussi des livres ne relevant pas du genre policier⁴.

Cette vogue, portée entre autres par des traducteurs, est aussi soutenue par certains éditeurs, au premier rang desquels Métailié et surtout Gaïa⁵. Cette dernière, spécialisée dans la littérature nordique, suit ses auteurs et ses traducteurs sans céder à la tentation de la surproduction. Désormais, pour le public comme pour les libraires ou les bibliothécaires, cette maison est un gage de qualité. La littérature policière reste, et cela n'a rien de péjoratif, une litté-



Dessin de Karl F. Wimer pour *The Denver Business Journal*.

3. Cf. Denis Ballu et Philippe Bouquet, « Les cinq vagues ou deux siècles de littérature nordique en traduction française », in *Bibliothèque(s)*, « Pays nordiques », n° 55, mars 2011, pp. 64-66.

4. Cf. « Agrandir le monde, écrire les abîmes, entretien avec Jón Kalman Stefánsson » par Anna Svenbro et Éric Boury, *id.* pp. 61-63.

5. Les éditeurs « traditionnels » du roman policier (Gallimard, Rivages, Fleuve noir, etc.) sont en effet relativement absents de la découverte des auteurs nordiques. Sur Gaïa, cf. « Gaïa, Nord magnétique de l'édition française », entretien avec Susanne Juul par Philippe Levreaud, *id.*, pp. 88-90.

Thierry Maricourt, *Dictionnaire du roman policier nordique*, Encrage, 2010, 240 p., ISBN 978-2-251-74245-8

Après une présentation d'une cinquantaine de pages, il présente par pays l'intégralité de la production policière traduite en français. Avec un index et une bibliographie, c'est un travail exhaustif qui sait aussi être d'une subjectivité parfaitement assumée. Signe de la bonne tenue de la production, une nouvelle édition augmentée pourrait déjà être faite...

rature de genre, que le public aime bien identifier : ces deux éditeurs, Gaïa et Métalié, ont, à peu près en même temps, créé des collections policières signalées par une couverture noire correspondant aux codes du genre⁶.

L'EFFET LARSSON

La couverture en effet peut, entre autres, expliquer le succès sinon de Larsson, du moins de ses successeurs. Mais avec Larsson, on a affaire à ce qu'il faut bien appeler un phénomène, auquel la mort de l'auteur avant la publication des livres n'est vraisemblablement pas étrangère : ventes astronomiques, adaptations cinématographiques, nombreuses publicités⁷, livres d'études et de commentaires, engouement public et médiatique qui n'est pas encore, loin s'en faut, retombé⁸... La trilogie *Millenium* marque une rupture par rapport à ce qui se publiait auparavant en matière de roman policier nordique : une plus grande violence, un rythme appartenant davantage au thriller, des rebondissements continuels, des personnages moins typiques, etc.

Tout cela peut, malgré d'évidentes faiblesses, expliquer ce succès phénoménal. Surtout, ce succès fait de la couverture d'« Actes noirs », qui reprend, mais avec un liseré rouge et des illustrations suggestives, la présentation des premiers volumes de la « Série noire », un formidable signe de reconnaissance, une marque de fabrique immédiatement reconnaissable dont l'éditeur saura admirablement tirer parti. Comment expliquer autrement le succès, presque aussi important, de l'indigente série de romans de

6. Et cela n'a, pour moi, rien de choquant et peut après tout aussi s'appliquer, dans un genre certes différent, à la couverture des éditions de Minuit qui est elle aussi un signe de reconnaissance.

7. Il ne faut pas oublier que l'édition est aussi, et a toujours été, un commerce. Un des mérites de la récente exposition Gallimard à la BnF a été de rappeler à ceux qui se lamentent de la récente mercantilisation de l'édition que, dès les années 1930, la maison Gallimard avait recours à la publicité pour promouvoir ses productions. Cela dit, le commerce n'empêche pas la qualité.

8. Ainsi 5 ans après sa parution en français, le premier volume de la trilogie fait encore partie des notices les plus consultées du catalogue des bibliothèques de la Ville de Paris, où les taux de rotation restent toujours aussi impressionnants.

Camilla Lackberg ou de l'incohérent et poussif *Hypnotiseur* de Lars Kepler ? Nombreux sont désormais les « nouveaux auteurs » nordiques salués par la critique comme les nouveaux Larsson : on est passé des successeurs de Sjöwall et Wahlöö aux successeurs de Larsson...

MARÉE NOIRE

Cet engouement pour le policier nordique s'étendra bien au-delà d'« Actes noirs ». On publie tout et n'importe quoi, des fonds de tiroirs oubliés aux romans en série calibrés. On peut même y voir la fin de ce qui faisait peut-être la spécificité et la qualité des polars nordiques, avec désormais comme partout ailleurs une déferlante de thrillers psychologisants, de tueurs en série psychopathes, d'intrigues à consonance vaguement ésotérique construites sur des découvertes de manuscrits anciens, etc. Le roman nordique ne fait après tout que suivre une mode plus globale et ce double phénomène, de l'inflation et des nouveaux thèmes, concerne le polar dans son ensemble.

À force de publier du nordique parce qu'il se vend, le risque est maintenant de lasser les lecteurs et, en publiant des choses médiocres, de ternir ce qui était jusqu'alors un label de qualité. On continue toujours à publier, parmi cette masse, de bons ouvrages qu'il convient de lire et de faire lire. Loin du « modèle nordique » traditionnel, on trouve des textes originaux, comme le *Noir océan* de Stefán Máni⁹.

Plus inquiétant en revanche est le phénomène des traductions qui témoignent parfois d'une négligence de certains éditeurs soucieux de publier vite, trop vite, quitte à bâcler le travail. Beaucoup a déjà été écrit sur celle de *Millenium* : mais le traducteur avait déjà fait ses preuves et l'on peut supposer qu'il lui a été demandé de faire vite. *Le Figaro* s'émeut quant à lui de la piètre traduction du roman de l'Islandais Steinar Bragi¹⁰. Et que la traduction du par ailleurs fort médiocre *Ultimes rituels* d'Yrsa Sigurðardóttir soit faite à partir de l'anglais et non de l'islandais ne laisse rien augurer de bon¹¹ : elle témoigne d'un mépris de la littérature policière mais aussi de l'auteur et du lecteur. ■

Signalons l'existence d'un blog exclusivement consacré aux romans noirs nordiques : www.horreurboreale.com

9. Stefán Máni, *Noir océan*, trad. É. Boury, Gallimard, « Série noire », 2010.

10. *Le Figaro* du 16 juin 2011... et *Bibliothèque(s)* : cf. notre critique de cet ouvrage, *id.* p. 44. (Ndlr).

11. Et ce quelle que soit la qualité de la traduction, l'éditeur – Anne Carrière – ayant fait appel à une traductrice spécialisée dans les thrillers anglo-saxons.

XAVIER DAVERAT
Professeur de Droit privé
Université Montesquieu-Bordeaux IV



Un deuil de l'esprit ?

Aperçus sur le noir contemporain

Un pied dans le Droit, un œil sur sa perversion, Xavier Daverat met son érudition au service d'une enquête dans le noir. Il y recense quelques symptômes et postures qui éclairent en retour notre « condition post-moderne »...

• M'adressant à un juriste, je serais tenté d'aborder l'« univers noir » sous l'angle le plus général. Il me semble que celui-ci – dans la diversité de ses sous-genres – pose de manière centrale la question de la Loi, des interdits et de leur transgression. Or, au regard de la philosophie du droit, la Loi s'oppose aux lois comme le droit naturel au droit positif. Le champ de la Loi est celui de la métaphysique, et le domaine circonscrit par les lois (le cadre législatif, particulier) est celui de la pure criminalité sans roman... d'un côté *Crime et châtiement*, de l'autre le fait divers. Où peut-on situer le genre policier (ses différents sous-genres) dans cet espace ?

Xavier Daverat : Le genre policier – sans doute vaudrait-il mieux dire *criminel* – est une sorte de fabliau populaire qui oscille autour de la transgression. Il « fictionnalise » la pure criminalité et interroge de manière fondamentale et frontale. Il me semble que *Le mani sulla città* (*Main basse sur la ville*), film de Francesco Rosi, résume bien ce postulat de départ au travers d'une réplique : « *Tout est en règle mais c'est la Règle qui ne va pas !* » Les genres et sous-genres, qui évoluent avec le temps, sont autant de variations possibles qui sont l'écho d'une réalité sociale, politique, économique, et qui en permettent le déchiffrement et l'analyse. En fait, la littérature ou le cinéma criminel possèdent une fonction rhétorique et critique, et il faudrait s'interroger de ce point de vue sur chaque cas particulier.

Naturellement, les choses ont bien changé avec le temps. Par exemple, la vieille *detective story*, qui fonctionne sur l'éluclation, postule d'un retour à l'ordre final ; de plus, sa foi en la capacité (civilisée) de penser (Holmes, Poirot...) avalise une posture de l'intellect contre les désordres du monde, d'où vient que cette forme s'est développée dans une perspective conservatrice, en milieu victorien... Aujourd'hui, le genre criminel constitue une symptomatologie face aux traumas divers. D'où vient la bonne fortune, brutalement décuplée, du *serial killer* ? Que nous dit la paranoïa du *giallo*¹ sur l'Italie des Années

de Plomb ? Comment interpréter le *slasher*² en ce qu'il dépeint l'élimination méthodique d'une certaine jeunesse ? Que dit la figure du criminel performatif, peint en *hipster*, avec son *look* ostentatoire, sa gestuelle, et son langage ordurier *gangsta* ? Quel symptôme derrière l'idiotie quasiment ontologique du truand dans le « polar » post-moderne ?

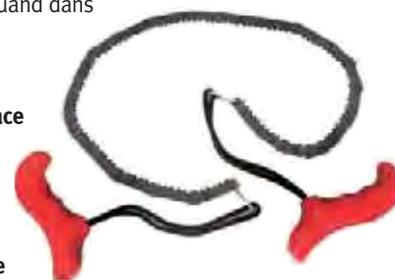
• Une symptomatologie en lieu et place d'une fable morale : est-ce que le polar contemporain serait sous-tendu par une sorte de « kantisme négatif », de revers noir du kantisme qui, une fois reconnues les limites de la raison, admettrait que l'homme est véritablement plus près de la bête que de l'ange ? Que la place qu'il pensait ménager à la croyance³ serait bien plutôt investie par les forces de la sauvagerie ?

Sans aucun doute, et c'est logique : à partir du moment où nous sommes dans un temps de réformisme plus que de changement foncier, de consensus plutôt que de relève, de négociation de préférence à l'affrontement, etc., on perd le sens de la radicalité, et plus encore de la violence, qu'elle soit réelle ou symbolique. Dans un genre criminel fondé sur la transgression, nombreux sont les personnages qui viennent en quelque sorte « refigurer » cette violence. Bien sûr, on connaît le tueur psycho-

1. Le « jaune », terme qui désigne le roman noir en Italie, a été adopté par le cinéma.

2. *Slasher* (le tailladeur) est le terme qui désigne les films dont le héros est un tueur psychopathe.

3. Kant, préface à la 2^e éd. de la *Critique de la raison pure* : « Je dus donc abolir le savoir pour faire une place à la croyance. »





pathe comme figure de proue. Mais la figuration d'une bestialité est bien plus générale. Regardez certains personnages du cinéma américain. Ils ne sont plus seulement des tueurs avec un pseudo code éthique (la loi du milieu dans le polar français ou les valeurs de la Famille dans *The Godfather*). Ils sont pathologiquement bestialisés. Un exemple terrifiant : dans *Henry : Portrait of a Serial Killer*⁴, lorsque Henry fait l'initiation de son compagnon à la gratuité du meurtre, le sourire de ce dernier, marque de bonheur accompagnant sa compréhension, est la parfaite illustration de ce que Sade désignait comme « *commotion lubrique, née du refus de procurer un bien : imparfaite image de celle qui arrive à nous par l'action du mal* » (Aline et Valcour). Il y a alors dans le polar tout un jeu de variations et surenchères pour typer des personnages dans leur sauvagerie. Parfois, on insiste sur une sexualité trouble⁵ : mugir comme un porc quand s'annonce l'orgasme (*The Funeral*), choisir le métro pour un rapport sexuel (*King of New York*), forniquer debout sans grand plaisir (*Jackie Brown*), se masturber devant deux conductrices obligées à mimer une scène érotique dérisoire (*Bad Lieutenant*), menacer de fellation (*Things to Do in Denver When You're Dead*), se demander pourquoi des spectateurs viennent se masturber dans un cinéma porno et se présenter la bite en érection devant son jeune protégé (Nicholson dans *The Departed*), etc. On leur fait porter physiquement des stigmates symboliques⁶ : asthme de Nicolas Cage (*Kiss of Death*), difficultés respiratoires de Dennis Hopper (*Blue Velvet*), curieuse pathologie qui fait perdre ses doigts au projectionniste de films pornos et tétraplégie de Christopher Walken (*Things to Do in Denver When You're Dead*)... Tout cela est situé dans un contexte qui banalise l'obscène : corps malmenés (les cadavres chez le thanatopracteur qui sert de punching ball dans *Things to do...*), triturés (corps du flic pendu et apprêté, dans *Silence of the Lambs*, à la manière d'un tableau de Bacon), découpés (l'oreille de *Reservoir Dogs* ou le dépeçage devant la caméra de *Eight Millimeters*), exhibés (on joue avec les membres sectionnés dans *State of Grace* ou *The Departed*)...

4. *Henry : Portrait of a serial killer*, John McNaughton, 1986.

5. *The Funeral* (Nos funérailles), Abel Ferrara, 1996 ; *King of New York*, Abel Ferrara, 1990 ; *Jackie Brown*, Quentin Tarantino, 1997 ; *Bad Lieutenant*, Abel Ferrara, 1992 ; *Things to Do in Denver When You're Dead* (Dernières heures à Denver), Gary Fleder, 1995 ; *The Departed* (Les infiltrés), Martin Scorsese, 2006.

6. *Kiss of Death*, Barbet Schroeder, 1994 ; *Blue Velvet*, David Lynch, 1986 ; *Silence of the Lambs* (Le silence des agneaux), Jonathan Demme, 1991 ; *Reservoir Dogs*, Quentin Tarantino, 1992 ; *Eight Millimeters* (8mm), Joel Schumacher, 1999 ; *State of Grace* (Les anges de la nuit), Phil Joanou, 1990.

Mais cette thanatologie apocryphe, même intervenant sur un versant métaphorique sombre, demeure de l'ordre de la fable. Il y a un effet comique de l'excès, du trop-plein (comme c'est le cas, par ailleurs, avec la surrection des corps dans le cinéma d'horreur, héritage du *gore*, et avatar moderne du Grand Guignol). Cette prolifération de la pathologie criminelle est toujours accompagnée d'une lisibilité nette qui indique bien son caractère fictionnel, et même distancé dans l'optique post-moderniste (c'est ce qu'annonce de façon programmatique Tarantino quand il titre : *Pulp Fiction*). Comme, naguère, dans les *tall tales*⁷, on fonctionne par surenchère (d'ailleurs, dans *Pulp Fiction*, l'histoire de la montre est un *tall tale*). Pour autant, le message est limpide : déshumanisation généralisée, libre cours laissé aux pulsions, personnages pris dans le postulat d'une rupture irrémédiable du lien social jusqu'à mettre la prédation en exergue (l'exécution de l'autre y est une constante), à quoi s'ajoute la labilité des personnages, leur ethnocentrisme, leur discours de pouvoir. Comme dit Nicholson dans *The Departed* : « *I don't want to be a product of my environment. I want my environment to be a product of me.* » On pourrait y voir la représentation symbolique de certaine démocratie en phase terminale, dévoyée par l'impérialisme.

• **Merci d'aborder cette question du comique, car il est une composante intéressante de l'univers noir. Pourtant sa nature et son sens n'ont-ils pas également changé, passant d'un rôle de contrepoids moral – distance critique de l'humour, voire de l'ironie –, au cynisme, second degré, mais aussi puissance seconde de la perversion ?**

Oui. Il y a un exemple frappant, à cet égard : c'est la figure du malfrat régulièrement peint en *hipster* (voyez Christopher Walken dans *King of New York*), avec l'hystérisation du personnage, le flux de sa parole qui oscille entre imprécation et fabulation, l'invention langagière articulée sur des *dirty words* pour que la grossièreté, de rigueur, aboutisse à de réjouissantes incongruités, pirouettes verbales. J'entends Joe Pesci dans *Casino* : « *You shit-kicking, stinky, horse-manure-smellin' motherfucker you !* » ; « *Peek-a-boo, you fucks, you !* ». Ça chante, c'est amusant. Tarantino a largement décuplé cette tendance. Mais qu'y a-t-il derrière ? D'abord, cette verbosité triviale conserve un potentiel agressif, par le langage du corps, des

7. Appartenant pleinement au folklore américain, les *tall tales* sont des histoires fondées sur l'exagération comme nos « galéjades ».



fonctions corporelles, du physiologique, du sexuel : on agresse l'acceptable, la correction, la bienséance, le *clean*. Ensuite, le criminel « branché » marque un territoire par son agressivité, la violence symbolique de sa parole (qui accompagne le passage à l'acte criminel). Son discours trivial et vindicatif, par l'insulte et la fulmination, vient instiller une menace. On s'autoproclame le meilleur en jetant l'opprobre sur le commun des mortels. C'est Al Pacino dans *Scarface* : « *I'm Tony Montana. You fuck with me, you fuckin' with the best !* » ; ou Robert de Niro devant la glace dans *Taxi Driver* : « *Listen you, fuckers ! You, screwheads ! Here's a man who would not take it anymore. A man who stood up against the scum, the cunts, the dogs, the filth, the shit !* » C'est *Me against the World*, pour parler comme 2Pac Shakur (et faire lien avec la dimension illocutoire du rap, auquel ces dialogues doivent beaucoup). Ces personnages du film criminel, psychopathes avérés, sont murés dans leur monde, pris dans une hiérarchisation établie à partir de leur égocentrisme, retranchés à l'abri d'une parole agressive. Derrière le comique de ces figures décalées, affleure le symptôme d'un profond nihilisme. Autour de ces personnages, il n'y a pas de perspective qui relèverait de l'ordre du monde, d'une « conscience globale du devenir » dirait Nietzsche (dans un sens politique, donc, pas de croyance en la démocratie), et l'homme fait le deuil de l'esprit, de la raison, de la pensée, de la conscience.

• **Et ceci, c'est curieux, alors que l'on sollicite justement le partage de l'information, du savoir, de toutes les formes d'une conscience éveillée dans le monde d'Internet, des technologies associées et des réseaux sociaux. Voyez-vous un lien entre l'évolution, les déplacements que vous pointez, et l'irruption au cœur du réel de cette dimension de la « virtualité » ?**

La conscience éveillée dans le monde d'Internet n'existe que pour qui a une conscience éveillée du monde. Pour le reste, la virtualité ne garantit pas le savoir ni le partage. Être sur le réseau peut simplement, aussi, donner à l'internaute l'illusion d'une prophylaxie contre l'isolement. C'est amusant, par exemple, quand on est dans des transports dits « en commun », et que l'on voit ici quelqu'un qui s'extrait du monde avec des écouteurs sur les oreilles pour écouter de la musique téléchargée sur son baladeur – la « machine audieuse » comme disait plaisamment Michel Deguy – cependant que, là, quelqu'un d'autre s'arrime à son mobile pour gérer fébrilement textos et SMS. L'isolement s'associe à la dépense logorrhéique pour être coupé du monde

qui entoure. Mais ce n'est pas la même pathologie que celle qui atteint nos criminels, lesquels, de surcroît, sont des personnages qui ramènent dans l'ordre de la représentation.

• **Nous avons beaucoup parlé de cinéma. Relève-t-on les mêmes tendances dans la littérature noire ?**

Oui, mais avec évidemment des variantes. Dans le cinéma américain, l'aspect performatif de l'acteur qui hystérise son jeu au point de s'en faire une spécialité – Keitel, Hopper, Pesci, Cage... – y est pour beaucoup. C'est d'ailleurs une tradition, et l'on pourrait établir une généalogie d'acteurs, au moins depuis James Cagney... Dans le roman noir américain, et pour prendre des exemples assez récents, on retrouve tous ces microcosmes horribles : quelques romans de Joe R. Lansdale qui flirtent avec les codes de l'horreur, les mises en scène macabres d'Alice Blanchard, le mélange d'angoisse et de Grand Guignol dans l'enfermement de l'hôpital de *Psycho Killer* (Keith Ablow). Les marginalités y sont désolantes, qu'elles soient urbaines (*Night Dogs* de Kent Anderson, ou *Necropolis* de Herbert Lieberman) ou rurales (*Appalaches* de Chris Offutt, *Ozark Mountains* de Daniel Woodrel dont *Winter's Bone* a été récemment porté à l'écran). Le Sud y tient toujours sa place singulière : réprouvés de Larry Brown, prolifération des pulsions chez Barry Gifford (les deux textes réunis en France dans *La légende de Marble Lesson*), Texans édifiants de Joe R. Lansdale (*Texas Trip*). Là encore, on trouve le maniement d'une veine comique parfois cynique : humour noir de Mark Childress (*Crazy in Alabama*), farce de Loren Estleman (*Peeper*), personnages hauts en couleur croisés chez Carolina Garcia-Aguilera (*Bloody Waters*), caricatures multiples des milieux visités par Jim Nisbet (l'Ouest dans *Ulysses' Dog*), et, décidément très à la mode, humour hyper-référencé (Fred Willard dans *Ketchup Karma*)⁸... Tous ces textes, parmi bien d'autres, sont peuplés de figures négatives du type de celles que nous montre le cinéma. ■

Propos recueillis par Philippe LEVREAUD

8. Joe R. Lansdale est publié en Folio noir et aux Éd. du Rocher, dernier ouvrage paru : *Vanilla Ride* (Outside, 2010) ; la plupart des traductions d'Alice Blanchard ont paru chez Belfond ; Keith Ablow, *Psycho Killer* (Le Rocher, 2001) ; Kent Anderson, *Les chiens de la nuit* (Calmann-Lévy, 1998) ; Herbert Lieberman, *Necropolis*, (Seuil, 1977, rééd. « Points ») ; Chris Offutt, plusieurs titres chez Gallimard ; Daniel Woodrel et Barry Gifford (*Sailor et Lula, Lost Highway*) sont édités par Rivages, Larry Brown par Gallimard, Mark Childress par Pocket ; Loren Estleman, *La pupille de la Mafia* (Gallimard, 1981) ; Carolina Garcia-Aguilera (Seuil, « Points », 1998) ; Jim Nisbet, *Le chien d'Ulysse* (Payot/Rivages, 1993) ; Fred Willard, *Ketchup Karma*, Fleuve noir, 1999).

CATHERINE CHAUCHARD
Directrice de la Bibliothèque
des littératures policières
Paris



Un nid de guêpes

Paris, qui a largement inspiré le roman noir, lui devait bien une messe (noire). Son église est une bibliothèque : la Bilipo. Le catéchisme de la bibliothéconomie s'est adapté à la loi du milieu et, chaque année, le concile y rédige une nouvelle bible en noir et jaune, *Les crimes de l'année*. Un vrai nid de guêpes.

Bilipo, la bibliothèque des littératures policières

MISSION DU CRIME

• Il existe encore quelques personnes qui ne savent pas ce que veut dire Bilipo ; pourriez-vous nous dire à quoi correspond cet acronyme et quels champs couvre la Bilipo ?

Catherine Chauchard : Suggéré par l'écrivain Alain Demouzon, l'acronyme Bilipo désigne la Bibliothèque des littératures policières, un établissement de lecture publique de la Ville de Paris entièrement dédié aux littératures policières et d'espionnage. Dépositaire depuis sa création en 1984 d'un exemplaire de tout roman policier adressé au dépôt légal, la bibliothèque est devenue un pôle associé de la BnF. À ce titre, elle est investie d'un rôle patrimonial dans un domaine très longtemps négligé des institutions de lecture publique. Inscrite au sein du réseau parisien,

elle a aussi bien sûr vocation à communiquer (sur place) ses collections à tous les publics, du simple curieux au chercheur et à l'amateur averti, à collecter et redistribuer l'information, et à participer à la mise en valeur de la littérature policière.

• Quelle est votre politique documentaire et quels sont les grands pôles de votre fonds ?

La politique documentaire de la Bilipo est très largement déterminée par l'ambition d'exhaustivité dans le domaine de la fiction policière. Cela implique de combler les lacunes par des achats rétrospectifs, de maîtriser au mieux les entrées par le dépôt légal et d'acquérir sur nos fonds propres les collections destinées à la jeunesse ainsi que les bandes dessinées policières.

La littérature policière, émergeant peu à peu du ghetto littéraire où elle est si longtemps demeurée, suscite depuis plus de trente ans de nombreux travaux théoriques, historiques, critiques, bibliographiques. La Bilipo a vocation à recenser, réunir et présenter des documents français et étrangers, tels que monographies, brochures, numéros spéciaux de revues, catalogues de libraires spécialisés, thèses, mémoires, sites Internet.

Son *fonds de référence* placé en accès libre est organisé selon deux axes : les écrits sur les littératures policières et d'espionnage proprement dites et leurs prolongements (théâtre, télévision, cinéma policiers) et ceux qui concernent des disciplines connexes telles que la criminologie et les affaires criminelles. La politique d'acquisition vise, au moins du point de vue littéraire, à l'exhaustivité dans les domaines francophone et anglo-saxon. S'y ajoute une littérature « grise » très appréciée des lecteurs, obtenue grâce aux relations instaurées avec les universités, les instituts spécialisés et les associations. La documentation des domaines « connexes » ne requiert pas la même complétude, ces ouvrages étant accessibles dans



Fantômas de Pierre Souvestre et Marcel Allain, Arthème Fayard (Le livre national), 1911.

d'autres établissements, susceptibles de surcroît d'offrir un meilleur niveau de spécialisation (Institut de criminologie, bibliothèques universitaires, Observatoire des prisons, etc.).

Comme dans tout centre de recherche, les *périodiques* jouent un rôle de premier plan : difficiles à se procurer, les revues spécialisées au nombre desquelles figurent de nombreux fanzines étrangers offrent une information qui resterait sans cela inaccessible à la majorité. L'évolution actuelle des supports implique un nouveau travail de

repérage et de signalement de périodiques spécialisés désormais accessibles en ligne.

Les *dossiers biographiques* et thématiques régulièrement enrichis à partir du dépouillement de la presse générale constituent une autre source d'information essentielle dans un établissement défini dès l'origine comme un lieu de conservation mais aussi un centre de documentation spécialisé.

Le *fonds iconographique* composé d'affiches, de cartes postales, de maquettes de couvertures, de photographies et de documents publicitaires s'accroît lui aussi régulièrement de nouvelles acquisitions destinées à refléter l'importance de ce type de représentations dans l'imaginaire policier.

OÙ L'ON RETROUVE MARTIN LE SQUELETTE

• **La Bilipo, ce ne sont pas que des livres, il y a aussi des expositions...**

Les fonds sont en effet mis en valeur lors des expositions régulièrement organisées à la Bilipo. Livres et documents originaux ont ainsi permis d'évoquer l'histoire de plusieurs collections célèbres (Série noire, Le Masque, Rivages/noir, Fleuve noir, Grands détectives) et de révéler les richesses des réserves jusqu'alors peu connues du public. C'était également l'objectif d'expositions historiques : la première, consacrée

aux *Crimes de Paris au XIX^e siècle* a fourni l'occasion de montrer des documents littéraires et iconographiques rares pour l'étude des représentations de la criminalité à cette époque.

Elle a connu quelques années plus tard un prolongement avec *Les Gangsters de Paris*, présentation qui s'attachait à l'évolution parallèle de la criminalité et des fictions criminelles au XX^e siècle. La seconde retraçait *l'Histoire des détectives privés en France* évoquant l'évolution de cette profession et l'image qu'en a donnée la fiction sous toutes ses formes – romans, fascicules populaires, bandes dessinées, films. Récemment, le thème des bagnes coloniaux a permis de présenter des documents historiques rares ainsi que des témoignages, récits, fictions constitutifs d'une abondante culture imprimée du bague.

Plus ludiques, des expositions consacrées à

des personnages fameux (Sherlock

Holmes, les héros récurrents français) ou à des thèmes très présents dans la littérature policière (trains et roman policier, par exemple) ont connu le succès. D'autres offraient des parcours dans l'œuvre d'auteurs connus (Frédéric Dard, Georges Simenon, Pierre Véry) et moins connus (André Hélène). Enfin, la Bilipo a accueilli plusieurs expositions d'artistes : peintures de Claude Gazier, hommages aux grands mythes du cinéma policier, toiles de Jo Vargas, inspirées par Dashiell Hammett ; portraits d'auteurs photographiés par Alain Potignon, illustrations de collections policières réalisées par Jean-Claude Claeys, Miles Hyman, Jacques de Loustal et Jean-Michel Nicollet, gravures de Pascal Hémerly auxquelles répondaient les photographies de Cyrille Deroineau sur le thème des villes la nuit...



Rocamboles en prison de Pierre Alexis, vicomte Ponson du Terrail, A. Fayard (Le Livre populaire), couverture illustrée par Gino Starace, 1910 ; *La première enquête de Maigret* de Georges Simenon, Presses de la Cité, 1949 ; *Micmac moche au Boul' Mich'* de Léo Malet, Robert Laffont, 1957.

Mille sujets restent à traiter afin de présenter toutes les facettes d'un genre protéiforme et les projets sont nombreux, de la bande dessinée policière aux passions criminelles, de l'œuvre de Jean Amila à l'histoire du cinéma policier.

• **Et quelles sont les curiosités qu'on peut trouver à la Bilipo ?**

S'il faut évoquer des curiosités, je peux citer Martin, le squelette des *Disparus de Saint-Agil*, rescapé de l'exposition consacrée à Pierre Véry ou encore les profils grandeur nature d'Adèle Blanc-Sec, de Maigret ou d'Humphrey Bogart que l'on peut croiser au détour d'un rayonnage. Nous sommes également très fiers de notre livre d'or qui garde le souvenir de la venue à la Bilipo d'auteurs tels que Léo Malet, Donald Westlake, Manuel Vázquez Montalbán, James Ellroy, Ed McBain et bien d'autres.

Plus sérieusement, je pense qu'on peut compter au nombre des fonds originaux la très belle collection de Régis Messac léguée par son fils à la Bilipo lors de son ouverture en 1984 : il s'agit de la bibliothèque composée de romans policiers anglo-saxons et de *pulps* américains réunis par cet érudit, auteur en 1929 de la première thèse française sur le roman policier intitulée *Le « Detective novel » et la pensée scientifique*. Cet ouvrage vient d'être réédité en 2011 par les éditions Encre (cf. encadré).

Il faut également citer les ouvrages en langue originale légués par les éditions Gallimard sur lesquels on peut voir le travail opéré par les traducteurs, contraints, entre autres choses, de se conformer aux impératifs de format de la « Série noire » (pas plus de 250 pages). À cet ensemble, s'ajoute une partie de la correspondance du fondateur de la « Série noire », Marcel Duhamel.



POLAR & ROCK'N'ROLL – MONA CABRIOLE

Marie Vindy, *Onzième parano*, La Tengo éd., coll. « Mona Cabriole », 2011, 304 p., ISBN 78-2-35461-012-8. Rappel : Stéphane Michaka, *Elvis sur Seine*, 2010, 264 p., ISBN 978-2-35461-010-4 ; Alex D. Jestaire, *Élysée noire 666*, 2010, 224 p. ISBN 978-2-35461-008-1 ; Antoine Chainas, *Six pieds sous les vivants*, 2009, 208 p., ISBN 978-2-35461-004-3 ; Laurence Biberfeld, *La bourse ou la vie*, 2009, 160 p., ISBN 978-2-35461-002-9 ; Marin Ledun, *Le Cinquième clandestin*, 2009, 168 p., ISBN 978-2-35461-003-6

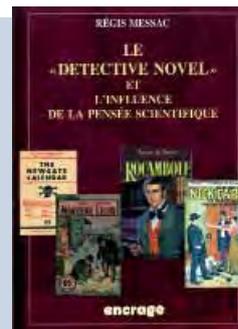
Débutée en 2008, cette série emprunte au principe de Léo Malet d'explorer chaque arrondissement de Paris, et au Poulpe de confier la rédaction de chacun des romans du cycle à un auteur différent. Mona Cabriole, journaliste et critique rock à *Parisnews*, journal en ligne, sexy mais souvent seule, quitte sa péniche de l'Arsenal et fonce sur son scooter rose aux quatre coins de Paris dès que son rédac'chef lui signale un mort qui ne manque pas de l'entraîner dans une affaire tordue : traite des Africaines dans le 5^e, complot anti-finance mondiale dans le 2^e, nécrophilie rock dans le 12^e, fétichisme dans le 11^e, espionnage nord-coréen et chasse au King dans le 7^e... Mona prend des coups, s'émeut, s'entête, et se casse la tête quand elle n'en peut plus. *Sex & drugs & rock'n'roll* ? Signe des temps : question sexe – libéré chez Biberfeld (triolisme et sex toys), addicté chez Jestaire (sado-maso), carrément glauque chez Vindy, mais absent chez Michaka –, la belle est bi-sexuelle et compliquée ; *drugs* ? Le whisky, la vodka et la fumette sont de la partie mais le vrai carburant c'est la compassion et l'indignation : Biberfeld et Ledun sont les plus politiques ; quant au rock, il est plutôt punk, mais de façon extensive, d'Aristide Bruant à Sonic Youth (*playlists* en annexe et sur Deezer, pour accompagner sa lecture en direct). Avec *Élysée noire 666*, la série atteint son second degré. En 2012, les Champs-Élysées baignent dans une atmosphère apocalyptique. Sur fond de trip-hop, une Mona grunge, accro au sexe, perd pied dans une non-enquête, jouet d'un monde en folie, de ses sensations et d'une écriture au cutter. Ce volume, où Jestaire jongle en virtuose avec les codes, est le plus déjanté.

Bien conçu, le personnage est attachant. Il est intéressant de suivre son évolution d'un volume à l'autre. Dans les derniers titres, Mona commence à douter de son métier de chasseuse de scoops amplifiant le « bruit blanc » du monde (Michaka, Jestaire), jusqu'à l'échec ou la résignation. Si les volumes parus demeurent inégaux, certains titres tenant davantage de l'esquisse que d'un roman véritablement écrit, où le décor n'est parfois guère plus qu'une toile peinte (*La bourse ou la vie*), ceux-ci ne doivent pas cacher de vraies réussites (*Onzième parano*, *Élysée noire 666*). Ils parcourent en tout cas un large éventail de la gamme noire. Avec un travail éditorial plus exigeant, cette série qui n'en est qu'à mi-parcours pourrait encore s'améliorer. À piocher comme les coups sans lendemain de Mona Cabriole, pour se requinquer entre deux noirs pas roses. PL

Régis Messac, *Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique*, préf. Claude Amoz, postf. François Guérif, Encreage, 2011, 592 p., 16,5 x 23,5 cm, ISBN 978-2-251-74246-5

L'école de Jules Ferry avait permis à ses parents de rompre avec leurs origines paysannes. Régis Messac, né en 1893, fils d'inspecteur de l'enseignement primaire élevé à la force du poignet a vécu les exigences de cette méritocratie laïque et républicaine comme un carcan. La guerre interrompt ses humanités et lui fait découvrir l'anglais. Le futur auteur d'*À bas le latin !* (1933, rééd. Éd. Ex nihilo, 2010) choisit alors le camp de Sherlock Holmes contre celui de Cicéron. De 1922 à 1929, il lit *tout*, en langue originale. Rebelle donc, mais assez sage cependant pour ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, il applique aux fiches tirées de ces dix années d'étude de la littérature policière une méthode rigoureuse d'historien et de philologue acquise à l'école. La thèse qu'il en tire est triomphalement accueillie en 1929. Elle restera comme un monument dont on ne pouvait manquer de saluer ici une réédition soignée qui met fin à son statut mythique.

Témoin du positivisme régnant à l'époque, le détective est un jumeau de l'homme de sciences : tous deux s'appliquent à reconstituer l'ordre du monde en suivant celui des raisons. Ainsi est fondée la distinction entre *detective novel* et roman noir où aucune élucidation ne vient dissiper le malaise créé. D'Œdipe à Archimède, de Daniel à Dupin et du Talmud à Nick Carter, les différentes figures du héros sont examinées à la loupe avec sagacité, une sûreté de jugement qui a impressionné ses premiers lecteurs, parmi lesquels Roger Caillois, Boileau et Narcejac. Messac, artiste du grand écart, a séduit les universitaires comme les mordus du polar par un ouvrage novateur à la fois sérieux et vivant, qui reste une référence obligée. PL



UNE AGENCE DE DÉTECTIVES

- **À ce jour il n'y a pas de site Internet propre à la Bilipo, est-ce un projet dans les tuyaux ? Car pour tout chercheur qui ne réside pas à Paris, ce serait une chose merveilleuse. Vous publiez une excellente revue annuelle *Les Crimes de l'année*, malheureusement disparue, aura-t-on la chance de la revoir un jour, sous une forme papier ou autre ?**

La Bilipo, à l'instar des autres bibliothèques spécialisées de la Ville de Paris, est présente sur le site Paris.fr. On y trouve un bref historique de l'établissement, un rappel de ses missions, un descriptif de ses fonds et, bien sûr, un lien avec son catalogue qui peut donc être interrogé à distance. La numérisation de fonds remarquables tels que les couvertures de *pulps* ou les unes de périodiques anciens permet une consultation en ligne de documents que leur état nous interdisait jusque-là de communiquer. Il est évident que les bibliographies que nous produisons sous une forme imprimée doivent trouver leur place dans ce catalogue et nous espérons être rapidement en mesure de proposer l'équivalent des *Crimes de l'année* en ligne ainsi que des sélections thématiques régulièrement mises à jour.

- **Quels services pouvez-vous proposer à vos collègues bibliothécaires ?**

Dès son origine, la Bilipo a affiché son rôle de centre de ressources pour tous ceux qui travaillent sur le roman policier : auteurs, scénaristes, chercheurs, pédagogues, organisateurs de manifestations sur le genre. Elle tient à leur disposition la documentation la plus large possible sur la production

éditoriale, ainsi que des dossiers régulièrement alimentés sur les initiatives repérées dans ce domaine. Nous sommes ainsi en mesure de fournir aide et conseil à nos collègues bibliothécaires désireux d'organiser une présentation, un festival, un cycle de rencontres, d'établir des bibliographies spécialisées, des animations sur les thèmes infiniment variés que peut offrir la littérature policière.

Par l'intermédiaire de l'association Paris bibliothèques (www.paris-bibliotheques.com), nous mettons également à disposition des établissements de lecture publique, dotés d'espaces adaptés, un certain nombre d'expositions initialement présentées à la Bilipo, mais dont la conception, sous forme de grands panneaux illustrés, permet l'itinérance. ■

Propos recueillis par Christophe DUPUIS

« Si je dois intervenir sur le polar, je vais voir la Bilipo de temps en temps pour échanger, faire le point. Ce qui est très intéressant avec cette structure spécialisée de référence, c'est non seulement qu'il y a tout, mais aussi qu'on peut consulter les livres collection par collection, ce qui permet d'avoir à la fois une vision d'ensemble et un aperçu de l'évolution des choses... »

Annick Lorant-Jolly
BnF/CNLJ-JPL

Bibliothèque des littératures policières (Bilipo)
48-50 rue du Cardinal-Lemoine – 75005 Paris
Tél. 01 42 34 93 00

YANN LE TUMELIN

Blog personnel Moisson Noire
Réseau des médiathèques
du Val d'Europe

Profitant des fonctionnalités du web 2.0 et de leur relative souplesse d'utilisation, de nombreux critiques amateurs ont créé blogs ou sites littéraires consacrés au polar. Autant d'outils de sélection qui peuvent permettre aux professionnels de mieux balayer une production éditoriale en plein essor.



Du noir sur la toile

BLOGS À PART

La blogosphère littéraire est devenue un véritable phénomène, au point d'entamer le monopole de la parole journalistique. On pourrait paraphraser Clemenceau : « *La critique est une chose trop sérieuse pour la confier à des journalistes.* » Les critiques ont le blues, nous dit-on, « ... la faute à Internet. Si les blogs, sites et réseaux sociaux servent désormais à faire la révolution, celle-ci n'épargne pas le journalisme littéraire. En ligne, n'importe qui est critique littéraire en ne s'autorisant que de soi-même ; la prescription des livres s'est donc diluée dans la vaste toile, partagée entre des milliers d'internautes qui sapent ainsi l'autorité de ceux qui faisaient autrefois la pluie et le beau temps dans les librairies¹. »

Pour ce qui a trait aux littératures policières, on est en droit de se demander sur quoi repose cette supposée « autorité ». Longtemps réduit à une sous-littérature, le polar a depuis quelques années gagné en légitimité mais reste globalement ignoré des médias traditionnels, ou pour le moins abordé de façon superficielle, même si quelques bons papiers émergent ici et là. Lorsqu'ils n'entament pas le refrain : « C'est plus que du polar ! » – le mépris a fait place à la méprise –, ils se contentent

le plus souvent de renvoyer l'écho des dernières modes (vague nordique en tête), élaborent des dossiers « polar » sans saveur, accumulent généralités et approximations, autant d'indices qui témoignent sinon d'une ignorance flagrante, du moins d'un relatif désintérêt.

Tandis que les radios, les (rares) émissions télévisées, la presse écrite – générale ou même spécialisée – ne lui accordent que peu de place, Internet est un terrain fertile. De nombreux passionnés, érudits ou simples lecteurs désirant partager « sans prétention » leurs lectures, investissent les forums, rejoignent des communautés, créent leurs propres espaces.

Bien qu'ils ne représentent qu'une faible part de la blogosphère littéraire, le nombre de blogs ou de sites francophones consacrés exclusivement au polar a fortement augmenté ces dernières années. On en recense actuellement une soixantaine, plus ou moins spécialisés, plus ou moins prescripteurs, plus ou moins consistants. Ils séduisent des lecteurs avides de conseils et sensibles à une certaine forme de convivialité ; ils attirent aussi l'attention des éditeurs qui, sans qu'ils puissent mesurer précisément leur impact sur les ventes, mettent en œuvre différentes stratégies marketing (jeux-concours, marketing viral), inondant au passage les critiques en herbe de services de presse afin de créer ou d'alimenter le buzz.

NOIRS DE MONDE

Si elle s'est en partie substituée à la critique « officielle », il convient néanmoins de nuancer la portée et l'intérêt intrinsèque de cette nouvelle agora. Le nombre de consultations demeure tout d'abord assez faible, mais si cette modeste influence tend à préserver les blogueurs des jeux de pouvoir et des « renvois d'ascenseur », sont-ils pour autant immunisés contre le copinage ou l'indulgence coupable ? Par ailleurs,

1. Pierre Assouline, « Funérailles annoncées du critique olympien », *La république des livres*, <http://passouline.blog.lemonde.fr>, le 25 février 2011.

l'architecture même d'un blog, son instantanéité, sa vocation à être fréquemment actualisé, « annulant » à chaque nouvelle publication l'article précédent, incite inconsciemment à considérer le texte comme une entité propre et auto-suffisante, sans qu'il s'inscrive dans une perspective, un contexte littéraire ou historique. L'interactivité propre à ces nouveaux outils ne suscite pas non plus de substantiels débats et les commentaires se réduisent le plus souvent à l'équation « d'accord / pas d'accord ». Enfin, ces blogs offrent un paysage contrasté : si certains livrent une véritable analyse, portent un jugement argumenté, dégagent une problématique, établissent des liens et une mise en réseau, d'autres, *a contrario*, se contentent trop souvent de résumer le livre plutôt que de le critiquer, font un usage frénétique du *smiley* (« j'ai adoooooré ce livre ☺ ☺ ☺ »), labourent sans cesse le même champ lexical (« haletant », « frissonner »,

BONNES TABLES...

- Côté blogs : Actu-du-noir, Carnets noirs, Hannibal le lecteur, One more blog in the ghetto, Noirs Dessins, Yossarian, Bédépolar (BD policière, un genre en pleine expansion) ainsi que celui de l'association Fondu au noir, qui a notamment créé la revue *L'indic*.

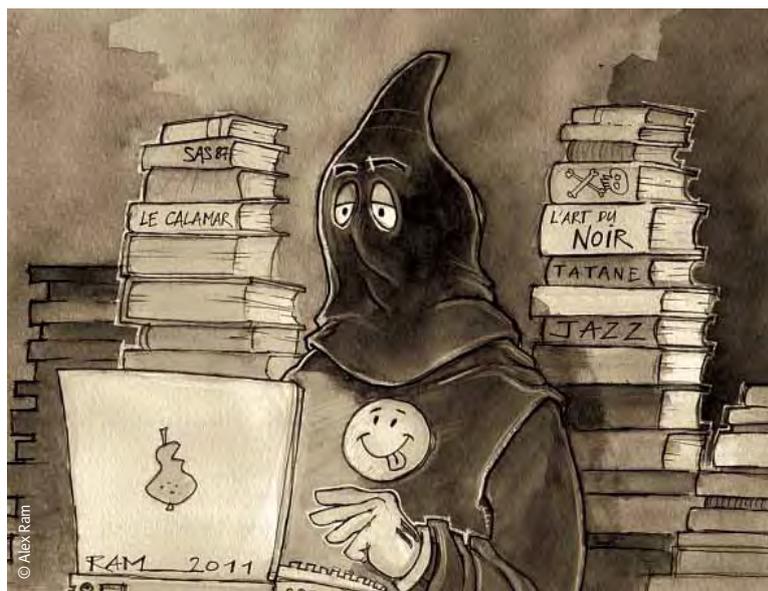
- Plus structurés que les blogs, les sites regroupent en général plusieurs chroniqueurs, quand ce n'est pas plusieurs dizaines comme chez K-Libre, Pol'art Noir, ou Le club des polarophiles québécois. Citons aussi Noir comme polar et À l'ombre du polar – critiques concises et sans concessions –, ainsi que Polar Hardboiled et La Noir'Rôle qui diffuse une émission bimensuelle sur l'actualité du polar.

Ne manquez pas non plus de visiter Le Vent sombre qui, entre autres chroniques de nouveautés et notes de lecture, s'intéresse plus particulièrement aux cycles de la littérature policière (Sjöwall et Wahlöö, James Sallis, Henning Mankell...) ainsi que Calibre 47, le site de Claude Mesplède qui a dirigé le *Dictionnaire des littératures policières*.

- Quelques adresses plus spécialisées : Dum spiro, lego (polar nordique), Au policier chinois (polar asiatique), Les polars de Mika, Polars pourpres (thriller), Polar historique.

- Des sites comme Polarmag (base de données qui permet d'effectuer des recherches thématiques par sujet, époque, genre...) et Géopolar (géolocalisation de polars) peuvent s'avérer utiles.

- Enfin, citons l'américain The Rap Sheet et l'hispanophone Novela negra y cine negro.



« jubilatoire »...), ou versent systématiquement dans un enthousiasme béat.

Il y a quelques mois, une lectrice laissait sur mon blog le commentaire suivant : « *Le fait est qu'il faudrait faire un sacré point sur l'intérêt de créer un nouveau blog littéraire aujourd'hui (quelque type de littérature que ce soit). Des blogs constitués de listes de soi-disant critiques de livres, le web en est déjà rempli, sans parler des gros sites communautaires de bibliothèques personnelles en ligne, cathédrales froides pleines de listes de "livres préférés".* » Gageons malgré tout que si la quantité ne fait pas la qualité, elle permet toutefois au bibliothécaire de multiplier les sources d'informations, de trier, de comparer les points de vue et d'enrichir la veille documentaire. Surtout, ces multiples ressources doivent lui permettre de se repérer dans le véritable maquis qu'est devenu le marché éditorial du polar, de le défricher, d'en explorer les versants les moins empruntés – premiers romans, « petites » maisons d'édition... –, afin de pouvoir refléter dans une collection toute la richesse et la diversité du genre.

La surproduction éditoriale entraîne d'ailleurs des effets pervers : la multiplication des éditeurs et des collections, associée à la hausse quasi-continue du nombre de parutions – entre 1500 et 2000 titres par an –, entraîne un *turn-over* implacable sur les tables des libraires et une « espérance de vie » des nouveautés toujours raccourcie qui rendent l'offre difficilement lisible. Un livre a donc moins de chance de « trouver » son lecteur, d'autant plus que le tirage moyen, lui, diminue. Par ailleurs, l'immense succès commercial que rencontre le genre du polar en fait un secteur florissant et donc sensible aux logiques de marché et à certaines « recettes narratives » supposées répondre aux goûts du public (voire les précéder ?). Au final, si « abondance de biens ne nuit pas », encore faut-il les hiérarchiser. ■

La bibliothèque en 8 questions...

« *Paint it black !* » à Régis Descott, Marin Ledun, Hervé Le Corre et James Sallis
 Quatre auteurs du noir ont répondu à notre enquête qui, pour l'occasion, a étendu son périmètre pour accueillir un grand auteur américain.

De la Mazarine à la Phillips County Library (Helena, Arkansas), en passant par la BM de Tournon-sur-Rhône, les bibliothèques sont « chéries noires »...

• Depuis vos jeunes années, la bibliothèque (municipale, scolaire, universitaire) a-t-elle fait partie de votre univers ? Au cœur, en périphérie ?

Régis Descott : Enfant, j'y passais des après-midi entiers à lire des bandes dessinées, que ce soit à la bibliothèque municipale de mon quartier ou, les grands jours, à celle du Centre Pompidou. C'était donc très important pour moi. Ensuite j'y ai emprunté des romans, une habitude que j'ai perdue depuis, sans doute parce que j'ai plus de moyens et que j'aime bien conserver les livres qui me sont ou qui m'ont été utiles. Mais cet accès gratuit à la lecture est irremplaçable.

Marin Ledun : La bibliothèque municipale est synonyme de la découverte de la lecture. À l'époque où je fréquentais celle de Tournon-sur-Rhône, la ville où j'ai passé mon enfance, c'est-à-dire dans les années 1980, la littérature jeunesse n'était pas aussi florissante et abondante qu'elle l'est aujourd'hui. La bande dessinée y était peu accessible, et les rayons à destination des enfants étaient parsemés de petits livres des collections bibliothèque rose ou bibliothèque verte qui lassaient assez rapidement. Commence donc un aller-retour entre la bibliothèque municipale qui me paraissait déconnectée de mes envies de primo-adolescent et la bibliothèque de mes parents, dans laquelle je découvre Maupassant, Stendhal,

Zola, Camus, puis les « Américains », Caldwell, Greene, Steinbeck, Hemingway... avant de retourner à la bibliothèque municipale dénicher ceux qui manquaient à l'appel. La bibliothèque municipale est donc « initiatrice » d'un mouvement vers la lecture, en même temps que sa petite taille ne permettait pas un approfondissement que j'ai trouvé davantage sur les étagères familiales.

Jusqu'à la bibliothèque universitaire (Grenoble), des années plus tard, à partir de 1993, qui devient un lieu central (deux à trois heures quotidiennes). Pour la lecture, d'abord. Pour le calme, ensuite. Un lieu de rencontre et de travail, également. Pour les recherches enfin, puisque j'ai poursuivi mes études jusqu'au doctorat, en 2003. Dix années, donc, à développer le plaisir sans fin du contact avec les livres, les « beaux » livres parfois, les anciens, à échanger avec le bibliothécaire pour trouver la perle rare, le document nécessaire pour mes recherches en cours, avec cette impression vague, agréable et, sous certains aspects, naïve ou romantique, qu'un savoir littéraire, scientifique, etc. est contenu entre ces murs et qu'aucune tête bien faite (et même bien pleine) ne saura jamais en faire le tour. Une sorte de temple sacré... dont il faut paradoxalement faire « sauter » les murs pour que cette connaissance puisse aussi en sortir et toucher toutes celles et ceux qui n'auraient pas la chance d'y avoir accès.

Hervé Le Corre : Tout jeune, jusqu'à l'adolescence, la bibliothèque municipale de mon quartier, à Bordeaux, mais aussi la bibli du comité d'entreprise de l'usine où bossait mon

père (l'Aérospatiale). J'ai lu mes Camus et Zola grâce à ces deux organismes, entre 14 et 16 ans.

James Sallis : J'ai grandi dans une très petite ville du Sud et n'avais que la bibliothèque municipale à ma disposition. Celle-ci, et la pièce dans la maison où je vivais avec mes livres et mes disques, constituaient plus ou moins mon univers. Je me souviens que vers l'âge de 10 ans, j'emmenais mon frère le plus âgé avec moi, pour prouver aux bibliothécaires que je pouvais, et même devais, avoir l'autorisation d'emprunter les livres du secteur adulte. Mon frère était un gros lecteur lui-même : il est aujourd'hui philosophe et c'est un écrivain prolifique¹.

• **Avez-vous déjà eu recours à la bibliothèque publique ? Si oui, dans quelle(s) circonstance(s) ? Y avez-vous trouvé ce que vous y cherchiez ? Si non, l'avez-vous évitée délibérément ? Pourquoi ?**

RD : Depuis que j'écris, je me rends régulièrement en bibliothèque, plus pour y travailler au calme que pour y consulter des ouvrages. À partir du moment où j'y cherche la tranquillité et un lieu propice au travail, je les y trouve généralement. Les quelques fois où j'y ai cherché des ouvrages sur tel ou tel sujet, j'ai été satisfait, mais Internet est devenu incontournable ces dernières années.

ML : De manière générale, depuis que mes enfants sont en âge de lire, la visite de la bibliothèque municipale est devenue un rendez-vous hebdomadaire, soit depuis cinq ou six ans. La littérature Jeunesse est aujourd'hui abondante et de plus en plus de qualité. L'accès est gratuit ou peu cher.

Sur un plan plus personnel, je serai plus nuancé. En tant qu'écrivain, il m'arrive de demander à des amis bibliothécaires de me faire part de leurs coups de cœur, des livres qu'ils me conseillent, mais cela passe aussi par des amis libraires. Et puis, Internet, et cette possibilité « pratique » qu'il offre de suivre l'actualité littéraire ou scientifique (je continue mes activités de recherche en parallèle de mon travail de romancier) transforme les contacts avec les bibliothécaires en échanges d'informations et de lectures. J'entends : désormais, cela marche dans les deux sens. Le bibliothécaire (ou le libraire) n'est plus nécessairement le « gardien du temple », mais plus un « passeur » de livres (je livre ici mon ressenti). C'est vraiment sur ce point que j'aimerais insister et qui justifie la nuance que je mets dans ma réponse : plus qu'à la bibliothèque publique, c'est au bibliothécaire que j'aime avoir recours. Le principe d'une bibliothèque publique numérique par exemple ou d'une

bibliothèque publique où l'on peut se servir seul sans parler à personne ne m'intéresse absolument pas. La gratuité (ou presque, même si j'ai le sentiment qu'elle se développe de plus en plus) du service public autour du livre est certes fondamentale (puisque'elle signifie qu'il est accessible à toutes et à tous), mais elle n'est rien sans l'humain qui est au centre. Un livre sans personne pour vous en parler, à quoi bon ?

Si j'y ai trouvé ce que j'y cherchais ? Toujours.

HLC : J'ai déjà répondu. Dès que j'ai eu un peu d'argent de poche j'ai acheté des livres... de poche, j'ai toujours aimé l'objet en lui-même et sa possession me ravit d'aise.

Je n'ai rien évité du tout. J'ai eu toujours les moyens, même fort modestes, d'acheter des bouquins.

JS : J'ai passé plus d'heures dans les bibliothèques publiques, universitaires ou spécialisées que dans les bars !

JAMES SALLIS

Né en 1944 dans l'Arkansas, il vit maintenant à la Nouvelle-Orléans. Il est l'auteur d'une œuvre inclassable, cependant rangée sous la bannière du « nouveau polar amé-



© C. Hélie / Gallimard

ricain », et parue pour l'essentiel chez Gallimard et Payot/Rivages. Ses récits sont « empreints d'une profonde et réelle mélancolie » (Fluctuat.net). Admirateur de Chester Himes dont il a écrit la biographie (*Chester Himes : une vie*, Payot/Rivages, 2002), le personnage récurrent de l'une de ses séries aux titres entomologiques (*Le Fauchoux*, *Papillon de nuit*, *Le Frelon noir*, *L'œil du criquet*, *Bête à bon dieu...*), Lew Griffin, est un privé noir. Une nouvelle série met en scène un univers en décomposition lente (*Bois mort*, *Cripple-creek*, *Salt river*) autour de John Turner, le sheriff d'une petite ville qui se meurt.

Mais Sallis ne peut être réduit à un écrivain de polars : musicien – avec Three-Legged Dog (www.three-legged-dog.org) – il a écrit des ouvrages de référence sur la guitare dans le jazz ; poète, il a publié plusieurs recueils et traduit Queneau (*Saint Glin Glin*), Cendrars, Bonnefoy, Ponge, Dupin, Pleyne, mais aussi des Russes (Lermontov, Pasternak, Pouchkine). C'est ainsi que Sallis a pu décrire *Le Fauchoux* comme ce qui aurait pu résulter de la collaboration de Chandler et de Beckett...

À visiter : son (riche) site personnel (en anglais) : www.jamesallis.com.

¹ Il s'agit de John Sallis, spécialiste – entre autres – de Platon et de la phénoménologie (Ndlr).

Et oui, c'est là, effectivement, que j'ai trouvé le plus souvent ce que je recherchais.

• **La bibliothèque a-t-elle tenu quelque rôle dans votre formation d'écrivain ?**

RD : Forcément, par les livres que j'y ai découverts quand j'étais enfant surtout. La faculté de fouiner et de se servir sans avoir à déboursier le moindre centime autorise toutes les découvertes. De ce point de vue, certaines bibliothèques ont représenté pour moi des lieux assez magiques. Avec l'âge évidemment, il faut davantage d'artifices à la magie pour opérer, mais à Paris on est tellement bien pourvu...

ML : Indirectement, oui. Dans le sens où elle constitue, avec d'autres éléments subjectifs et personnels, la toile de fond d'un rapport au livre, à la littérature, à l'objet-livre, au plaisir des pages que l'on tourne, à la découverte de l'univers complet d'un auteur dont on ne peut acheter tous les romans mais que les rayons de la bibliothèque offrent sans retenue, pour peu qu'on soit patient. Dans le sens également où, avant l'écriture, il y a toujours la lecture. L'un et l'autre sont indissociables.



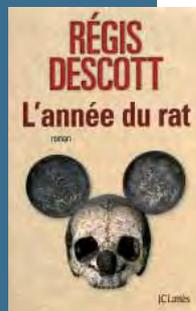
RÉGIS DESCOTT

Né à Paris en 1966, il a été journaliste puis concepteur de jeux vidéos avant de se consacrer exclusivement à l'écriture à partir de 2003. Après un premier roman historique, *L'empire des illusions* (Denoël, 1998), il explore l'univers psychiatrique avec *Pavillon 38*

(2005) et *Caïn et Adèle* (2007), avant de revenir au XIX^e s. avec *Obscura* (2009) sur la relation entre création artistique et folie dans le Paris de Manet.

Vient de paraître : *L'année du rat*, JC Lattès, 2011, 384 p., ISBN 978-2-7096-3507-3

Dans un futur si proche que le présent lui ressemble déjà, un 3^e conflit mondial a livré le monde à la techno-science. Elle tient les puissants sous sa coupe et crée une humanité hybride vouée à l'exécution des basses œuvres. Des OGM à la gabegie nucléaire, Descott brasse avec brio *Soleil vert*, *Dr Folamour*, *La jetée* et *Le meilleur des mondes* dans un bouillon glauque et l'on se demande, *in fine*, à quoi tient l'amour et si l'homme vaut mieux que le rat. PL



Directement enfin, à l'époque où j'ai commencé à militer contre le racisme et les idées d'extrême-droite, et où j'ai été en contact avec des bibliothécaires de Toulon et d'Orange, villes passées au Front national, qui dénonçaient la censure dont ils faisaient l'objet par les équipes municipales, en dépit de multiples résistances. On ne prend conscience de ce qui est important qu'une fois qu'il vous fait défaut. J'ai pris conscience à ce moment-là que les livres étaient plus que de beaux objets de papier renfermant des connaissances. Ils étaient aussi des remparts contre la barbarie. C'est d'ailleurs pour cela que les totalitarismes s'y attaquent en priorité, et avec eux, tous les lieux de culture et de savoir.

HLC : Non. Aucun. Désolé !

JS : Absolument ! C'est à la Phillips County Library (Helena, Arkansas), que j'ai lu pour la première fois Robert Heinlein² et je me disais que je devais être capable de faire quelque chose comme ça moi aussi. Plus tard, j'y ai fait mon « éducation » à travers tout ce qu'ils détenaient en science-fiction. C'est là aussi que j'ai lu Steinbeck, Hemingway, Faulkner...

• **Pour l'écrivain que vous êtes, est-elle un outil de travail, un sujet d'interrogation, un thème à traiter ? Tout cela ? Rien de cela ?**

RD : Un outil de travail... Forcément. C'est dans une bibliothèque que j'ai trouvé un certain nombre de traités de médecine datant du XIX^e siècle qui m'ont été d'une grande utilité pour écrire *Obscura*, ce roman dont le personnage central est un médecin parisien en 1885.

Un thème à traiter... Question intéressante, quand je pense au sort que j'ai réservé à celle du Centre Pompidou à Paris dans *L'année du rat*, mon nouveau roman. Le bâtiment a été transformé en sanatorium du XXI^e siècle et les livres, comme les œuvres d'art, y ont disparu. Je ne pense pas qu'il faille y voir une signification cachée, mais je trouve cet édifice très beau et romanesque et ça m'amuse d'en changer la destination tout en conservant sa structure. Peut-être cela correspond-il à un refus de sanctuarisation de la bibliothèque, malgré l'amour que je porte à la littérature et aux livres. Mais je reviendrai certainement sur une autre bibliothèque dans un prochain roman.

ML : Qui n'a pas en tête *Le nom de la Rose* d'Eco, ou ces images de livres que l'on brûle dans les périodes sombres de notre histoire ? La bibliothèque est évidemment un thème à traiter fondamental. À l'heure où le principe même de service public est menacé et où l'hégémonie de la grande distribution

². Célèbre auteur de science-fiction, il est notamment l'auteur de *Étoiles, garde-à-vous !* adapté au cinéma par Paul Verhoeven sous le titre de *Starship Troopers*.

marchande s'affirme d'année en année, il est plus que jamais fondamental de s'interroger sur la place que prend la bibliothèque. Sans doute les librairies de quartier, les librairies de village doivent aussi prendre part à cette discussion. Au risque de paraître rétrograde, je ne crois pas que la numérisation du patrimoine littéraire soit une solution.

HLC : Rien de tout cela.

JS : Dans ma jeunesse, c'était simplement une fascination pour les livres : tant d'autres mondes ! Maintenant, j'y vais davantage pour creuser des sujets spécifiques ou pour lire de nouveaux auteurs. Ou plus simplement encore, pour y dénicher quelque chose, sans vraiment savoir à l'avance quoi, à l'image de ceux qui poussent la porte d'un antiquaire, qui flânent sur un marché aux puces ou dans une galerie d'art : alors, qu'est ce que je vais trouver aujourd'hui ?

• **Les bibliothèques que vous connaissez correspondent-elles à l'idée que vous vous faites d'une bibliothèque ?**

RD : Ayant la chance d'habiter à Paris, je fréquente plusieurs bibliothèques, chacune ayant son style particulier. Ainsi j'ai corrigé *Obscura*, roman qui se passe à la fin du XIX^e siècle, en partie sur les quais de Seine à Paris, à la bibliothèque Mazarine qui, avec ses reliures de cuir et ses bustes, est un endroit assez merveilleux. Quant à *L'année du rat*, dont le héros habite en face du Centre Pompidou, c'est bien entendu là-bas que j'ai en partie écrit ce roman, ce qui me permettait de surveiller les fenêtres de mon personnage. Depuis peu je travaille régulièrement à la médiathèque du Musée du quai Branly. On y a une vue imprenable sur la Seine et il y a des ouvrages passionnants sur l'ethnologie. S'ils n'ont pas pour moi une utilité toujours directe, ils me servent de récréation. Ça fait partie des joies de cette activité : pouvoir changer de lieu de travail en fonction de l'humeur du moment.

ML : Quelle question étonnante ! Une bibliothèque est ce que les bibliothécaires et les lecteurs en font. Elles sont le reflet de leurs rapports quotidiens. Plus ces rapports sont florissants, plus la vie de la bibliothèque s'en ressent... pour peu que les pouvoirs publics locaux, régionaux ou les instances nationales leur donnent les moyens de répondre à ce désir partagé de travailler autour du livre. Dans l'enceinte même de la bibliothèque, bien sûr, mais également (et à part égale !), en participant à de multiples événements : rencontres, débats, festivals, ateliers d'initiation, de lecture ou d'écriture avec les plus jeunes ou leurs aînés. Je crois que la bibliothèque a un rôle fondamental à jouer, en dehors ou en partenariat avec l'école, pour amener les plus jeunes vers une pensée plus « construite » que ce que leur propose le chaos



MARIN LEDUN

Né en Ardèche en 1975, il passe sa jeunesse à Tournon-sur-Rhône dont il a fait le cadre de *La guerre des vanités*, et vit désormais

dans les Landes. Il ancre ses romans dans un univers doté d'un fort contexte politique. Docteur en sciences sociales, il vient de publier avec Brigitte Font Le Bret un essai sur le travail : *Pendant qu'ils comptent les morts* (La Tengo édit., 2010) tiré de ses recherches de sociologue à France Télécom (cf. p. 76). Il a participé à la série « Mona Cabriole » (La Tengo édit.) avec *Le cinquième clandestin* (cf. p. 20).

Viennent de paraître : **Zone Est**, éditions **Fleuve Noir**, 2011 et **Les visages écrasés**, Seuil, coll. « Romans noirs » 2011, 324 p. ISBN 978-2-02-104552-9

Médecin du travail dans une société de télécommunications, Carole devient l'ange exterminateur du salariat mondialisé pour faire éclater *l'autre Histoire*, celle qui ne traiterait pas en faits divers les suicides en entreprise, mais révélerait que, travailleurs en souffrance ou cadres pervers, tous sont également coupables et victimes dans les rouages du travail aliéné. Haletant et halluciné. Nul ne sortira intact de cette machine à découdre. PL

À lire :

Un entretien avec Christophe Dupuis : www.entreznoirs.com/interviews_7_interview-marin-ledun_135.html
Son site : www.pourpres.net/marin/



d'Internet, la déconstruction cérébrale télévisuelle ou les jeux électroniques... Mais c'est un autre débat.

HLC : Oui. J'aime ces lieux et la passion des gens qui y travaillent.

JS : Il y en a eu tellement, et toutes tellement différentes que c'est bien entendu une partie de ma fascination. Ces éternels moteurs de vie et d'art : anticipation et surprise.

• **Qu'y manque-t-il ?**

RD : Il y manque parfois le silence, particulièrement en période de bac ou autres examens ! Mais plutôt que de jouer les vieux cons, je préfère me replier ailleurs.

ML : Plus que jamais : des moyens humains et budgétaires. Plus de bibliothécaires, plus de contacts vers la population, plus de liens générés avec les établissements scolaires, les

lieux culturels, etc. Une bibliothèque municipale a ouvert ses portes après des mois de fermeture sur ma commune et il suffit de constater les multiples contacts et initiatives que cela a générés. C'est formidable une bibliothèque qui ouvre ses portes et qui s'ouvre ! Mais je ne suis pas un spécialiste de ces questions. Un usager.

HLC : Des lecteurs en plus grand nombre.

JS : Juste moi ! Jusqu'à ce que j'arrive...

• **« Ah ! Comme il est bon d'être au milieu de femmes et d'hommes qui lisent ! » Partagez-vous cet enthousiasme de Rilke ?**

RD : Une assemblée de lecteurs (et de lectrices) dégage-t-elle une sorte d'énergie propice à la concentration ? Comme

si tous ces textes aussi divers que variés enrichissaient l'atmosphère de leur contenu ? Peut-être que, par mimétisme ou respect du silence, l'on se trouve, au milieu de lecteurs, dans de bonnes dispositions pour lire soi-même ou travailler. Mais je pense être plus sensible encore à la présence des livres. On se sent toujours bien, à l'abri presque, dans une pièce dont les murs en sont tapissés.

ML : C'est exactement ce que je ressens. Quelle citation merveilleuse. J'espère que ce n'est pas un doux rêve.

HLC : Oui. C'est sans doute un des actes les plus accomplis de la civilisation, à la portée de tout être convenablement alphabétisé.

JS : Hé bien, gardons à l'esprit que les États-Unis où je vis ne sont pas une nation de lecteurs. Mais oui, alors qu'à l'inverse de Rilke j'entends rarement les anges, j'entends régulièrement les retours des lecteurs et cela me permet d'être au milieu d'eux.

Je suis aussi – chose importante pour mon écriture et pour moi en tant qu'être social – beaucoup au milieu de ceux qui ne lisent pas...

• **Un bibliothécaire peut-il quelque chose pour la littérature ?**

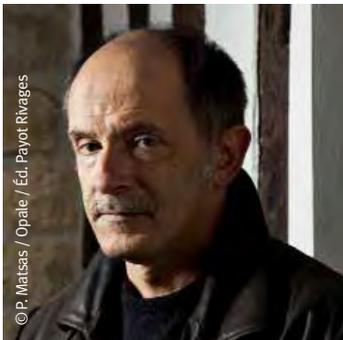
RD : Comme le libraire, le bibliothécaire est un passeur, au contact direct avec le lecteur. À son niveau, il a donc un rôle très important à jouer pour la littérature : guide, conseil... en fonction des interlocuteurs. C'est en grande partie grâce à eux que les livres circulent et vivent.

ML : Encore une question étonnante ! Si un bibliothécaire peut quelque chose pour la littérature ? Bien sûr qu'il peut quelque chose. Avec les écrivains, les éditeurs, les libraires et tous les passionnés, le bibliothécaire peut tout pour la littérature. Sans lui, elle n'existe pas, tout simplement. Il est notre mémoire à toutes et à tous. Il est le passeur de livres.

HLC : La faire lire et aimer. C'est une tâche énorme. Même s'il ne saurait être le seul à se coller cette mission : profs, parents, médias devraient s'y consacrer de façon plus attractive, et sont, chacun à son niveau, responsables d'un certain éloignement des gens, jeunes puis beaucoup moins, de la lecture littéraire. La télévision, avec sa force d'impact gigantesque, est criminelle dans ce domaine.

JS : C'est dans l'acte authentique de la lecture, dans ces moments passionnants, qu'il ou elle fait ce que la littérature demande. ■

Les propos de James Sallis ont été traduits par Frédérique Sunder.



© P. Matsas / Opale / Éd. Payot Rivages

HERVÉ LE CORRE

Né en 1955 dans le quartier populaire de Bacalan à Bordeaux, il enseigne le français à Bègles (33) et publie ses premiers romans à la Série noire : *La douleur des morts* (1990), *Du sable dans la bouche* (1993), *Les*

effarés (1996) – trilogie bordelaise réunie en 2007 dans *Trois de chute* (Pleine page édit.) prolongée par une nouvelle dans le volume collectif *Bordeaux, le tanin noir* (Autrement) – et *Copyright* (2001). Hormis *Tango parano* (Atelier In 8), il publie désormais chez Rivages : *L'Homme aux lèvres de Saphir* (2005), Grand Prix du roman noir français au festival de Cognac et Prix Mystère de la critique 2005, puis *Les cœurs déchiquetés* (Rivages), Prix Mystère de la critique 2010.

Vient de paraître : ***Derniers retranchements***, Rivages, coll. « Rivages/Noir », 2011, 288 p., ISBN 978-2-7436-2241-1

Des hommes au bout du rouleau, piégés ou dans l'impasse, jeunes ou vieux, soumis ou révoltés, assassins ou victimes et souvent les deux, qui vivent leurs derniers instants. Dix variations – de « Tenir » à « Se taire » – qui font de la logique sociale une machine à broyer, la forme moderne du destin. Un noir plus noir de n'en être pas tout à fait un, splendide et corrosif. PL



BRIGITTE GOGUET
BFM de Limoges / Beaubreuil
MONIQUE PICARD
BFM de Limoges / Aurence

STÉPHANE UDIAS
Médiathèque Jacques Ellul
de Pessac



Scènes de crime

Deux animations polar à Pessac et Limoges

Rares sont les littératures qui, comme la littérature policière, se ramifient en autant de sous-genres pour explorer une grande variété d'atmosphères et couvrir un tel éventail de thèmes sociétaux. Cette grande richesse permet la rencontre de publics divers, passionnés par l'exploration de tous ces univers sombres et favorise la mise en œuvre d'animations variées comme en témoignent les expériences des bibliothèques de Pessac et Limoges. Face à l'offre éditoriale croissante, ces actions dédiées au polar favorisent la médiation, aident lecteurs et professionnels à enrichir leurs connaissances pour distinguer l'offre de qualité.

PESSAC – LES CAFÉS POLAR

Les animations Cafés Polar ont débuté à la médiathèque Jacques Ellul de Pessac (Gironde) courant 2009. Compte tenu de l'intérêt croissant de nos lecteurs pour le roman policier, ainsi que des nombreuses interrogations sur nos coups de cœur « noirs », l'équipe de l'espace Adultes s'est naturellement dirigée vers le responsable de la librairie spécialisée Entre-deux-noirs pour lui confier l'organisation de trois ou quatre Cafés Polar dans l'année. Chacun de ces rendez-vous possède une orientation spécifique : le premier Café est consacré à une présentation de nouveautés et/ou de polars de la rentrée ; le deuxième traite d'un thème lié au polar, voire des spécificités du roman policier à travers le monde, le troisième, enfin, dresse le portrait d'un auteur (si possible autour d'une rencontre). Ces manifestations se veulent des moments de partage et d'échange conviviaux sur une passion commune.

La médiathèque a ainsi proposé les programmes suivants :

- 2009 : Présentation nouveautés / Le polar sud-américain / Présentation-rencontre avec Hervé Le Corre ;
- 2010 : Sélection nouveautés / Le polar oriental – Coup de projecteur sur la Turquie (rencontre avec l'auteur turque Mine Kirikkanat) / La femme dans le roman policier ;
- 2011 : Nouveautés / Le polar espagnol / Les polars de Donald Westlake.

Les Cafés Polar sont annoncés dans les programmes culturels de la ville de Pessac. Le personnel de la médiathèque met en place une table de présentation polars sur laquelle sont présentés des ouvrages en fonction des thématiques abordées, auxquels sont mêlés des romans coups de cœur. Une affiche de grand format annonce les Cafés proposés dans l'année. Des dépliants qui détaillent les thématiques des Cafés sont distribués auprès du public de la médiathèque ainsi qu'auprès des principaux acteurs culturels de la ville de Pessac. Ces animations sont ouvertes à tous les publics (inscrits ou non inscrits, Pessacais ou personnes extérieures).

Bouche-à-oreille aidant et habitude prise, le taux de fréquentation a rapidement augmenté, passant d'une dizaine de personnes lors des premiers Cafés à une soixantaine de fidèles pour notre dernière animation sur le thème du polar espagnol.

Le polar passionne les publics les plus divers, toutes générations confondues. Comment les bibliothèques peuvent-elles tirer parti de ce succès qui répond assez largement à leur désir de mixité des publics et offre un terrain propice à leurs missions de médiation ?



Dire que ces Cafés ont révolutionné les pratiques de nos lecteurs serait mentir, les demandes du public tournent toujours autour des auteurs phares – les Camilla Lackberg et autres Harlan Coben ne risquent pas de prendre la poussière sur nos rayonnages – et leurs attentes sont surtout dictées par l'actualité et les couvertures médiatiques. Cependant, la « couverture médiatique » autour du polar aide à aiguïser la curiosité de notre public qui se tourne plus volontiers vers des auteurs découverts lors de ces fameux Cafés Polar.

Certains de nos lecteurs n'empruntent que des romans policiers et sont donc très exigeants en termes de nouveautés et d'accroissement de notre fonds. D'autres, très avides de conseils, souhaitent régulièrement trouver des ouvrages dans la veine de tel ou tel auteur de référence ou de renom. Ces animations nous aident donc à répondre aux diverses attentes de nos usagers. Nous constatons un impact évident des Cafés Polar sur nos usagers : lors de l'animation sur le polar oriental, par exemple, nous avions invité la romancière turque Mine Kirikkanat¹. Avant sa venue, *La malédiction de Constantin*, le seul ouvrage d'elle que nous proposions aux lecteurs depuis 2006 n'avait été emprunté que 13 fois, soit entre 3 et 4 prêts par an. Depuis le passage de l'auteur le nombre de prêts a doublé. De 2008 à 2010, une curiosité accrue et une augmentation considérable de la rotation de ses livres ont également suivi l'intervention d'Hervé Le Corre dans un des Café Polar, alors même qu'il jouissait d'une plus grande notoriété grâce à son statut d'auteur régional et à ses récompenses².

LIMOGES – POLARDISONS

En 1997, la Bfm de l'Aurence (réseau de la Bfm de Limoges) organisait une rencontre avec Jean-Claude Izzo, intitulée Polarizzons. Après avoir réuni à cette occasion un public de tous âges, naquit alors le désir de lancer un club de lecture propre à faire découvrir une littérature dans un cadre convivial. Bien vite, nous avons ressenti la nécessité de nous adresser à un spécialiste pour animer des séances thématiques. Notre choix se porta sur Gerardo Lambertoni, un des créateurs du FIRN (Festival international du roman noir de Frontignan), animateur d'ateliers d'écriture. Polardisons a vu le jour en 2000.

1. Née à Ankara, Mine Kirikkanat est journaliste et romancière ; elle a publié huit livres dont quatre sont aujourd'hui traduits en français.

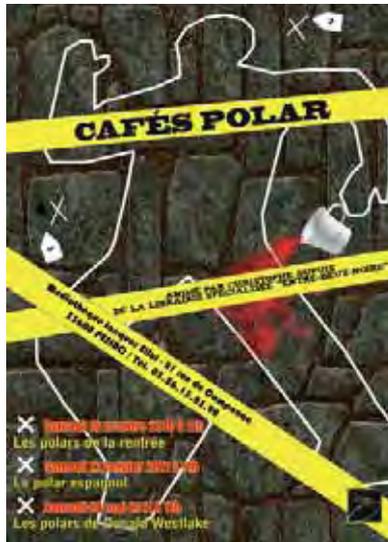
2. Cf. « La bibliothèque en 8 questions », pp. 24-28.

Au nombre de huit dans l'année, les séances débutent en octobre et se terminent en juin. Nous invitons une fois par an un professionnel du polar (auteur, traducteur ou éditeur). Les autres réunions sont consacrées à des thèmes, des auteurs ou aux coups de cœur des participants. Une liste de titres ou d'auteurs est établie par Gerardo pour chaque rencontre et ces ouvrages sont mis à la disposition des lecteurs à la bibliothèque de l'Aurence. En septembre, nous affichons les dates choisies pour tous les Polardisons de l'année et les personnes intéressées peuvent s'inscrire au club. Évidemment, nous acceptons tous les curieux, les amis des participants et les amis des amis... Un réseau social non virtuel... Les dates et les thèmes sont aussi annoncés dans le programme bimensuel des manifestations de la Bfm de Limoges.

D'une quinzaine au départ, nous comptons désormais une cinquantaine d'inscrits qui ne viennent pas tous à chaque séance. Certains fidèles sont présents depuis le début mais chaque année de nouveaux arrivants renouvellent le club. Les lecteurs sont toujours plus nombreux lors des rencontres avec les auteurs.

Gerardo Lambertoni anime les séances depuis dix ans ! Et le 10^e anniversaire a donné lieu à des manifestations dans tout le réseau des bibliothèques de Limoges : une exposition d'affiches de films noirs prêtées par la Bilipo (Bibliothèque des littératures policières de la Ville de Paris), des rencontres avec Marc Villard, Dominique Manotti, Serge Vacher et Franck Bouysse, une lecture théâtralisée d'extraits de polars par la compagnie Paroles intitulée *Bouts de noir et noir de boue*. La diversité des rencontres et des thèmes abordés – ex. : le fait divers, New York polars, le blues et le polar, le polar australien... – nous a permis d'enrichir considérablement notre fonds et d'inscrire la bibliothèque de l'Aurence comme pôle de référence sur le roman policier dans le réseau de la lecture publique de Limoges, cette appellation devant trouver sa pleine signification à l'ouverture, en 2014, d'un nouvel équipement multimédia dans le quartier. La dynamique créée par le club permet une rotation beaucoup plus importante des livres et fédère un nouveau public curieux de découvrir des auteurs peu médiatisés.

Au-delà de l'intérêt pour le polar, ces rencontres mensuelles développent le lien social : les participants aiment s'y retrouver pour parler autant de littérature que de cinéma ou de musique mais aussi pour échanger sur des thèmes d'actualité. ■



SANDRINE DEROUET-GRAUFEL
Bibliothèque de la Guillotière (69)
Responsable de l'espace Jeunesse
de Quais du Polar



JACQUELINE ESTAGER
Bibliothèque de Gerland (69)



Le gang des Lyonnais embarque Quais du Polar

À Lyon, l'action de la bibliothèque s'est fait la belle en embarquant avec un festival, Quais du Polar. Pour le plus grand bénéfice de tous. Interrogatoire, sous la lampe, de deux membres du gang des bibliothécaires lyonnaises par le commissaire Dupuis.

• Sandrine, quelles ont été les différentes actions menées par la bibliothèque durant ces sept années ?

Sandrine Derouet-Graufel : Dès la mise en place de la première édition du festival Quais du Polar, l'association du même nom s'est rapprochée de la Bibliothèque municipale de Lyon en vue de concevoir ensemble des animations susceptibles de toucher un large public. Ainsi, pour le secteur adulte, nous nous sommes orientés vers une adaptation des cercles de lecture qui existent tout au long de l'année dans nos bibliothèques afin d'en faire une thématique « noire » durant les trois jours du festival. Nous avons aussi organisé des rencontres-débats, comme en 2005 à la Bibliothèque du 1^{er} arrondissement avec Sylvie Granotier et Claude Amoz, afin de faire découvrir les auteurs présents sur le salon.

Nous proposons également des « emprunts mystères » pour petits et grands : les lecteurs sont invités à découvrir des polars, sélectionnés pour eux par les bibliothécaires et placés dans des « pochettes surprises ». C'est dans cette optique de découverte du noir que la bibliothèque a aussi proposé à ses lecteurs de tous âges, durant plusieurs années, une bibliographie de sélections polar.

Les enfants sont très friands de ce genre d'animations. Nous leur proposons des rencontres avec des auteurs – car ils sont vivement intéressés par le métier d'auteur –, des lectures par des bibliothécaires ou des professionnels du livre afin de faire découvrir un ouvrage... Nous nous appuyons beaucoup sur le jeu à travers des petites enquêtes au sein de nos structures, des spectacles adaptés, ou des adaptations de jeux de société.

C'est d'ailleurs dans cette optique que je travaille en tant que responsable de l'organisation jeunesse du festival – puisque le jeu tient une grande place dans l'espace Jeunesse. Nous travaillons ainsi depuis plusieurs années avec Les petits débrouillards, une association qui initie les enfants à la science car les enfants sont très tôt intéressés par les différentes séries policières diffusées à la télévision. L'avantage du polar est que l'on peut lier le ludique au pédagogique, puisque le festival propose depuis quelques années déjà un concours d'écriture pour les plus jeunes.

La bibliothèque est en lien étroit avec le festival en tant que relais de communication mais aussi en étant présente sur le salon grâce au bibliobus.

• Jacqueline, comment s'organise le cercle de lecture mensuel et comment celui-ci s'articule-t-il avec le festival ?

Jacqueline Estager : Il rassemble des amateurs de romans policiers pour une rencontre mensuelle (le dernier mercredi du mois) et Joël Bouvier, permanent du festival et responsable de la programmation cinéma le coordonne. Je participe régulièrement





ment à ces rencontres qui proposent soit des thématiques soit l'œuvre d'un auteur particulier. Par exemple :

- thématiques : le polar asiatique, les titres de la collection « Ceci n'est pas un fait-divers » chez Grasset, les auteurs sélectionnés pour le prix du festival Quais du Polar...

- auteurs : Ian Rankin, Don Winslow, Thierry Jonquet...

La rencontre de décembre se fait sur les coups de cœur de l'année de chaque participant. Je propose également en fin d'année ma liste d'auteurs susceptibles d'être sélectionnés pour le prix des lecteurs Quais du Polar. Ce cercle de lecture comme les programmations cinéma en avant-première maintiennent une actualité tout au long de l'année.

- **Pour cette édition 2011, une nouveauté, des écrivains de polar sont intervenus en prison : comment est née cette idée ? Comment avez-vous travaillé avec l'institution carcérale ? Comment avez-vous choisi les auteurs ? Et quels ont été les retours ?**

À l'origine (en 2002), il s'agissait d'une manifestation organisée dans les établissements pénitentiaires de la région Rhône-Alpes et coordonnée par l'Arald (Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation), Savoie-Biblio et l'association Ocre Bleue. Les détenus disposaient d'une

sélection de titres et décernaient un prix Coup de cœur polar annoncé lors du festival La Cambuse du Noir à Valence. À cette époque (depuis 2003), je participais à la veille documentaire pour le choix des titres, j'animais les cercles de lecture à la prison de Lyon avant le vote et je participais à la rencontre avec un écrivain.

Depuis 2009, cette opération s'est transformée et se fait désormais en lien avec Quais du Polar. Elle a lieu la semaine précédant le festival. Les détenus ne décernent plus de prix mais rencontrent un écrivain dont ils auront lu des titres. Les auteurs sont proposés par Quais du Polar ou d'autres partenaires de la manifestation et choisis soit parmi la liste des sélectionnés pour le prix, soit parmi les invités du festival.

Comme pour la manifestation Coup de cœur polar, ces projets sont toujours portés par la même coordination (Arald, Savoie-Biblio, Ocre Bleue), les services pénitentiaires du Spip sans lesquels nous ne pourrions intervenir en prison, les détenus bibliothécaires et un bibliothécaire municipal ou départemental.

Ces deux dernières années, les détenus hommes et femmes de la Maison d'arrêt de Corbas (les prisons de Lyon ont été transférées sur un nouveau site en 2009) ont ainsi pu rencontrer Dominique Manotti en 2010, et Sébastien Gendron en 2011. Ces rencontres se sont révélées d'une très grande richesse avec un réel échange entre un écrivain et ses lecteurs.

Les participants posent beaucoup de questions sur le métier d'écrivain, l'inspiration, les méthodes de travail, les revenus financiers, la relation avec l'éditeur et n'hésitent pas à commenter avec beaucoup de franchise les livres qu'ils ont lus. Dès ma première intervention, j'avais été frappée par l'implication des participants et par la qualité et la pertinence de leurs analyses.

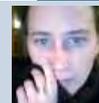
Le festival Quais du Polar est une occasion pour la bibliothèque municipale de « sortir de ses murs » et d'offrir une vitrine à un courant littéraire qui, malgré son succès actuel, reste encore une littérature dite populaire ou de simple divertissement et donc dans bien des esprits de moindre valeur. ■

Propos recueillis par Christophe DUPUIS

PRIX AGOSTINO

Le concours de nouvelles est ouvert à tous : chaque année une thématique est proposée. En 2011, en hommage à Claude Chabrol, c'est le titre de l'un de ses films qui servait de fil rouge : *Juste avant la nuit*.

GÉRALDINE HARDY
Responsable des acquisitions adultes
polar, SF, Fantasy, Fantastique
Médiathèque départementale des Landes



Brigades territoriales

Le polar en BDP

DES CHIFFRES

Le polar est partout, pas moyen d'y échapper. Articles dans les abonnements professionnels, recrudescence de revues spécialisées, sites Internet consacrés au genre, rayons des librairies et des bibliothèques qui regorgent de titres, adaptations ou créations pour le cinéma, la télévision, la bande dessinée. Les chiffres de la production éditoriale sont là : plus de 1600 titres sortis en 2010 (soit 4 par jour) contre environ 900 en 2000. Un livre sur cinq vendus en France est un roman policier. Aujourd'hui, on édite, on réédite, on fait découvrir, on traduit. Au fil des ans, certaines maisons d'édition et collections ont disparu, d'autres se sont créées et la production ne cesse de se développer pour tour à tour étonner, enthousiasmer, irriter mais jamais laisser indifférent.

Il y a près de dix ans, la Médiathèque départementale des Landes s'est intéressée à ce que l'on qualifiait encore de « mauvais genre » et que l'on intégrait dans les acquisitions de fiction adulte sans distinction particulière. La richesse du polar et de toutes ses déclinaisons (noir, thriller, suspense...) nous a incités à réfléchir à la création d'une véritable offre gérée par des agents ayant un intérêt particulier pour la littérature policière, se consacrant exclusivement à la constitution d'un fonds spécifique et à sa mise en valeur. Après un état des lieux de nos collections et de celles qui étaient proposées dans les bibliothèques de notre département, il est apparu que certains sous-genres, comme le roman noir par exemple, n'étaient pas suffisamment représentés dans l'offre faite aux lecteurs. Dans le cadre d'une réflexion sur la

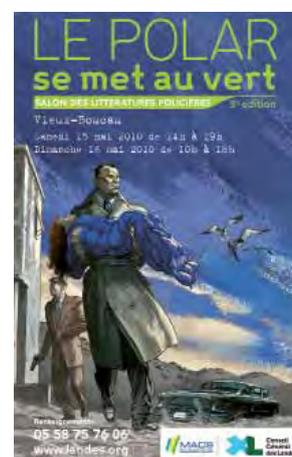
mise en place d'une politique documentaire concertée avec le réseau de lecture publique, nous avons analysé les pratiques des lecteurs durant un mois sur un panel représentatif de 27 bibliothèques. Les résultats laissaient apparaître qu'un roman prêté sur trois était un polar. Ratio significatif... La création d'un fonds dédié au polar trouvait alors toute sa légitimité.

INTERNET : UN OUTIL INDISPENSABLE

Ruth Rendell, Patricia Cornwell, John Grisham, le suspense et le thriller se révélaient très empruntés mais de nombreux titres méritaient d'être découverts et nécessitaient un accompagnement. Pour ce travail, *Livres Hebdo* ne pouvait suffire, nous avions besoin de revues professionnelles, de contacts avec des librairies spécialisées, d'une meilleure connaissance de l'édition polar de qualité.

À cette époque, Internet se développait. Nous nous sommes donc approprié ces nouvelles technologies et les outils qu'elles proposaient. Le site Mauvais genres décrit par son créateur Bernard Strainchamps comme « un centre de documentation

Le polar, qui s'est lui-même largement ramifié, s'est attaché un public si vaste, aux exigences si diverses que les bibliothèques doivent s'adapter à l'éventail très ouvert des demandes. Une bonne occasion pour viser l'excellence en termes d'offre de collections et de services.



interactif », puis la liste de diffusion, alimentés par l'ensemble des abonnés, auteurs, éditeurs, bibliothécaires ou simples amateurs, nous furent indispensables. Les critiques d'ouvrages souvent dédaignés par la presse officielle et les analyses où se confrontaient les points de vue ont été une mine pour nos acquisitions. La disparition du site en 2005 nous laissera désemparés comme les quelques 50 000 internautes par mois que comptabilisait le site. Tout en développant nos collections avec John Harvey, Cesare Battisti, Dominique Sylvain (Viviane Hamy), François Muratet (Serpent à Plumes), nous avons programmé une formation sur le « roman noir ».

Au début des années 2000, Mary Higgins Clark est supplantée par Harlan Coben, Maxime Chattam ou Henning Mankell dans les demandes relayées par les bibliothèques. Ces auteurs phares poussent les éditeurs à publier davantage et à créer une collection « noire », souhaitant dénicher l'oiseau rare. Le danger est de voir tout le monde écrire et éditer du polar. Même si nombre de directeurs de collections effectuent toujours un vrai travail de défricheur, le risque de formatage est grand (effet de mode du « polar ésotérique » après le succès de Dan Brown en 2004 ou plus récemment du « polar nordique », mais n'est pas Stieg Larsson qui veut...).

JUSTE ÉQUILIBRE ET MÉDIATION CULTURELLE

Une des preuves de l'émergence du polar en bibliothèque est sa différenciation du fonds littérature dans bon nombre de bibliothèques. Ainsi identifié et doté d'une cotation particulière, il témoigne de l'importance de ce lectorat majoritairement féminin, qui souvent apprécie un auteur et le suit. Le temps du « roman de gare » est loin...

À cette époque, la Médiathèque départementale des Landes consacre un budget d'environ 7 000 € aux acquisitions polar afin de constituer un fonds le plus éclectique possible. Notre rôle de découvreur est de présenter aux bibliothécaires de nouveaux auteurs et éditeurs moins médiatisés pour qu'ils puissent à leur tour proposer un choix attractif et de qualité dans leurs bibliothèques. Lawrence Block, Walter Mosley, Patrick Bard au Seuil, l'Allemand Bernhard Schlink, l'Irlandais Ken Bruen chez Gallimard (« Série Noire »)... de belles découvertes qu'il ne sera pas toujours facile de promouvoir face au succès mérité de Deon Meyer, Dennis Lehane et Caryl Férey.

Nos acquisitions – environ 350 titres achetés par an, soit un tiers de la production française de l'époque – permettent désormais aux bibliothèques du réseau de proposer des publications de grands éditeurs généralistes et de maisons d'édition spécialisées. Seul le format poche est peu représenté en raison de sa fragilité, même s'il s'impose en cas de réassort :

Jim Thompson, James Crumley, Chester Himes, David Goodis pour ne citer qu'eux (Rivages Noir, Folio policier...) ou la collection « Grands détectives » aux éditions 10/18 qui a toujours proposé des polars historiques de qualité et inédits.

En 2005, toujours dans un souci d'améliorer notre rôle en matière de médiation culturelle auprès des bibliothèques, nous obtenons une subvention du Centre national du livre sur le thème des petites éditions polar qui souvent passent inaperçues face au marketing des grandes maisons d'édition qui déploient force bannettes, marque-pages, etc. Notre travail de « passeur » trouve ici toute sa pertinence. Cette nouvelle étape sera l'occasion de découvrir Kris Nelscott aux éditions de l'Aube, Tim Cooney et Stuart Kaminsky chez Alvik (qui deviendra plus tard Moisson Rouge), Anne Holt et Karin Fossum chez Odin (bien avant la vague du polar nordique) ou encore Pascal Garnier et Marcus Malte aux éditions Zulma.

Malgré un fonds relativement important, nous constatons pourtant que les ouvrages américains ou anglais sont majoritaires dans les emprunts des lecteurs, même si quelques auteurs français, comme Fred Vargas, réussissent malgré tout à émerger.

UN SALON POLAR POUR FAIRE CONNAÎTRE LA PRODUCTION FRANÇAISE

L'idée d'un salon polar départemental nous est donc naturellement venue.

La première édition du salon Le polar se met au vert voit le jour en 2006 à Rion-des-Landes. Nous convions Susanne Juul, des éditions Gaïa¹ implantées dans le département, et recevons une vingtaine d'auteurs dont Patrick Boman (Picquier), Stéphanie Benson (Atalante), Philippe Carrese (Fleuve Noir), Jean-Paul Jody et Jean-Bernard Pouy (Les Contrebandiers) ou Peter May (Le Rouergue) pour mettre en valeur les petits éditeurs. Au programme : une conférence de Claude Mesplède à destination des bibliothèques du réseau départemental de lecture publique autour de son *Dictionnaire des littératures policières*, des rencontres scolaires pour sensibiliser le jeune public, des expositions dans les bibliothèques de la communauté de communes du Pays Tarusate, des débats et des échanges avec les auteurs.

Le salon ayant choisi une programmation biennale et une manifestation itinérante afin de dynamiser différents territoires du département, en 2008, à Montfort-en-Chalosse, il est consacré au polar européen. Là encore, nous proposons une formation assurée par Bernard Strainchamps, des expositions,

1. Cf. « Gaïa, Nord magnétique de l'édition française », entretien avec Susanne Juul par Philippe Levréaud, in *Bibliothèque(s)*, n° 55 (mars 2011), pp. 88-90.

des rencontres d'auteurs et la projection du film *Romanzo criminale*. Nous accueillons Peter James (Éd. Panama), Marcus Malte (Zulma), Gianni Pirozzi (Rivages Noir), Gilda Piersanti (Le Passage), François Thomazeau (L'Écailler du Sud)...

En 2010, afin d'assurer au salon une meilleure visibilité, nous faisons le choix d'un ancrage permanent dans la commune de Vieux-Boucau. Durant trois mois, le thème de l'adaptation polar (cinéma, BD, théâtre...) sera décliné sur la communauté Marenne Adour Côte Sud. Parmi les auteurs et illustrateurs présents citons notamment Dominique Manotti, Stéphane Michaka, Max Cabanes, Jean-Hugues Oppel, Régis Descott, Marin Ledun...

Au fil des éditions, Le polar se met au vert a accru le nombre de ses visiteurs et rempli son rôle de valorisation des collections. Le salon est maintenant connu des éditeurs, des compagnies de théâtre... Les auteurs reviennent avec plaisir.

POLAR ET RÉSEAUX SOCIAUX : LA BONNE ÉQUATION

Aujourd'hui tout, en réfléchissant à la programmation de la 4^e édition, nous continuons nos découvertes.

La légitimité du polar, devenu objet d'étude dans les écoles et les universités, n'est plus à démontrer et l'intérêt du public pour ce genre ne faiblit pas. Notre travail de valorisation est donc inépuisable puisque nous sommes dans l'ère éditoriale où un livre chasse l'autre.

Nous continuons à travailler au développement d'un fonds diversifié et les réseaux sociaux nous permettent d'être réactifs face à la production éditoriale, d'être au contact des auteurs et proches du lectorat, enfin de communiquer sur nos actions : Le polar se met au vert est un groupe, mais c'est aussi une communauté sur Facebook. ■



DU NOIR DANS LA VENISE VERTE

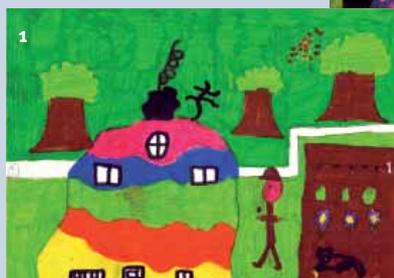
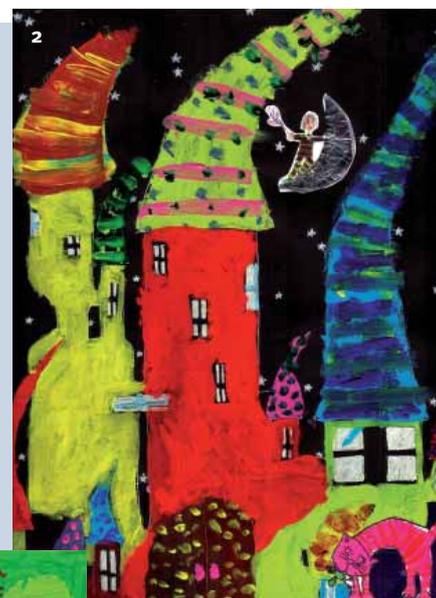
Au cœur du marais poitevin, la commune de Benet (Vendée, 3 500 hab.) soutient sa bibliothèque associative (500 inscrits) en attendant qu'un projet de construction se précise. Fêtant cette année ses vingt ans, Lecture et loisirs a monté une animation par mois. Mais en mai, son Mois du polar proposait un menu copieux : cinéma, des concours de nouvelles, de dessins, expo et décoration de la bibliothèque, une journée auteurs pour conclure avec ateliers d'écriture (deux niveaux, ados et jeunes adultes), une conférence-rencontre avec l'auteur d'un polar régional (Jean-Luc Loiret), et une enquête en trois semaines pour trois niveaux d'âges.

Le thème du polar a été choisi pour son aspect fédérateur, « *le genre plaît aux hommes comme aux femmes, et nous souhaitons attirer un public jeune* » argumente Pascale Brouck. Un soin particulier a été apporté à la définition des tranches d'âges pour chaque animation afin de toucher tout le monde.

En ce qui concerne les plus jeunes, l'implication des écoles déterminait le succès. La participation au concours de dessin destiné aux plus petits (3-8 ans), les plus difficiles à toucher, fut un peu décevante. Il s'agissait de s'inspirer d'une phrase d'Agatha Christie – « *Dans le jardin de la maison biscornue, le chat porte dans sa gueule un pigeon. L'homme au complet marron tient à la main une plume empoisonnée.* » Le concours de nouvelles adressé aux ados fut plus satisfaisant : l'exercice était obligatoire.

L'enquête, un jeu de piste qui a demandé beaucoup de travail de préparation, a très bien marché, grâce notamment à la complicité des commerçants chez qui étaient disposés les indices renvoyant à des recherches à la bibliothèque. À la surprise de Pascale Brouck, ce jeu a tout particulièrement plu aux adultes qui en redemandent.

En milieu rural comme ailleurs, dans les plus grandes villes, si l'on recourt largement à la thématique du polar pour impliquer les usagers et donner un coup de jeune à l'image de l'établissement, la partie n'est cependant pas gagnée sans un effort de communication et de partenariat. Mais en retour, le polar parlant à tout le monde, sans doute procure-t-il un meilleur retour sur investissements... PL



1-2 : Lisa Labou et Dylan Vanpoucke, catégorie 6-8 ans, 1^{er} ex-aequo ;
3 : Diamante Abbate, 1^{ère} de la catégorie 3-5 ans.

ANNICK LORANT-JOLLY
 Rédactrice en chef de *La Revue des livres pour enfants*
 BnF / Centre national de la littérature pour la jeunesse – La Joie par les livres



Du noir pour tout le monde

Le polar est un genre immortel... Il réveille chez le jeune lecteur un mécanisme personnel, intime, utile, dont on a besoin. La *fantasy* l'a chassé ? Il revient au galop... après quelques tours de piste qu'Annick Lorant-Jolly a suivis pour nous.

Le polar dans l'édition jeunesse

DES ÉTAPES DANS LE NOIR

• Pourriez-vous rappeler succinctement les grandes étapes de l'évolution du genre policier et des rapports qu'ont entretenus avec lui le public et les bibliothèques ?

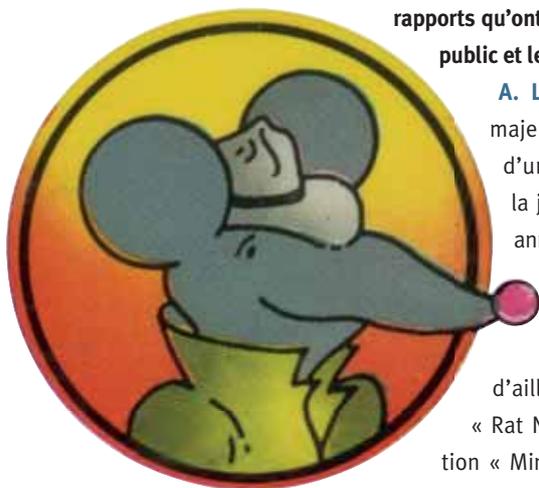
A. Lorant-Jolly : L'étape majeure de la constitution d'un genre « polar pour la jeunesse » ce sont les années 1980 avec la création, chez Syros, de la collection « Souris Noire », suivie d'ailleurs d'une collection « Rat Noir » et d'une collection « Mini Souris Noire », des polars pour les tout-petits comme, par exemple, le *Chat de Tigali*, de Didier Daeninckx, un petit chef d'œuvre pour les plus jeunes.

Syros a vraiment bouleversé le paysage. Avant, le roman policier pour la jeunesse existait déjà, mais du type enquêtes autour d'une énigme à résoudre, un peu dans la grande tradition d'Agatha Christie et Sherlock Holmes... Syros a introduit le néo-polar à la française dans le champ de la jeunesse, avec une dimension de dénonciation sociale qui était le propre des grands auteurs français en « Série noire » chez Gallimard, les Manchette et autres... Ces auteurs se sont alors commis à écrire des polars pour la jeunesse où l'on trouvait une évoca-

tion de la société dans laquelle nous vivons, un peu plus réaliste, avec cette idée que l'on pouvait lui parler de corruption, d'adultes malfaisants, etc. En somme, on ne se sentait plus obligé de protéger systématiquement les jeunes des vicissitudes de la vie.

Cette percée a entraîné jusque dans les années 2000 une forte inflation du polar : chaque maison d'édition jeunesse avait sa collection polar spécialisée, aux couleurs du noir en général. Et chez Rageot, on trouvait la fameuse collection « Cascade policier », très riche... Voilà à peu près le paysage qui est brossé dans *Enquête sur le roman policier pour la jeunesse*, ouvrage qui a été réalisé par La Joie par les Livres et la Bilipo. Puis il s'est passé un événement majeur dans l'édition jeunesse, ce que l'on a appelé « la vague Harry Potter » avec une entrée en force d'un autre genre, le fantastique, et de ce qu'on a appelé les littératures de l'imaginaire. Alors on a déplacé le projecteur du champ de la famille et de la société réelle vers des mondes délibérément fictifs, affichés comme tels. Et le polar a reculé nettement au profit d'une véritable déferlante de *fantasy*. À l'heure actuelle d'ailleurs, presque tous les éditeurs pour la jeunesse en publient.

Le paysage s'en est trouvé fondamentalement modifié en ouvrant la fiction romanesque à d'autres genres peu légitimes, mais aussi en introduisant, avec la mode des sagas, des romans qui n'étaient plus des *one shot* mais des séries. La particularité d'une saga c'est qu'en général l'ensemble est clos, planifié, limité en nombre de volumes, et que le ou les héros grandissent au fur et à mesure. La grande trouvaille de Rowling pour *Harry Potter* c'est que son héros mûrit et grandit



au fil des épisodes, ce qui en fait aussi un récit d'apprentissage et d'initiation.

Le troisième phénomène, c'est l'irruption des grands formats, des gros volumes, qui sonne le déclin de la grande époque du livre de poche. Autant de changements importants par rapport au paysage brossé dans notre ouvrage.

POLAR ET FANTASY

• Attardons-nous un instant sur les rapports du polar et de la *fantasy*, toutes deux sont des littératures d'évasion : leurs ressorts sont-ils fondamentalement différents ?

Le roman pour la jeunesse français était caractérisé, dans les années 1980-2000, par une espèce d'hyper réalisme. Ainsi, un éditeur comme L'École des loisirs proposait-il une littérature « miroir » de la famille, de la société, psychologique, intimiste et réaliste. On ne peut regretter que la littérature pour la jeunesse, grâce à *Harry Potter*, ait retrouvé le souffle de l'imaginaire. Il me semble qu'il en est constitutif. Mais elle ne peut se réduire à cela et, fort heureusement, le polar propose des incursions dans le réel et dans la société. C'est sa spécificité, et c'est très bien... Le polar propose également des aventures passionnantes pour les jeunes lecteurs, mais qui s'inscrivent dans un univers pseudo réaliste, emprunté à notre époque ou à d'autres. Je trouve d'ailleurs les polars historiques très intéressants parce qu'ils permettent malgré tout une évasion – dans d'autres temps, d'autres lieux, d'autres cultures – mais ces histoires policières situées dans des ailleurs brassent des motifs universels : pourquoi un individu va-t-il basculer dans le vol, voire le crime ? Qu'on soit dans l'Égypte antique ou en Allemagne pendant la montée du nazisme, les mobiles qui agitent les hommes, les femmes et les enfants sont les mêmes : l'amour, la haine, l'envie de posséder ce qu'on n'a pas, auxquels s'ajoutent des enjeux particuliers liés à la société, à un contexte historique particulier.

UN RÉVEIL DANS LE NOIR

• Comment le polar s'est-il donc maintenu ?

En ce qui concerne les années collège, après cette phase de recul des années 2000, comme le polar est quand même un genre qui continue à plaire aux jeunes – filles et garçons – les éditeurs se sont vite rendu compte qu'il était dommage de ne plus en publier. Simplement, ils ont cessé de trouver de l'intérêt aux collections spécialisées. Certaines grandes collections de polars ont été reprises sous un autre habit. Par exemple chez Syros, « Souris Noire » existe toujours, avec un nouveau visuel, « Rat Noir » subsiste aussi, pour les plus

grands, les ados, avec des problématiques sociales ou familiales un peu plus complexes et « Mini Souris Polar » a été relancée. On a réédité des titres anciens – les « classiques » reconnus – et continué d'alimenter le catalogue avec des nouveautés. Les collections « Cascade » n'existent plus mais ont été reprises par Rageot dans « Heure Noire », en suivant la même politique de rééditions et de nouveautés que chez Syros. C'est la deuxième collection de polars pour les 10-14 ans en termes d'offre de titres, avec de bons auteurs et des romans intéressants.

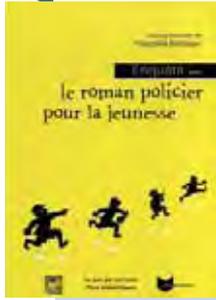
On trouve encore une ou deux collections, chez Oskar par exemple, mais elle est presque alimentée uniquement par des titres de Pinguilly... Mango, de son côté, tâte le terrain avec « Chambre Noire », un hommage appuyé au polar d'antan, dans la lignée des enquêteurs à la Rouletabille, mais cet hommage est parfois trop appuyé et les romans paraissent un peu déphasés par rapport au monde actuel.

Les évolutions du polar jeunesse ne peuvent pas être dissociées de l'évolution de la littérature pour la jeunesse en général. Or, le cœur de cible de l'édition s'est déplacé des 8-12 ans vers les ados et les jeunes adultes, avec la création chez presque tous les grands éditeurs de collections qui leur sont dédiées. Leur production éditoriale a tendance à négliger l'ancien cœur de cible. C'est un phénomène très évident. Et, quand on observe ce qu'est devenu le polar pour les grands, de 13 ans jusqu'à la fin des années lycée, la stratégie des éditeurs ne semble pas s'orienter non plus vers des collections spécialisées en matière de polars.

« Courants Noirs » chez Gulfstream, la collection de polars la plus originale actuellement, dirigée par Thierry Lefebvre, a pris le parti du polar historique. Chacun des volumes se situe à une époque et dans un pays différents – la Rome antique, en Norvège au moment de son accession à l'indépendance politique, à Barcelone pendant la guerre civile espagnole, etc. Lefebvre, lui-même écrivain de polar, a su s'entourer de bons auteurs, qui écrivent souvent aussi des polars pour adultes. Du côté des adolescents, c'est la seule qui s'affiche comme une collection spécialisée, y compris dans son habillage.

À part ça, on trouve finalement des récits de type policier disséminés absolument partout. Et le modèle classique a explosé : ainsi, il n'est plus forcément situé dans la

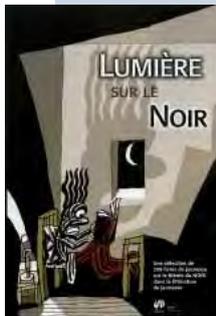
Quelques logos successifs de la collection « Souris noire » de Syros : 1985 (p. 36) : dir. Joseph Périgot (1986-1992) ; 1995 (p. 37 en fond) : dir. Patrick Mosconi (1994-1996) ; p. 40 : dir. Virginie Lou (1993-1994).



RAPPEL

Enquête sur le roman policier pour la jeunesse, ss la dir. de Françoise Ballanger, La joie par les livres / Paris Bibliothèques, 2003, 160 p., ISBN 2-95137534-4

Approches du genre, évolution des discours et des usages, offre de lecture hier et aujourd'hui : chaque section est composée d'un article judicieusement synthétique suivi d'entretiens avec des professionnels (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, illustrateurs). Complété d'une bibliographie générale et des adresses utiles, c'est une référence. Mais comme le montre cet entretien avec Annick Lorant-Jolly, en bientôt dix ans, l'évolution a été rapide et importante et sa partie concernant l'offre éditoriale n'est plus qu'une photographie datée. Une édition actualisée serait une bonne nouvelle. PL



Lumière sur le Noir. Une sélection de 209 livres de jeunesse sur le thème du Noir dans la littérature de jeunesse, coord. Isabelle Decuyper, Service général des Lettres et du Livre de la Communauté française de Belgique, 2010, 144 p., ISBN 2-930071-80-X

Publiée pour accompagner une exposition (itinérante et empruntable), cette bibliographie illustrée présente joliment 209 ouvrages publiés depuis 2005 (avec quelques exceptions pour des « classiques ») classés par tranches d'âge jusqu'à 16 ans et avec des signalements thématiques. Jalonnée par quelques articles – « Le noir du point de vue symbolique » (Sophie Van der Linden), par exemple –, elle complète fort bien le précédent. PL

L'ouvrage est téléchargeable sur : www.litteraturedejeunesse.be/index.php?id=5943

société actuelle bien réelle, mais aussi dans des mondes de *fantasy*, de SF, d'anticipation. Par exemple, *La Brigade de l'œil* de Guillaume Guéraud se déroule dans une dictature futuriste terrifiante qui a décidé de détruire les images, parce qu'elles sont dangereuses – on peut penser à *Fahrenheit 451* –, une Brigade de l'œil a été constituée pour traquer toutes les images (film, photo, affiche...) et brûler les yeux de ceux qui résistent, d'où son nom... Et il y a dans ce roman très fort de belles pages d'hommage aux grands classiques du cinéma.

Une autre forme qui se développe sous l'influence du cinéma et de la télévision, c'est le thriller dans lequel l'angoisse – du personnage et du lecteur – est le moteur principal : pendant tout le récit, un jeune personnage fuit un ennemi souvent terrifiant, voire un *serial killer*. Pour les plus grands, on trouve aussi beaucoup de séries d'espionnage ou qui relèvent de l'univers de la « police scientifique ». Le polar pour la jeunesse s'est donc extraordinairement ramifié, diversifié.

• Dans ce panorama que vous dressez, Gallimard fait figure de grand absent, pourtant Gallimard a été un pionnier, tant pour le policier, avec la « Série noire », que pour l'édition Jeunesse : ce croisement entre la littérature policière pour adultes et celle qui est destinée à la jeunesse a-t-il été raté ?

Gallimard, comme une autre grande maison, L'École des loisirs, n'a jamais joué la carte de la spécialisation des collections. Et chez ces deux éditeurs on trouve des polars disséminés dans des collections généralistes, avec de bons

titres, de véritables auteurs, et c'est ainsi qu'ils assoient leur légitimité... Chez Gallimard Jeunesse, dans les années 1990, à côté de la collection « Pages Blanches », il y avait « Pages Noires », avec des polars, mais cette dernière a vécu peu de temps. Maintenant, Gallimard Jeunesse sort presque systématiquement les nouveautés en grand format, reprises ensuite en « Folio junior », sauf parfois pour les plus jeunes pour qui des titres sortent directement en « Folio junior »... une politique à contre-courant, pourrait-on dire.

Un autre éditeur joue de ce parti pris, Thierry Magnier. Dans sa collection « Roman » on trouve à la fois des romans pour les 12 ans, pour les 16 ans, des romans réalistes, intimistes, psychologiques et aussi de temps en temps un roman d'anticipation ou avec une intrigue policière, mais sous un habit qui refuse le ciblage par tranche d'âge et par genre.

NOIR DE NOIR

• Cette segmentation du lectorat par tranche d'âge qui, au départ, a une visée commerciale, plutôt que de niveler la production, semble à vous entendre avoir été féconde, littérairement parlant...

Ça n'a pas été un rouleau compresseur et, on le voit bien aujourd'hui, le polar continue à fleurir, le genre ne s'est pas tari, il s'est épanoui, diversifié. Oui ça a été fécond, absolument. Bien sûr, je ne vous parle que de ce qu'il y a de meilleur dans la production, parce qu'il y a beaucoup de séries policières totalement insipides, de pures mécaniques d'action,

sans enjeux psychologique ou social, dans lesquelles les personnages n'ont pas d'épaisseur...

Le polar pour les années collège reste assez classique. Le récit se construit autour d'une enquête et de son dénouement. Au-delà, si je prends l'exemple de ce qui est pour moi un petit chef-d'œuvre, un mini-roman de Didier Daeninckx pour les 7-8 ans, *Le chat de Tigali*, l'enjeu est ailleurs. Le chat d'un jeune héros a été tué, et on enquête autour de cette affaire. Mais c'est en fait le racisme des villageois qui est en cause. Il faut ajouter que les auteurs de polars qui écrivent pour les 8-12 ans font encore attention à leurs jeunes lecteurs : les personnages d'adultes ne sont pas forcément tous négatifs et on finit en général par trouver la vérité sur l'affaire ou le mystère en question.

Par contre le polar qui s'adresse aux adolescents est devenu de plus en plus noir. Visiblement, les auteurs et les éditeurs ne pensent plus qu'il faille les protéger indéfiniment des noirceurs de l'âme humaine ou de la société. On trouve des thrillers psychologiques qui montrent des facettes d'adultes, voire de jeunes, fondamentalement mauvais ou irrécupérables. Sur le plan social aussi, les auteurs mettent

en place des mécaniques impitoyables qui vont broyer les personnages, des situations sans issue. Le Bien ne triomphe pas forcément du Mal... C'est une littérature qui se veut hyper réaliste.

ENSEIGNEMENTS

• **L'idée que le roman pour la jeunesse est un roman à valeur initiatique et, parallèlement, l'idée que le roman policier introduit la réalité comme telle, avaient toutes deux amené à légitimer le roman policier au sein de la littérature générale comme de la littérature jeunesse. Mais si le roman policier adressé au jeune public facilite désormais moins un passage vers le réel qu'il n'impose une confrontation un peu brusque avec lui, réaliste et noire, cette légitimation repose-t-elle encore sur des raisons valables ?**

Oui parce qu'on peut y rencontrer encore des parcours de personnages qui sont des parcours de formation, d'initiation à ce qu'est le monde ; ça reste vrai de beaucoup d'intrigues de polars actuels pour la jeunesse, et puis il y a aussi quelque chose qu'on n'a pas encore évoqué du tout, c'est que le polar

John Curran, *Les carnets secrets d'Agatha Christie. Cinquante ans de mystères en cours d'élaboration*, trad. Gérard de Chergé, éd. du Masque, 2011, 544 p., ISBN 978-2-7024-3516-8

Le projet de cet ouvrage étonnant débute lui-même comme un film noir. En 2005, une visite de l'auteur à la propriété de Greenway, des mélodies de Cole Porter en tête, un escalier à vis¹, puis un escalier de service, le mènent à découvrir, dans un cabinet reculé, un carton contenant 71 carnets de travail d'Agatha Christie. L'année d'après, deux nouvelles inédites émergent, *La capture de Cerbère* et *L'incident de la balle du chien*. Plutôt que d'en livrer une sèche édition savante, John Curran a choisi d'organiser ces notes thématiquement en retenant les plus détaillées et de les introduire et commenter longuement, ce qu'il fait délectablement. Car le matériau brut amassé cinquante ans durant pourrait dérouter, mêlant notes préparatoires, souvent laconiques, poèmes de circonstance, fragments autobiographiques, messages personnels, relevés de citations, descriptions de lieux et numéros de téléphone, listes de personnages et listes de courses... Il a donc fallu trier, classer, extraire, élucider avec l'œil du limier, une connaissance sans faille de l'œuvre et l'esprit d'un *profiler*. C'est donc la quintessence de ces carnets qui nous est exposée. La première conclusion, qui surprendra, c'est qu'Agatha Christie n'avait pas de méthode – ou que si elle en avait une, elle était toute mentale et ne s'expose pas dans ces carnets –, que sa création était d'essence très spontanée, partant souvent d'un décor et d'une unique préoccupation : surprendre. L'essentiel à ses yeux était de bien choisir sa victime – « *Je ne crois pas avoir déjà assassiné un enfant dans un de mes romans* » remarque-t-elle un jour –, et surtout ses assassins. Après quoi, en bon artisan, elle barrait d'une large croix la page une fois exécutée. Souvent plusieurs variantes d'une action ou d'une situation semblent surgir d'un seul coup, et l'on pense à J. S. Bach qui saisissait immédiatement toutes les possibilités (ou impossibilités) contrapunctiques offertes par une suite de notes données. Curran excelle alors à renouer les fils, établir les rapprochements, remonter les réseaux souterrains qui relient les œuvres entre elles. Un index permettra d'ailleurs à chacun de retrouver ses titres favoris, et la reproduction de quelques pages de ces fameux carnets qui révèlent l'énormité du défi nous invite à prendre la mesure de la réussite. En somme, une invitation à lire et relire Agatha Christie... et le présent livre comme, ultime manigance, son *Art de la fugue*. PL

¹ *Spiral staircase* dont on saisira toute la puissance imaginaire qui lui est attachée *infra*, cf. P.-L. Renou, « Ran Blake, un homme en noir », pp. 44-49.



n'a pas seulement été légitimé par ce qu'il pouvait apporter de spécifique à de jeunes lecteurs, mais aussi par sa reconnaissance en tant que genre par l'école et l'Éducation nationale. Dans les années 1980 et jusqu'aux années 2000, la littérature de jeunesse est entrée dans les programmes de l'Éducation nationale pour le cycle 3 et pour le collège. Dans les listes de titres proposées pour l'école, il y avait pas mal de polars. C'est d'ailleurs ce qui a permis à un éditeur comme Syros de maintenir un certain nombre de titres qui figuraient à son catalogue. Et les ventes ont eu aussi leur part dans cette légitimation ; un titre proposé comme lecture pour l'école va se vendre longtemps. Les enseignants eux-mêmes se sont mis à considérer le polar comme un genre qui pouvait être intéressant. Des éditeurs – Gallimard et Hachette par exemple – fondent d'ailleurs une partie de leur catalogue sur la réédition régulière des grands classiques : à peu près tout Conan Doyle, Agatha Christie, Gaston Leroux, etc. Et il y a une demande, sans quoi ce ne serait pas réédité...



• Une demande des jeunes ou de leurs parents ?

... Et de leurs enseignants... Les trois, conjointement je crois. Mais il y a pour les jeunes lecteurs quelque chose de très rassurant dans un roman de Conan Doyle ou d'Agatha Christie : la rationalité et l'intelligence exceptionnelle de l'enquêteur vont finir par tout résoudre. C'est un peu ce qu'on recherche aujourd'hui dans les séries policières télévisuelles sur les polices scientifiques. Ce que réussissait à élucider Sherlock Holmes grâce à son intelligence, à sa façon de rassembler les indices, ce sont maintenant les brigades de police scientifique qui peuvent le résoudre, avec leurs outils technologiques sophistiqués... C'est rassurant d'imaginer que tout peut être résolu et qu'il suffit d'avoir les moyens adaptés pour le faire.

LE PARTAGE DU SANG

• Est-ce que la mode du néo-polar des années 1970-1980, qui a touché un public très différent des lecteurs traditionnels des polars des collections populaires, a débouché trente ans plus tard sur un rapprochement intergénérationnel ?

C'est certain. C'est peut-être même devenu un domaine dans lequel il peut y avoir partage de goûts et de lectures.

Les éditeurs actuellement développent ce qu'on appelle de la *cross-over fiction*, créent des collections pour cette cible des jeunes adultes. Dans les collections de romans où l'on trouve des polars – comme « MSK » / « Le masque », publiée par Hachette, par exemple, il y a toute une série de polars. Dans la même perspective a été créée de toutes pièces ce qu'on appelle la « *Bit Lit* », la littérature de vampire, qui vise explicitement les jeunes filles *et leurs mères*. Pour le coup on est vraiment sur une littérature délibérément adressée à deux générations, parents et grands enfants. Cela recouvre d'ailleurs un autre phénomène : de plus en plus d'adultes – les bibliothécaires le disent – viennent dans les rayons jeunesse pour y trouver de quoi satisfaire leurs goûts.

• Donc une littérature qui réunit les générations mais sépare les sexes ?

Oui. Parce que la lecture de romans – les enquêtes sociologiques sur la lecture continuent à l'affirmer – est plutôt féminine.

Jusqu'à 12-13 ans cette différenciation filles vs garçons n'est pas encore revendiquée mais, à partir de l'adolescence, il semble que les garçons décrochent pour lire autre chose, des magazines, des BD, des essais, des documentaires, etc. Ce constat doit pourtant être relativisé car, derrière la création de ces collections de plus en plus ciblées, on trouve aussi des spécialistes du marketing qui prennent le pouvoir dans certaines maisons, au détriment des éditeurs qui continuent à affirmer qu'une littérature de qualité pourra toucher les filles et les garçons, ceux qui ont 13 ans comme ceux qui en ont 16... Il y a encore des éditeurs qui ont une certaine idée de la littérature. Ce sont deux options très différentes. Pour certains éditeurs évidemment, si vous touchez à la fois les jeunes et leurs parents, c'est formidable, vous démultipliez les lecteurs ! Il y a des éditeurs, comme Pocket, qui jouent cette partie autrement : ils publient par exemple en même temps un roman dans l'une de leurs collections jeunesse et en collection adultes. Un autre éditeur, Sarbacane, a une stratégie assez intéressante : il a créé la collection « Exprim' », qui vise les jeunes adultes avec des romans de société réalistes. Le directeur de collection est allé solliciter de jeunes auteurs issus de la génération des cultures urbaines, des auteurs qui écrivent du rap, de la chanson, pour les amener vers l'écriture du roman. C'était parfois leur premier roman. Le public visé n'est pas du tout sexué, il s'agit autant des filles que des garçons. L'idée est plutôt que les auteurs, qui sont de la

même génération que leurs lecteurs, sauront s'adresser à eux parce qu'ils partagent des codes culturels communs, références musicales, cinématographiques.

BLACK/NOIR

• Est-ce que de nouveaux stéréotypes ont vu le jour dans le polar ?

Ce qui me frappe, c'est plus un retour à une inspiration qui remonte aux grands maîtres ; ces jeunes héroïnes, espionnes ou détectives, dans le Londres du XIX^e s. ... On revisite les grands maîtres dans des versions réactualisées : plusieurs policiers pour la jeunesse réinventent une jeunesse à Sherlock Holmes. Dans l'œuvre de Conan Doyle, il est adulte : ça a donné l'idée à certains auteurs de lui inventer une jeunesse – avec des drames qui motivent sa carrière de grand enquêteur... On est dans des cycles, on reprend les anciens, et on en fait quelque chose de nouveau, d'une sensibilité plus contemporaine.

Du côté du roman d'espionnage, ou bien de ces brigades de police scientifique, ce qui me frappe plutôt c'est l'influence du cinéma et des séries sur l'inspiration des auteurs pour la jeunesse, donc rien de nouveau fondamentalement. Peut-être si – mais là aussi, c'est totalement inspiré du cinéma – l'incarnation du mal, le *serial killer* des thrillers, avec une réflexion sur le Mal. On a vu ça au cinéma bien des fois mais ce n'était pas présent dans la littérature pour la jeunesse. Quant à ces jeunes espions de 12 ou 13 ans qui se forment dans des écoles... ils sont d'une vraisemblance moyenne, mais ça ne choque pas les jeunes.

• Quel sentiment avez-vous à l'égard de l'édition française par rapport à ce qui se fait à l'étranger ; a-t-elle une spécificité, est-elle un reflet de ce qui se passe ailleurs ?

Dans ce contexte remarquable de la production éditoriale pour la jeunesse en France, sans commune mesure avec les autres pays européens en termes de nombre de titres, de diversité de l'offre – et favorisée durant les années 1980-1990 par une politique de soutien au développement de la lecture, des bibliothèques et de l'édition –¹ il y a une part de plus en plus importante de traductions de l'anglais... C'est peut-être ça le phénomène le plus marquant, y compris chez les éditeurs qui travaillaient beaucoup avec des auteurs français – c'était par exemple l'une des particularités de Syros –, ils s'y mettent tous : Gallimard jeunesse, entre autres, qui a des liens historiques avec l'Angleterre *via* une agence à Londres. Certains éditeurs pour la jeunesse comme Pocket jeunesse,

1. Il sort en France 12 000 titres par an, dont 40 % de rééditions.

ne publient d'ailleurs presque que des œuvres traduites. D'autres, Thierry Magnier ou l'École des loisirs par exemple, ont une politique beaucoup plus équilibrée sur ce plan-là, avec encore beaucoup d'auteurs français. Dans les domaines de l'espionnage ou de la police scientifique, tout, ou presque, nous vient des pays anglo-saxons.

• La formation des bibliothécaires au roman policier est-elle satisfaisante ?

Les bibliothécaires ont une bonne culture du polar. Il se fait beaucoup d'animations, de journées, de demi-journées consacrées au polar dans les bibliothèques jeunesse en France. Le genre est visiblement très suivi, apprécié, promu. Les bibliothécaires sont beaucoup plus démunis dans le domaine de la *fantasy* où l'on constate une forte demande de formation. ■

Propos recueillis par Philippe LEVREAUD

RAPPEL

Annie Collovald et Érik Neveu, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Bpi/Centre Pompidou, coll. « Études et recherches », 2004, 352 p., ISBN 2-84246-087-1

Une enquête de référence sur les publics commandée par la Bpi et la DLL pour mieux cerner la réception des littératures policières, une question engendrée par la légitimation du genre et la reconnaissance de la mixité des pratiques culturelles. Elle fait état d'un large « brouillage lectoral ». PL

Jean-Christophe Sarrot et Laurent Broche, *Le roman policier historique. Histoire et polar : autour d'une rencontre*, Nouveau monde éd., 2009, 496 p., ISBN 978-2-84736-436-1

Enjeux de définition, typologie, particularités, parenté profonde des profils des historiens et des romanciers noirs (le paradigme indiciaire) mais aussi secrets de fabrication : avec de nombreux exemples, entretiens, propos d'auteurs rapportés et de copieuses et utiles annexes (une bibliographie commentée de 125 romans dont l'action s'étale de 1480 av. JC à 1968, classés par date, une sitographie fournie et un index), cet ouvrage est à marquer d'une pierre blanche. PL



FRÉDÉRIC PRILLEUX
Médiathèque de Pordic (22)
animateur du blog Bédépolar



Noirs dessins

Légitimité récemment
acquise, publics
étendus de tous âges,
la convergence entre
le monde de la BD et
l'univers du polar, qui
est ancienne en ce qui
concerne le contenu
fictionnel, ne cesse de
s'affirmer jusque dans
leurs destins en tant
que genres.

La BD polar en bibliothèque



Selon le recensement annuel effectué par Gilles Ratier dans son rapport annuel de l'ACBD, 241 « thrillers et autres polars » ont été publiés en 2010, et trois séries relevant du genre figurent au palmarès des 10 meilleures ventes de l'année (*Largo Winch*, *Blake et Mortimer*, *Blacksad*). Trois séries que toute bibliothèque publique possède dans ses collections et qu'il est relativement aisé d'identifier comme « polar ». Mais au-delà des grands succès commerciaux – reposant le plus souvent sur le socle rassurant de la série – quelles autres voies les bibliothécaires peuvent-ils faire suivre à leurs lecteurs sur les sentiers du polar en cases ?

que, du fait même des ingrédients dont elle est constituée, la BD polar a pu souffrir plus que d'autres des foudres de la censure et, par ricochet, a pu être écartée plus souvent qu'à son tour des choix des bibliothécaires tout au long de son histoire. Les Pieds Nickelés pratiquent l'argot et ont un sens moral bien à eux ; Gil Jourdan a un repris de justice comme fidèle collaborateur et joue du coup de poing facilement, à la manière des détectives *hard-boiled*. Deux exemples rappelant que violence des mots et des actes ont de tout temps hanté les planches de séries devenues des classiques du genre.

La BD polar francophone, estampillée à ses débuts « pour la jeunesse », comme tous les autres genres, a d'abord – et longtemps – été policière et faite d'enquêtes menant à la résolution d'énigmes criminelles... avec des héros rarement policiers de profession eux-mêmes. De Ric Hochet (1955) à Soda (1986) en passant par Clifton, Prudence Petitpas, Ginger ou encore Sammy, ce sont des centaines d'histoires de vols, d'enlèvements, de vengeance et de trafics en tous genres, qui font le quotidien des détectives. Ces derniers brandissent d'ailleurs plus facilement l'arme de l'humour que les tables de la loi, comme pour se détourner du monde réel, et rappeler que la lecture de leurs aventures est avant toute chose un divertissement... Il faudra attendre le milieu des années 1980 pour voir des auteurs oser aborder le quotidien de leur héros sous des aspects plus « sociaux », comme Dodier avec Jérôme K. Jérôme Bloche, son détective bien ancré dans un quartier dont il connaît et respecte les habitants, ou Tome et Warnant, avec leur flic new-yorkais Soda, taisant son vrai métier à sa vieille maman cardiaque, et lui occultant la violence du monde...

NOIRS PARADIS DE L'ENFANCE

Arrêtons-nous d'abord un instant sur la question de la place faite en bibliothèque à la bande dessinée policière, au fil du temps. Sans revenir sur la longue histoire de la légitimité de la BD dans les bibliothèques, que l'arrivée du manga a de nouveau questionné comme le soulignait à juste titre Anne Baudot récemment dans ces pages¹, il faut garder à l'esprit

1. Anne Baudot, « Manga tango. Pas de deux en bibliothèque publique », *Bibliothèque(s)*, n° 51, juillet 2010, pp. 24-25.

© Les Humanoïdes Associés S.A.S., Paris



CASE(S) ADULTE(S)

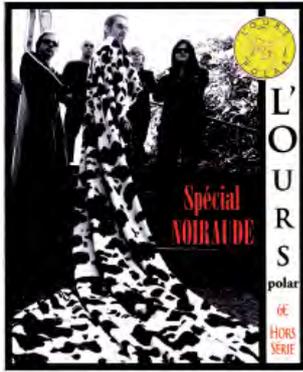
Cependant, avec le temps, l'évolution des sociétés et l'arrivée d'une bande dessinée adulte, qui a justement permis la présence reconnue d'un « neuvième art » dans les bibliothèques publiques, la BD polar a elle aussi pu s'épanouir et sortir des récits strictement policiers destinés aux plus jeunes, pour aborder toutes les facettes du genre, dès le milieu des années 70. Muñoz et Sampayo font office, en 1975, de précurseurs du roman noir graphique, avec leur *Alack Sinner*, détective traînant sa mélancolie dans un New York plus vrai que nature, et ouvrent la voie à Violeff, Baru, et bien entendu Tardi, qui, en quelques années, travaille avec deux grands noms du roman noir : Manchette et Malet. Le premier écrit pour lui un scénario original, *Griffu* (1977), et le second le laisse adapter

Brouillard au pont de Tolbiac (1981). C'est un tournant majeur pour le polar dessiné : il marque l'arrivée d'un de ses plus grands artistes du Noir et le début d'une première incursion des romanciers dans le monde de la bande dessinée. Villard (avec Slocombe), Charyn (avec Loustal), Demouzon (avec Duveaux), Raynal (avec Ferrandez)... fournissent en effet des textes originaux, les préférant à des adaptations de leurs œuvres. L'essai est toutefois timide et reste longtemps sans lendemain, comme le constate à regret Benoît Peeters en 1994 : « On peut en revanche s'étonner que les écrivains, si nombreux à vouloir écrire pour le cinéma ou même la télévision, se soient si peu intéressés à la bande dessinée. Hormis quelques exceptions prestigieuses comme Dashiell Hammett, ou plus près de nous Jérôme Charyn, rares sont ceux qui se

© Les Humanoïdes Associés S.A.S., Paris



Le chant des pavots d'Alain Penel et Pierre Wazem, Les Humanoïdes Associés, 1998.



LA NOIRAUDE, UN FONDS À PART DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE BRETAGNE... ET D'AILLEURS !

La Noiraude a vu le jour en octobre 1999 : c'est le fonds spécialisé de nouvelles noires et policières francophones de la médiathèque de l'Ic, à Pordic, dans les Côtes d'Armor. De « Zèbres » à « Noir urbain », des « Petites nuits » à la « Suite noire », ce fonds unique en France réunit actuellement plus de 5 550 nouvelles, réparties dans près de 500 recueils. La Noiraude conserve également des revues sur le genre (*813*, *Ligne noire*, *Polar*, *Nouvelles nuits*, *Temps noirs*, *L'Ours polar*, *Au bord du noir*, *Shanghai express*, *Alibi...*) et des manuscrits de nouvelles inédites.

Afin de faire connaître la richesse de ses collections au public, des animations sont régulièrement organisées. Parmi les plus importantes : le concours de nouvelles avec l'association Fureur du Noir de Lamballe et des rencontres avec les écrivains de nouvelles noires et policières.

L'originalité du concours est de publier les cinq premiers lauréats, « amateurs » (puisque n'ayant jamais publié de roman), en compagnie de cinq auteurs reconnus de la littérature noire et policière, les dix auteurs fournissant une nouvelle sur un thème imposé chaque année. Au-delà d'une récompense gratifiante pour les lauréats – être publié dans le même livre que des auteurs ayant fait leurs preuves – il s'agit bien pour les organisateurs de dénicher de nouveaux talents, et d'encourager les plumes marquantes rencontrées à chaque nouvelle édition du concours. Dix recueils ont été publiés, les deux premiers aux éditions Baleine, les huit suivants aux éditions Terre de Brume. Dernier titre paru, en novembre 2010 : *Il n'y a pas de sots métiers !*

Un numéro spécial de la revue *L'Ours Polar*, sorti en septembre 2009, retrace 10 ans d'activité de la Noiraude (un exemplaire de ce numéro peut être gracieusement envoyé aux bibliothèques qui en font la demande). Un blog mis en ligne en avril 2011 permettra de suivre l'actualité de la Noiraude. Mais il est aussi possible de se rendre directement à la médiathèque de l'Ic, à Pordic, pour emprunter ou consulter les recueils de la Noiraude...

Médiathèque de l'Ic, BP 150 – 22590 Pordic

Tél : 02 96 79 10 12 / mediatheque@pordic.fr / <http://lanoiraudepordic.wordpress.com>

sont confrontés au Neuvième Art. Il offre pourtant l'immense avantage de permettre de véritables collaborations, où le scénariste est un co-auteur à part entière. Encore faut-il que ce dernier joue réellement le jeu en s'intéressant aux possibilités spécifiques du média. Écrire pour la bande dessinée ce n'est pas seulement proposer une histoire captivante et de beaux dialogues, c'est aussi, et peut-être surtout, susciter chez le dessinateur le désir de l'image. Si les écrivains s'investissaient vraiment, il me semble qu'ils pourraient jouer un rôle important dans la régénération de la bande dessinée². »

Cet appel aurait-il été entendu ? On pourrait le penser, en 2011, au regard du nombre d'albums faisant figurer à leur générique de grands noms de la littérature noire et policière. Mais à y regarder de plus près, c'est bien l'adaptation qui se taille la part du lion, car dix-sept ans après ces propos de Peeters, seules une vingtaine de créations originales ont vu le jour. Les plus remarquables sont celles de Benacquista (*L'Outremangeur*, avec Ferrandez, 1998), Vargas (*Les Quatre fleuves*, avec Baudoin, 2000), Pennac (*La Débauche*, avec Tardi, 2000), Pécherot (trois albums avec Pourquoié), Fonteneau

(*Angle Mort*, avec Balez, 2007), Mau (*Au revoir monsieur*, avec Mabesoone, 2008) et Le Gouefflec (*Topless*, avec Balez, 2009). Et tout le reste n'est que littérature... adaptée.

Une question vient alors très vite à l'esprit du bibliothécaire : puisqu'il y a matériau littéraire à la base, les adaptations n'ont-elles pas, par nature, vocation à intégrer les collections, sans passer par la case sélection ? La réponse est connue de tous, il en va des adaptations comme pour des œuvres originales : le bibliothécaire privilégiera les bonnes... et écartera les moins réussies. Dans la conclusion de son rapport de l'ACBD 2010, Gilles Ratier estime que le grand nombre de BD tirées d'une œuvre littéraire pourrait être compris « un peu comme pour signifier un retour aux valeurs sûres ». Certes. Il faut juste ne pas oublier – talent du dessinateur et de l'adaptateur mis à part – qu'une œuvre, policière ou autre, peut avoir du mal à entrer dans le carcan formaté de l'album traditionnel. Problème pour lequel François Rivière, adaptateur d'Agatha Christie, proposait une solution : « *Peut-être faudrait-il faire des albums de 100 pages, au format manga, pour donner tout ce qu'il y a*

2. Benoît Peeters, *La Bande dessinée*, Flammarion, coll. « Dominos », 1994.

3. Actua BD, interview par Didier Pasamonik, 12 mai 2005.

dans un roman³. » C'est un peu le parti pris de la récente – et excellente – collection Rivages/Casterman/Noir, dont chaque volume, au format roman, comporte entre 80 et 130 pages. Le succès mérité de cette collection est autant dû à la qualité des adaptations et au choix judicieux des dessinateurs, qu'à cette décision d'opter pour un format hybride, entre *comics* pour le format et manga, pour la longueur. Les versions du *Pauvre zhéros* (de Pelot, par Baru), de *L'Ultime défi* de Sherlock Holmes (de Didbin par Stromboni et Cotte), ou de *La Guitare de Bo Diddley* (par Villard et Chauzy) peuvent être considérées comme des modèles du genre. C'est aussi la collection actuelle pour laquelle l'appellation, pas toujours très contrôlée, « roman graphique » fait réellement sens⁴ : peut-être un « juste » retour des choses pour le polar, si l'on veut bien suivre les exégètes qui voient dans le Chandler – *La Marée rouge*, de Steranko, publié en 1976 (Futuropolis en 1982) – le premier véritable *graphic novel*.

SOUFFLES NOUVEAUX

Il faut du reste porter un regard attentif sur tout ce qui se publie de nos jours outre-Atlantique, où les « *crime comics* » ont pris un nouvel essor dans les années 1990, grâce à des auteurs comme Frank Miller (*Sin City*), Brian Michael Bendis (*Torso*, *Jinx*), dans le sillage de leurs brillants confrères britanniques Alan Moore (*From Hell*, *Watchmen*) et John Wagner (*Button man*, *A History of violence*). Ces auteurs ont posé les jalons d'un renouveau général des *comics*, imposant des « héros » plus adultes, et surtout des scénarios beaucoup moins basiques que les simples affrontements du bien et du mal, et où les aspects historiques, sociologiques ou même économiques sont des éléments-clés de l'intrigue et font de ces *comics* de véritables témoins de leur époque.

Encore faut-il que ces *comics* d'un souffle nouveau arrivent jusqu'à nos lecteurs... Car le principal écueil pour les bibliothèques reste la difficulté à suivre ces séries, dont la traduction est étroitement liée à un marché des droits des plus instables. Pour ne citer que deux exemples, la série incontournable de la dernière décennie – *100 bullets*, de Risso et Azzarello – a connu deux formats et trois éditeurs depuis sa première version française en 2001, et changé de titre... Quant à la collection « Vertigo Crime », publiée initialement chez DC *comics*, si Panini a traduit *Dark entries* (Rankin et Dell'Edera) en gardant format et couverture, c'est Delcourt, qui, sous son nouveau label « Dark night », et dans le format de sa collection

4. Cf. Philippe Tomblaine, « Le roman graphique, un trait à la plume... », *Bibliothèque(s)*, n° 51, juillet 2010, pp. 30-32.

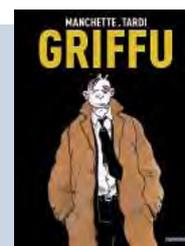
« Contrebande », semble assurer l'essentiel des traductions... Ces incessants mouvements éditoriaux obligent les bibliothécaires à être particulièrement attentifs, mais ne doivent cependant pas les empêcher de proposer à leurs lecteurs des séries comme *Parker* (par Cooke, d'après Westlake, chez Dargaud), *Criminal* (par Brubaker et Phillips, chez Delcourt), *Grandville* (par Talbot, chez Milady) ou *Queen and country* (par Rucka et des dessinateurs différents pour chaque tome, chez Akiléos). Ces « *crime comics* » du XXI^e siècle sont certainement l'une de ces pistes les plus intéressantes à creuser pour le lecteur en quête de renouveau... Tout comme il reste à espérer que les romanciers du noir investissent réellement le champ de la bande dessinée.

Enfin, les mangas, où, dans le genre, *Monster* ou *Death Note*, font déjà figure de classiques, n'ont pas été abordés ici. À lui seul le manga polar mériterait un article tant la production est riche. ■

BÉDÉPOLAR : DE TIF ET TONDU À BLACKSAD...

Avec un titre pareil, accompagné de son sous-titre : « Chroniques et infos sur la bande dessinée noire et policière », peu de chances de se tromper sur le contenu de ce blog – animé par Frédéric Prilleux –, en effet entièrement consacré au genre. Il est principalement constitué de chroniques d'albums, pour lesquelles l'animateur du blog s'astreint à des notices assez longues, sous la forme classique résumé et critique. Trois index (genres, thèmes et lieux, éditeurs) permettent de s'orienter dans la liste des 150 titres chroniqués à ce jour. Lancé en 2010, avec l'intégration de toutes les chroniques parues entre 2006 et 2009 dans la revue *L'Ours Polar*, et explorant tous les branches du genre (aventure, espionnage, fantastique...), Bédépolar signale les albums les plus intéressants de la production actuelle, sans nécessairement coller à l'actualité la plus immédiate. L'ambition est plutôt de constituer, à terme, la bibliothèque idéale de l'amateur de BD noire policière.

<http://bedepolar.blogspot.com/>



P.-L. RENOU
Critique musical



Ran Blake, un homme en noir

Le *Laura*, de Ran Blake et Jeanne Lee a marqué l'histoire du jazz d'un diamant noir il y aura cinquante ans cette année. Chef-d'œuvre inaugural, il a largement occulté une œuvre unique, quelque peu secrète, profondément marquée par l'univers du cinéma noir.

RAN
BLAKE
FILM NOIR

Des quartiers réservés de New Orleans aux *speakeasies* de Chicago ou de la 52^e rue, musique pour les libations prohibées, les joies de l'amour et les retours de funérailles, le jazz a conquis le monde depuis ses bas-fonds. Il a si longtemps volontiers prêté ses tambours et trompettes à toutes les marges, à leur cortège de forts buveurs, de fumeurs de marijuana, de maque-reaux, de truands réels ou imaginaires, de boxeurs et d'hommes de main que nombreux auront été, parmi les musiciens, ceux qui, de Mezz Mezzrow à Miles Davis, de Fats Waller à Charlie Mingus, auront cultivé leur image de mauvais garçons. Ils auront aussi payé un lourd tribut, qui se compte en siècles de prison, en chapelet de morts violentes – roulette russe, crimes passionnels, meurtres jamais élucidés... Ce compagnonnage du jazz avec le crime s'est illustré très tôt au cinéma. Juste retour des choses, les *soundies* ont eu plus d'une fois recours à des décors louches pour illustrer des musiques qui semblaient les appeler. Sorti du ghetto racial, adopté par les cercles intellectuels, devenu l'objet d'un enseignement académique, en un mot « légitimé », le jazz a sans doute perdu de cette aura ténébreuse, mais il aura gagné une mythologie. On peut faire tenir aux larmes bien des discours. Celles d'un Charlie Mingus, paralysé, en chaise roulante, reçu par Jimmy

un homme en noir

« La mort frappe au début du film, mais certains flash-back, image par image, construisent un avenir doublement futuriste, parce qu'il n'accèdera peut-être jamais au quotidien. »

Alain Gerber

Carter à la Maison Blanche le 18 juin 1978 six mois avant sa mort pourraient, entre bien d'autres choses, dire la joie d'une reconnaissance après tant de chemin parcouru, mais aussi, peut-être, l'effacement d'un vaste imaginaire dont son magnifique roman, *Moins qu'un chien*¹, n'était pas la moindre expression.

Les historiens des relations du jazz et du cinéma, comme ceux qui ont étudié plus largement celles de la musique au septième art, sont passés à côté de celui qui devrait y occuper une place unique. On ne peut tout à fait leur jeter la pierre² : Ran Blake n'a jamais travaillé pour le cinéma ! Et pour cause, serait-on tenté d'ajouter : sa musique est cinéma, de part en part... Et, quand elle s'y réfère explicitement, cinéma noir.

THE SPIRAL STAIRCASE

Né en 1935, c'est à dix ou douze ans que Ran Blake, qui fréquente déjà les salles obscures, découvre le film de Robert Siodmak, *The spiral staircase* (*Deux mains, la nuit*, 1945) : « *Après l'avoir revu plus de dix-huit fois en vingt jours, l'intrigue, les scènes, les mélodies et l'atmosphère musicale du film en étaient venues à se mêler à mon quotidien et à mes rêves jusqu'à s'y confondre.* » Cette expérience décisive marquera définitivement son esprit, et très vite, sa musique qui, dès son premier enregistrement en 1961, s'engage dans une voie singulière. Le goût que développe Ran Blake pour le cinéma en général, et le cinéma noir en

1. Charlie Mingus, *Moins qu'un chien*, trad. Jacques B. Hess, Robert Laffont, 1973, rééd. Éd. Parenthèses, 2010.

2. ... Quoique ! Si la plupart de ces publications « de référence » portent sur le jazz au cinéma, il demeure typique que le nom de Ran Blake n'apparaisse nulle part dans *All that jazz. Un siècle d'accords et désaccords avec le cinéma* (Cahiers du cinéma/Festival du film de Locarno, 2003), un bel ouvrage au demeurant, où ses rapports avec le cinéma ici développés auraient eu toute leur place.

particulier,
s'affiche
pleinement dans
sa discographie.

*The newest sound around*³, donc, enregistré en duo avec Jeanne Lee présente une musique sidérante. Il s'ouvre avec *Laura*, la fameuse mélodie de David Raksin écrite pour le film d'Otto Preminger sorti en 1944 et aussitôt devenue un véritable standard du jazz. La formule plutôt inhabituelle dans le jazz d'un simple duo piano-chant est plus proche de celle du *lied* romantique. Le style à la fois hanté et détaché de Jeanne Lee comme l'écrin sophistiqué, étrange, inquiétant, qu'offre le pianiste à sa voix tranchent sur l'atmosphère de l'époque dominée par un hard bop encore vigoureux et une avant-garde qui tend vers plus de violence encore. *Laura* restera une pièce emblématique de l'univers de Ran Blake ; il ne la reprendra pas moins de cinq fois dans une discographie relativement concentrée. Ainsi mis en exergue de l'œuvre à venir, ce *Laura* la place d'entrée dans sa lumière noire.

L'emprise du film noir est d'abord manifeste par les quatre albums que Ran Blake lui a intégralement consacrés. À partir de 1977, une année très intense où il enregistre aussi *Realization of a dream* – un disque qui doit son titre à une pièce de sa composition dédiée à Fritz Lang – il revient à cette thématique avec *Film noir* (1980), *Portfolio of Dr Mabuse* (1982), *Vertigo* (1985) et *Duo en noir*⁴ avec Enrico Rava (1999). Étalés sur plus de vingt ans, ces albums approfondissent la relation unique que Ran Blake entretient avec le cinéma noir, qui s'enracine au plus profond de son activité créatrice, à sa source même.

UN INFRACASSABLE NOYAU DE NUIT

Passé ce *Laura* inaugural, l'absence de référence explicite à l'univers du film noir jusqu'en 1977 n'est pas le signe d'un

3. Jeanne Lee / Ran Blake, *The newest sound around*, RCA, 1962, rééd. Sony BMG.

4. Ran Blake, *Realization of a dream* (Owl, 1978), *Film noir* (Arista Novus, 1980), *Portfolio of Dr Mabuse* (Owl, 1982), *Vertigo* (Owl, 1985) ; Ran Blake / Enrico Rava, *Duo en noir* (Between the lines, 1999). Paradoxalement, nous ne nous attarderons pas sur ces albums, justement parce que leur objet est manifeste, mais il faut noter que deux d'entre eux (*Film noir* et *Portfolio...*) présentent la particularité d'offrir des pièces orchestrées, et que très symptomatiquement, la pièce qui donne son titre à *Portfolio of Dr Mabuse*, une longue suite avec orchestre symphonique, ne comprend pas de musique directement référée au film. Pour autant, son orchestration est la plus somptueuse musique pour film noir dont on puisse rêver.

éloignement,
bien au contraire.
Celui-ci aurait plutôt
conquis, dès l'origine, le
statut de cadre référentiel de
toute la musique de Ran Blake⁵.
Avant les quatre albums mentionnés,
entre eux et après eux, une atmosphère
est entretenue. Dans cette œuvre, comme
dans tout polar qui se respecte, tout est indice
– ou peut l'être.

Si l'on reprend en limier le fil de sa discographie, on repèrera bien sûr, en évidence, les mélodies de Karl Elfers ou de Bob Russell et Lester Lee pour, respectivement, *Doktor Mabuse* et *Blue Gardenia* (F. Lang), de Krzysztof Komeda pour *Rosemary's baby* (R. Polanski), d'Alfred Newman pour *All about Eve* (J. Manckiewicz), auxquelles il faut encore ajouter celles de Pinky et de *Streetcar named Desire* (*Un tramway nommé Désir*, E. Kazan) et, par-dessus tout, nombre de thèmes écrits par Bernard Herrmann pour les films d'Alfred Hitchcock dont les notes resurgiront ailleurs, ici ou là, à la manière de leit-motiv. À ces musiques originales, il convient d'ajouter les compositions de Ran Blake lui-même qui pren-

5. Les rapports de Ran Blake avec le cinéma sont très bien analysés par Art Lange dans ses notes de pochette pour *Indian winter* (Soul note, 2000).

nant en écharpe celles de Pierre Janssen pour *Le Boucher* (C. Chabrol), ou qui s'inspirent de la série des *Mabuse* de Fritz Lang, de *Key Largo* (J. Huston), de *Touch of evil* (*La soif du mal*, O. Welles) et, à nouveau, des œuvres de Hitchcock, *Under Capricorn* (*Les amants du Capricorne*), *Strangers on a train* (*L'inconnu du Nord Express*), *Vertigo* (*Sueurs froides*), *Marnie* (*Pas de printemps pour Marnie*), *The wrong man* (*Le faux coupable*), *The Paradine case* (*Le procès Paradine*).

Mais au-delà de ce premier noyau qui diffuse dans toute son œuvre, nombre de pièces d'atmosphère, si elles ne se rattachent pas directement à des films précis, tissent avec elles tout un réseau de correspondances et d'associations dont on verra qu'il n'a rien de fortuit. Avant de citer quelques exemples choisis parmi tant d'autres possibles, il convient de souligner qu'à l'instar de Lester Young, Ran Blake accorde une importance cruciale aux paroles de ses mélodies d'élection, et que, toujours, il faut les avoir en tête si l'on veut pénétrer au cœur de ce réseau de sens pour en saisir toutes les ramifications.

Dans *Round about*⁶, *Gloomy Sunday* du Hongrois Reszö Seress, popularisée comme « la mélodie du suicide » et immortalisée par Billie Holiday, associe la mort et le rêve

*live for*⁷, l'extraordinaire dramaturgie du *Get out of town* de Cole Porter se charge des menaces les plus sombres... alors que nous songeons aux paroles (ici absentes) – « *Get out of town before it's too late...* » – des séquences s'enchaînent, brèves, comme des plans, l'avertissement résonne dans le vide en notes isolées, toute lumière est absorbée par le fond, et des coups répétés dans le registre grave amènent le suspense d'une fin oppressante, coupée court par surprise. Cette pièce entre en résonnance avec *Impresario of death* et ses saisissants effets de vents soufflant au-dehors (la clarinette de Guillermo Gregorio), avec *Doktor Mabuse*, *Ghosts of cimetière du Père Lachaise* (une visite à la tombe d'Edith Piaf), ou encore un *Laura* comme rêvé d'outre-tombe, exilé sur un autre album⁸. Le fil des associations court entre les mots, entre les scènes, les images, et d'un registre à l'autre. *Lost highway*⁹ par exemple, est à l'origine une chanson de Leon Payne popularisée par Hank Williams ; elle date de 1948. Mais c'est bien le climat du film de David Lynch que l'on retrouve et il est fascinant d'assister à la convergence des procédés formels du réalisateur et du musicien puisque Ran Blake en a étiré, dans sa manière propre, le thème à l'infini comme le

metteur en scène repliait son film en boucles. Dans *Duo en noir*, les titres seuls appellent un scénario¹⁰. Des lieux sont donnés, déjà porteurs d'intrigue par les paroles que l'on ne manque pas d'entendre de façon subliminale : un petit hôtel (*There's a small hotel*) où l'on aimerait se trouver avec sa bien-aimée dans la suite nuptiale (pourquoi est-ce impossible ?), l'inévitable escalier en colimaçon (*The spiral staircase*), des recoins secrets (*Certi angoli*) ; des personnages (*Laura*), un jeune homme

The image shows three documents related to Ran Blake's music. The left document is a program for 'FORM FANTASY & DR. MABUSE' with sections I, II, III, IV, and V. The middle document is a concert program for 'A TRIBUTE TO ALFRED HITCHCOCK' with sections I and II. The right document is a program for 'POLICE' with sections I and II.

dans l'idée des retrouvailles des amants après le suicide. L'opposition entre le lumineux carillon introductif et la plongée feutrée dans le grave qui l'interrompt évoque les clairs-obscurs typiques des films de l'époque. Dans *Something to*

7. Ran Blake, *Something to live for*, Hatology, 1999.

8. Ran Blake trio, *Sonic temples*, GM Recordings, 2001.

9. Ran Blake, *Driftwoods*, Tompkins Square records, 2009.

10. C'est d'ailleurs en termes cinématographiques que Ran Blake décrit le programme de *Duo en noir* – dédié à Art Farmer mais également hommage à Alfred Hitchcock – dans ses notes de pochette : « zoom », « perspective cubiste », « travelling » ne sont pas des mots à prendre à la légère, mais les mouvements réels du film de la mémoire en action.

6. Ran Blake / Christine Correa, *Round about*, Music and arts, 1994.

étrange et un peu magicien (*Nature boy*) ; un conseil (*Let's stay together*, une chanson d'Al Green qui venait alors d'être reprise par Quentin Tarantino dans *Pulp Fiction*) et un avertissement (*I should care*). Que demander de plus ? « Une femme mystérieuse... une rue sombre... l'imperméable d'Humphrey Bogart¹¹ »...

Même en un album comme *Suffield Gothic*¹² qui évoque l'enfance, les gospels entendus à l'église, le poignant *There's been a change in my life*, censé évoquer la conversion et le

repos trouvé en Dieu, prend avec ses oppositions de registres, ses effets de lointain, ses silences, une articulation des plans sonores où il semble que, comme au cinéma, alternent des plans intérieurs et extérieurs, une tonalité étrange et parfois inquiétante. Remontons donc au texte, là se trouve la clé, le tremplin pour l'angoisse : « *Standing cold and scared on top of the hill... The past had a hold on me* [comment ne pas penser à *La griffe du passé* !]... *I've been washed up, I've been put down, and told I'm no good.* »

Enfin, mais c'est un trop vaste sujet pour qu'il soit ici développé, la mort hante la musique de Ran Blake depuis toujours. Sous toutes ses formes : historique (la mémoire de l'holocauste est un fil rouge de *Kristallnacht* et *Vilna*, à *Last train to Auschwitz*

11. Ran Blake cité dans les notes de Fred Kaplan pour *Masters of two different worlds* (Mapleshade, 1989)

12. *Suffield Gothic*, Soul note, 1984.

ou *Shoah*), politique (*Strange fruit, Los Angeles 92*), biographique (*The death of Edith Piaf, Pourquoi Laurent ?, Julia*¹³)...

FILM NOIR

Dans l'œuvre de Ran Blake, les références cinématographiques excèdent largement le film noir. Mais celui-ci joue néanmoins un rôle paradigmatique. C'est qu'en son essence ainsi perçue, tout cinéma est noir. Le noir est d'abord son élément. Essentiellement projection – théâtre d'ombre, physiquement, mentalement – il faut d'abord faire le noir. Et ceci pour que la fiction y rejoue sans cesse la scène d'un crime expiatoire où la réalité tient le rôle de la victime et les spectateurs celui des complices. Dans ces enjeux de projection, de fiction, le hors-champ est toujours menaçant : il est comme l'ombre du couteau précédant l'apparition de l'assassin. Enfin, pour ce qui nous concerne, la musique de Ran Blake, fondée sur un cinéma intérieur, nous laisse littéralement face à un écran noir, où les images restent libres de se former et reformer, entre le piano qui les traduit et l'oreille qui les recueille. Scéniquement, Ran Blake affectionne d'ailleurs un dispositif le plus sombre possible et dernièrement, pour un concert au Chatelet¹⁴, sa silhouette seule se détachait en ombre chinoise sur le fond de scène : le musicien était devenu littéralement, comme pour les projections d'avant-guerre, l'accompagnateur du film dont il était le personnage.

Pour autant, se contenter de ce repérage discographique serait manquer l'essentiel. Bien des hommages de musiciens de jazz au cinéma – voire au cinéma noir¹⁵ – ont été rendus. Mais ce qui est engagé dans l'œuvre de Ran Blake est d'une tout autre nature que ces coups de chapeau. Nous avons dit que son rapport au film noir nourrissait son activité créatrice à sa racine. Comment cela ?

Si Ran Blake a pu relever la postérité de Thelonious Monk, ce qui suffirait à faire de lui un musicien peu ordinaire – bien des pianistes ont recueilli des traits de l'héritage monkien, mais lui seul l'aura transformé et relancé –, il a dans le même temps souscrit très tôt aux principes esthétiques du Troisième

13. Le *Julia* des Beatles, repris par Ran Blake dans *Masters of two different worlds* évoque la mort de la mère de Lennon écrasée par un chauffard.

14. Concert devenu le premier disque du label Sans bruit (à télécharger) : *Cinema Chatelet, July 2006* (Sans bruit, 2006) qui débute justement avec une composition intitulée *Noir*. www.sansbruit.fr/release.php?catno=001.

15. Dernièrement Stéphane Oliva, sur les traces de Ran Blake assurément, a donné un *Ghosts of Bernard Herrmann* (Illusions, 2007), un *Lives of Bernard Herrmann* (Sans bruit, 2010), puis un *Film noir* (Illusions, 2011), encore suivi d'un *After noir* (Sans bruit, 2010).

courant qui, à la suite des analyses de Gunther Schuller, réunit ceux qui plaident pour une fusion du jazz et de la musique savante occidentale en une musique d'un type nouveau qui les intégrerait organiquement. Ran Blake poussait pour son compte ces principes jusqu'à s'ouvrir à toutes les traditions musicales qu'un musicien pouvait porter en soi et, au-delà d'elles, à faire fructifier toute inspiration extra-musicale qui pouvait se révéler féconde. Le jazz renouait ainsi avec ses origines hybrides et sa vivacité première. Plus profondément encore, s'esquissait ainsi le dépassement de la forme unique « thème et variations » sur laquelle il avait prospéré jusque-là. Pour ce qui était de sa propre musique, Ran Blake pouvait ainsi se livrer à l'art du portrait dans des suites de formes libres, à son amour de la Grèce, accueillir les gospels qui avaient baigné son enfance et laisser le champ libre à son amour du cinéma, à ses ambiances angoissantes, ses visions suscitées par une sensibilité de plaque photographique.

Ran Blake, qui s'est formé à l'écoute, loin de la partition, qui a par la suite développé toute une pédagogie de l'imprégnation¹⁶, a soumis son discours musical au déroulement d'un film mental continu dont il est à la fois le réalisateur, l'acteur et le spectateur. Confondus avec les images des films dont il est constamment habité, tous les instants vécus au quotidien sont intégrés dans ce continuum qui resurgit aussi bien dans sa conversation au présent que plus tard sur la scène, au clavier, se traduit en rêves et cauchemars qui formeront à

leur tour la trame de compositions à venir. À peu de distance d'une version de *The spiral staircase, Memphis*¹⁷, un exemple parmi tant d'autres¹⁸, déroule un scénario qui implique un de ses amis, devenu pour la circonstance photo-reporter, comme témoin de l'assassinat de Martin Luther King... C'est donc l'entier de sa musique qui, soumise ou non aux impératifs d'un programme méticuleusement choisi¹⁹ (cf. ill. p. 48), forme l'immense bande sonore d'un film auquel nous assisterions en aveugles ou en spectateurs clandestins.

Aussi serait-il plus approprié de décrire sa musique en termes d'analyse cinématographique. Suivant au plus près ses travellings mentaux, épousant les ruptures des champs-contrechamps, ménageant la trouée des flash-back dans la trame narrative qu'il déroule, sensible aux correspondances plastiques comme aux changements d'éclairages, Ran Blake compose les images et les plans dans un art du montage-action que ne renierait pas Eisenstein, établit des raccourcis, tisse des correspondances dignes d'un Dziga Vertov. Ces brusques changements de tempos, d'harmonie, d'intensité – découpage narratif –, ces contrastes extrêmes dans les registres et les dynamiques – dramatisation – joints à cet exceptionnel travail sur les nuances, sur le jeu de pédale – profondeur de champ –, sur les résonnances – superpositions, fondus enchaînés, fondus au noir, fermeture iris, effets de rémanence –, tous les éléments de cet art qui surprend, intrigue, déroute, emporte et ravit, échappe à l'ordinaire travail de la variation, par nature cyclique. Ran Blake a introduit la « corne de taureau » dans l'arène du jazz. Dans un univers attaché à la conception traditionnelle fondée sur la résolution des tensions harmoniques et rythmiques, sa musique se profile comme une ombre inquiétante.

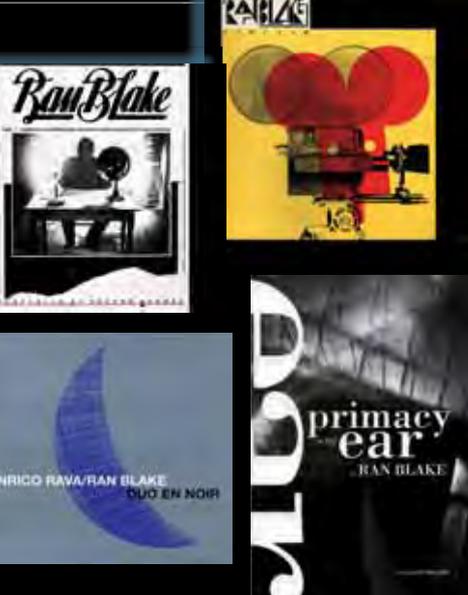
Ainsi peut-on comprendre l'attraction magnétique, en 1947, d'un futur musicien qui ne se connaît pas encore tel, pour l'œuvre d'un réalisateur, Robert Siodmak, dont les films jouent sur les angoisses de personnages en proie à leurs obsessions, abondent en victimes fascinées, prisonnières claustrophobes d'un univers étouffant et livrées à des tueurs psychopathes, dont la manière se recommande d'un style violemment contrasté, traversé de fulgurances soudaines. Le film noir fournissait un espace où les tensions de sa musique pouvaient se multiplier sans se perdre, se diffracter sans rien dilapider de leur force comme dans les miroirs brisés du palais des glaces de *La Dame de Shanghai*.

¹⁹. Improvisateur, Ran Blake élabore néanmoins pour ses concerts des programmes très élaborés et longuement médités, dans lesquels figure presque toujours une section « film noir ». Dans le programme donné en illustration, figure non seulement une section « film » – essentiellement des films noirs – mais aussi une dernière section « Police », une improvisation dont l'argument est décrit comme un scénario de film (lieu, personnages, action...).

¹⁶. Au cours de son enseignement au Third Stream Department du New England Conservatory, il a initié nombre de ses étudiants au film noir et a même consacré un semestre entier à *The spiral staircase*. Vient de paraître : *Primacy of the ear*, où Ran Blake livre la clé de sa pédagogie.

¹⁷. Ran Blake trio, *Sonic temples*, GM Recordings, 2001.

¹⁸. Deux autres exemples : *Midnight Local to Tate County (Suffield Gothic*, Soul note, 1983) raconte un rêve – celui d'un voyage en train en compagnie du chanteur Al Green à la recherche du bluesman Napoleon Strickland... *Impresario of death (Short life of Barabara Monk*, Soul note, 1986) épouse la trame d'un cauchemar.



Portfolio of Dr Mabuse, Vertigo et Duo en noir.

Vient de paraître : Ran Blake (w. Jason Rogers), *Primacy of the Ear*, Listening, memory and development of musical style, Third stream associates, 2010, 124 p., ISBN 978-0-557-60912-3



© David Fabris

Grey december. Ran Blake, Rome, décembre 2010.

CAMERA OBSCURA

Nous avons évoqué le style de Ran Blake ; ses formes ne sont pas moins cinématographiques. Si celles des standards sont respectées, encore que, soumises à ce régime de concassage narratif, elles soient parfois méconnaissables, nombre de pièces prennent des allures de suites, ouvertes aux caprices du temps. Ran Blake affectionne les pièces brèves, parfois moins d'une minute, rarement plus de trois. En un temps où le jazz, au contraire, saluait comme une bénédiction la durée des *long playing*, en usait et abusait, ceci est en soi un parti singulier. Mais cette extrême compression n'exclut pas qu'une pièce se brise en une multitude de segments asymétriques, soumis à un éclairage intermittent, parfois déformant – songeons aux effets produits, dans *Alphaville*, par une ampoule qui se balance au bout de son fil. À rebours de la forme rassurante des standards – AABA – où une première répétition (A-A) confirme le chemin pris, et qui ménage, après le pont (B), son retour sur une rive bien connue (A), il nous semble avec Ran Blake être conduit à l'instinct, comme en un film noir, sans plan, avec pour seul viatique une intuition aux aguets, des

sens aiguisés, et, pour se soustraire à l'angoisse, l'arme poétique du rêve. Balancés entre *Kiss me deadly* (*En quatrième vitesse*) et *Un privé à Babylone*. Suivre le pianiste dans ses fuites, digressions, glissades, embardées, c'est emboîter le pas de ces personnages traqués la peur au ventre, de ces détectives poursuivants-poursuivis, s'en remettre comme eux à son génie déductif pour, d'une même décision réflexe, sauver sa peau et découvrir la vérité.

L'un des derniers enregistrements de Ran Blake, *Camera obscura*²⁰, a emprunté son nom à la boîte noire où le réel se retourne comme un gant, déposant sur la surface sensible, comme sa vérité, son image inversée. Tout film noir est ainsi : les hommes ne sont pas ce que l'on croit qu'ils sont, la beauté est fatale, la blondeur létale. Toute opération d'art est ainsi : l'opération magique par laquelle le diamant noir de la vérité sort de la fiction, plus dur et plus brillant. ■

www.ranblake.com

²⁰. Ran Blake / Sara Serpa, *Camera obscura*, Inner circle music, 2010.

Fondu au noir

Pour une DVDthèque noire quasi idéale

Le film policier, le film de gangsters et le film noir sont arrivés très rapidement dans l'histoire du cinéma sous la forme de *serials*, lots d'épisodes narrant les aventures de gentils luttant contre des méchants. Leur narration, proche de la série télévisée était, à l'époque, surtout une mise en image des feuilletons de la presse quotidienne. Même si *The Regeneration* (Raoul Walsh, 1915) est considéré comme l'un des tout premiers films de gangsters, il faudra attendre les années 1930 pour voir le genre naître réellement. Le film de William Wellman, *L'ennemi public* (1931), avec James Cagney en criminel éternellement iconographique, peut être considéré comme la pierre numéro un d'un édifice haut d'un nombre incalculable d'œuvres plus ou moins remarquables.

Voici donc, en termes de films et séries policières aujourd'hui disponibles sur le marché du DVD, une liste évidemment non exhaustive de ce qui devrait constituer tout fond d'une DVDthèque honnêtement consacrée au polar. Bien entendu, on pourra reprocher à cette énumération de nombreux manques. Où sont donc passés les Dmytryk, Curtiz, Siodmak, Hattaway, bref, les grands classiques ? À cela je répondrais qu'il m'a manqué pour cette sélection une bonne centaine de pages. Par conséquent, je me suis appliqué à privilégier la pluralité d'un genre qui ne cesse d'évoluer.

Face à cette liste de quelques 80 titres, on se posera bien justement la question du classement. Alphabétique ? Thématique ? Par année ? Par époque ? Par pays ? Par auteur ? Personnellement, le classement par titre que l'on rencontre en grandes surfaces m'irrite. Pour découvrir des films, le classement par auteur m'a toujours paru plus simple. Ne serait-ce que pour suivre l'évolution de ces réalisateurs à travers les époques. Classons donc alphabétiquement par auteur et ajoutons-y la contrainte chronologique des œuvres dans la filmographie de l'auteur, histoire de compléter la démarche didactique d'une bonne bibliothèque. Ça fait du boulot, mais c'est essentiel.

La liste qui suit rassemble donc, par ordre alphabétique, quelques-uns des réalisateurs qui ont œuvré de manière perpétuelle ou accidentelle à l'édification du cinéma noir. Y sont indiqués systématiquement deux films emblématiques, leur titre original quand celui-ci diffère du titre français, le pays de production, les acteurs principaux, et la mention, lorsqu'elle a lieu d'être, du roman dont ces films sont inspirés.

1. FILMS

Robert Altman (1925-2006)

- *Le privé* (*The Long Goodbye* – USA, 1973, tiré du roman éponyme de Raymond Chandler),

avec Elliot Gould, Sterling Hayden...

- *The Player* (USA, 1992, tiré du roman éponyme de Michael Tolkin), avec Tim Robbins, Greta Scacchi...

Robert Aldrich (1918-1983)

- *En quatrième vitesse* (*Kiss me Deadly* – USA, 1955, tiré du roman éponyme de Mickey Spillane), avec Ralph Meeker, Albert Dekker...

- *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* (*What Ever Happens to Baby Jane* – USA, 1962, tiré du roman éponyme de Henry Farrell), avec Bette Davis, Joan Crawford...

Michelangelo Antonioni (1912-2007)

- *Blow Up* (GB, USA, Italie, 1966, tiré d'une nouvelle de Julio Cortázar), avec David Hemmings, Vanessa Redgrave...

- *Profession : reporter* (USA, Espagne, France, Italie, 1975), avec Jack Nicholson, Maria Schneider...



Fabian Bielinsky (1959)

- *Les 9 reines* (Argentine, 2000), avec Ricardo Darin, Gaston Pauls...

- *El aura* (Argentine, 2005), avec Ricardo Darin, Dolores Fonzi...

Michael Cimino (1939)

- *Le canardeur* (*Thunderbolt and Lightfoot* – USA, 1974) avec Clint Eastwood, Jeff Bridges...

- *L'année du dragon* (*Year of the Dragon* – USA, 1985, tiré du roman éponyme de Robert Daley), avec Mickey Rourke, John Lone...

Henri Georges Clouzot (1907-1977)

- *Le corbeau* (France, 1943), avec Pierre Fresnay, Ginette Leclerc...

- *Les diaboliques* (France, 1955, tiré du roman *Celle qui n'était plus* de Boileau-Narcejac), avec Simone Signoret, Vera Clouzot, Paul Meurice...

Joël et Ethan Coen (1954 et 1957)

- *Sang pour sang* (*Blood Simple* – USA, 1984), avec Frances Mac Dormand, John Getz...

- *Miller's crossing* (USA, 1990), avec Gabriel Byrne, John Turturro...

Francis Ford Coppola (1939)

- *Conversation secrète* (*The Conversation* – USA, 1974), avec Gene Hackman, John Cazale...

- *Rusty James* (*Rumble Fish* – USA, 1984, tiré du roman éponyme de Susan E. Hinton), avec Matt Dillon, Mickey Rourke...



Jules Dassin (1911-2008)

- *Les démons de la liberté* (*Brute Force* – USA, 1947, tiré d'une nouvelle de Robert Patterson) avec Burt Lancaster, Hume Cronyn...

- *Les forbans de la nuit* (*Night and the City* – GB, 1950, tiré du roman éponyme de Gerald Kersh), avec Richard Widmark, Gene Tierney...

Stanley Donen (1924)

- *Charade* (USA, 1963), avec Cary Grant, Audrey Hepburn...

- *Arabesque* (USA, 1966, tiré du roman *The Cypher* de Gordon Cotler) avec Gregory Peck, Sophia Loren...

Abel Ferrara (1951)

- *The King of New York* (Italie, USA, GB, 1990), avec Christopher Walken, David Caruso...

- *Nos funérailles* (*The Funeral* – USA, 1996), avec Christopher Walken, Chris Penn...

Clint Eastwood (1930)

- *Un frisson dans la nuit* (*Play Misty for Me* – USA, 1971), avec Clint Eastwood, Jessica Walker...

- *Minuit dans le jardin du bien et du mal* (USA, 1998, tiré du roman éponyme de John Berendt), avec John Cusack, Kevin Spacey...

Stephen Frears (1941)

- *The Hit* (GB, 1984), avec John Hurt, Terence Stamp, Tim Roth...

- *Les arnaqueurs* (USA, 1990, scénario de Donald Westlake tiré du roman éponyme de Jim Thompson), avec John Cusack, Angelica Huston...





Alfred Hitchcock (1899-1980)

- *Les enchaînés* (*Notorious* – USA, 1946, tiré du roman *The Song of the Dragon* de John Taintor Foote), avec Cary Grant, Ingrid Bergman...
- *La mort aux trousses* (*North by Northwest* – USA, 1959), avec Cary Grant, Eva Marie-Saint, James Mason...

John Huston (1906-1987)

- *Le faucon maltais* (USA, 1941, tiré du roman éponyme de Dashiell Hammett), avec Humphrey Bogart, Mary Astor...
- *Quand la ville dort* (*The Asphalt Jungle* – USA, 1949, tiré du roman éponyme de W. R. Burnett), avec Sterling Hayden, Louis Calhern, Marilyn Monroe...

Norman Jewison (1926)

- *Dans la chaleur de la nuit* (USA, 1967, tiré du roman éponyme de John Ball) avec Sidney Poitier, Rog Steiger...
- *L'affaire Thomas Crown* (USA, 1968), avec Steve McQueen, Faye Dunaway...

Stanley Kubrick (1928-1999)

- *Le baiser du tueur* (USA, 1955), avec Frank Silvera, Jamie Smith...
- *L'ultime razzia* (*The Killing* – USA, 1956, dialogues de Jim Thompson), avec Sterling Hayden, Coleen Gray...

Fritz Lang (1890-1976)

- *M le maudit* (*M, Eine Stadt sucht einen Mörder* – Allemagne, 1931), avec Peter Lorre, Otto Wernicke...
- *La rue rouge* (*Scarlet Street* – USA, 1945, tiré du roman *La chienne* de Georges de la Fourchadière, et du film éponyme de Jean Renoir), avec Edward G. Robinson, Joan Bennett...

Sidney Lumet (1924-2011)

- *Un après-midi de chien* (USA, 1976), avec Al Pacino, John Cazale...
- *7H58, ce samedi-là* (*Before the Devil Knows You're Dead* – GB, USA, 2007), avec Philip Seymour Hoffman, Ethan Hawke, Albert Finney...

David Lynch (1946)

- *Blue Velvet* (USA, 1986), avec Isabella Rossellini, Dennis Hopper...
- *Sailor et Lula* (*Wild at Heart* – USA, 1990, tiré du roman éponyme de Barry Gidford), avec Nicolas Cage, Laura Dern...

Jean-Pierre Melville (1917-1973)

- *Le samouraï* (France, Italie, 1967), avec Alain Delon, François Périer...

- *Le cercle rouge* (France, Italie, 1970), avec Alain Delon, André Bourvil...

Brian De Palma (1940)

- *Blow Out* (USA, 1981), avec John Travolta, Nancy Allen...
- *L'impasse* (*Carlito's Way* – USA, 1993, tiré du roman éponyme d'Edwin Torres), avec Al Pacino, Sean Penn...

Sam Peckinpah (1925-1984)

- *Les chiens de paille* (GB, USA, 1971, tiré du roman *The Siege of Trencher's Farm* de Gordon Williams), avec Dustin Hoffman, Susan George...
- *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia* (USA, Mexique, 1974), avec Warren Oates, Isela Vega...

Roman Polanski (1933)

- *Cul-de-sac* (GB, 1966), avec Françoise Dorléac, Donald Pleasance...
- *Chinatown* (USA, 1974), avec Jack Nicholson, Faye Dunaway, John Huston...

Otto Preminger (1906-1986)

- *Laura* (USA, 1944, tiré du roman éponyme de Vera Caspary), avec Gene Tierney, Dana Andrews...
- *Autopsie d'un meurtre* (*Anatomy of a Murder* – USA, 1959, tiré du roman éponyme de John D. Voelker) avec James Stewart, Lee Remick...

Martin Scorsese (1942)

- *Mean Streets* (USA, 1973), avec Robert de Niro, Harvey Keitel...
- *Casino* (USA, 1995, tiré du roman éponyme de Nicholas Pileggi) avec Robert de Niro, Sharon Stone, Joe Pesci...

Don Siegel (1912-1991)

- *L'inspecteur Harry* (*Dirty Harry* – USA, 1971), avec Clint Eastwood, Harry Guardino...
- *Les proies* (*The Beguiled* – USA, 1971), avec Clint Eastwood, Geraldine Page...



Steven Soderberg (1963)

- *L'Anglais* (*The Limey* – USA, 1999), avec Terence Stamp, Peter Fonda...
- *Traffic* (USA, 2000), avec Michael Douglas, Benicio del Toro...

Bertrand Tavernier (1941)

- *Coup de torchon* (France, 1981, tiré du roman *1275 âmes*, de Jim Thompson), avec Philippe Noiret, Isabelle Huppert...
- *Dans la brume électrique* (USA, France, 2009, tiré du roman *Dans la brume électrique avec les morts confédérés*, de James Lee Burke), avec Tommy Lee Jones, John Goodman...

François Truffaut (1932-1984)

- *Tirez sur le pianiste* (France, 1960, tiré du roman éponyme de David Goodis), avec Charles Aznavour, Marie Dubois...
- *La mariée était en noir* (France, Italie, 1968, tiré du roman éponyme de William Irish), avec Jeanne Moreau, Michel Bouquet...

Orson Welles (1915-1985)

- *La dame de Shanghai* (USA, 1947, tiré du roman *If I Die Before I Wake*, de Sherwood King) avec Rita Hayworth, Orson Welles...
- *La soif du mal* (*Touch of Evil* – USA, 1958, tiré du roman *Badge of Evil* de Whit Masterson), avec Charlton Heston, Janet Leigh...



Billy Wilder (1906-2002)

- *Boulevard du crépuscule* (USA, 1950), avec William Holden, Gloria Swanson, Erich von Stroheim...
- *Certains l'aiment chaud* (USA, 1959), avec Marilyn Monroe, Tony Curtis, Jack Lemmon...

Peter Yates (1929-2011)

- *Bullitt* (USA, 1968, tiré du roman *Mute Witness* de Robert L. Fish), avec Steve McQueen, Jacqueline Bisset...
- *Les quatre malfrats* (*The Hot Rock* – USA, 1972, tiré du roman *Pierre qui roule* de Donald Westlake), avec Robert Redford, George Segal...

2. SÉRIES TV

- *Columbo* – 18 saisons de 1968 à 2003 (69 épisodes), créé par Richard Levinson et William Link pour NBC.
- *Amicalement vôtre* (*The Persuaders!*) – 1 saison en 1972 (24 épisodes), créé par Robert S. Aker pour ITV.
- *Sur écoute* (*The Wire*) – 5 saisons de 2002 à 2008 (60 épisodes), créé par David Simon pour HBO.
- *The Shield* – 7 saisons de 2002 à 2008 (88 épisodes), créé par Shawn Ryan pour FX.
- *Dexter* – 5 saisons de 2006 à 2011 (60 épisodes, à suivre), créé par James Manos Jr pour Showtime.

Sébastien GENDRON
réalisateur, écrivain



FRANÇOIS ANDRIEUX
Libraire et PAST
Université Blaise Pascal
Clermont-Ferrand

JEAN-MARIN SERRE
Faculté des Sciences économiques
Clermont-Ferrand

FRANÇOISE LE BORGNE
Université Blaise Pascal
Dpt Culture et patrimoine
Clermont-Ferrand

Gardes à vue,

48h du polar à Clermont-Ferrand

Les festivals
thématiques autour
du polar se sont
multipliés ces dernières
années. Pourquoi et
comment naît une telle
manifestation, quels
sont les ingrédients
d'une recette réussie ?

L'ORIGINE D'UN COMLOT ET LA NAISSANCE DE L'AMIRAL FLOTTANT

C'est au début de l'été ou à la fin du printemps 2009, à une date tenue secrète mais dans un lieu qui a pu être identifié comme le domicile d'un professionnel clermontois de la librairie, que s'est tenue la première réunion du « Club des 5 », c'est-à-dire des individus à l'origine de cette manifestation. François Andrieux, l'initiateur, avait rassemblé autour de produits du terroir quatre amis, tous amateurs de littérature en général et de polar en particulier : Philippe Bucherer, Jean-Christophe Lacas, Daniel Martin et Jean-Marin Serre. Deux constats émergeaient rapidement entre deux tournées générales : il n'existait pas

à Clermont, ni dans sa proximité, de manifestation dédiée au « domaine policier » (littérature, bande dessinée, cinéma...), or le genre, rien que dans sa partie romanesque, représente tout de même plus de 16% du chiffre d'affaires de la littérature publiée, sans compter la BD et les œuvres destinées à la jeunesse.

Son impact culturel auprès d'un lectorat extrêmement varié était donc indiscutable. Par ailleurs, le « roman policier », véritable « machine à lire¹ », peut (comme la BD) constituer une introduction idéale à la lecture pour des jeunes ou très jeunes, d'avantage sollicités par Internet, les SMS et le MP3

1. Allusion à un essai de Thomas Narcejac : *Une machine à lire : le roman policier*, Denoël-Gontier, 1975 (nombreuses rééditions depuis).

que par l'écrit proprement dit. Comme le Club des 5 comptait trois enseignants universitaires, un libraire, un animateur culturel et un journaliste critique littéraire (François Andrieux ayant la double casquette de libraire et d'enseignant), il était particulièrement sensible à cet aspect des choses.

Il manquait donc, à Clermont-Ferrand, un événement culturel majeur dans le domaine du « polar ». Ensuite, tout est allé très vite. Dans les réunions suivantes, tenues tour à tour au domicile de chaque conspirateur, les principes fondateurs se sont mis en place :

- choix d'un nom pour l'association : s'agissant d'une œuvre collective autour du polar, L'Amiral flottant semblait tout désigné² pour des amateurs éclairés.
- constitution d'un Bureau : le Club des 5 ; élection d'un président : Jean-Marin Serre ; choix d'un trésorier : Philippe Bucherer.
- choix des complices : compte tenu de la proximité de plusieurs d'entre nous avec le milieu universitaire, les acolytes (les « Irréguliers de Baker Street³ ») devaient être recrutés parmi les étudiants, notamment ceux du Master Conduite de projets livre et multimédia⁴ de l'Université Blaise-Pascal, qui y trouveraient l'occasion de mener à bien un projet concret dans un cadre professionnel, sous la férule impitoyable de Philippe et François ;
- choix des partenaires et sponsors divers : la ville de Clermont, et beaucoup d'autres qui seront cités plus loin, ont immédiatement adhéré au concept et ont pris le risque de finan-

2. Titre d'un ouvrage collectif paru en 1931 en langue anglaise et en 1936 dans la collection « Le scarabée d'or » de Gallimard. Les plus grands noms de l'époque ont chacun signé un chapitre (G.K. Chesterton, Agatha Christie, Dorothy Sayers, Anthony Berkeley, etc. Au total 14 membres du « Detection Club »).

3. Du nom des très jeunes collaborateurs de Sherlock Holmes, les gamins des rues londoniennes, qui apparaissent dans plusieurs aventures du Maître ; plusieurs séries télé leur ont été consacrées, notamment à la BBC.

4. Le Master spécialité Conduite de projets livre et multimédia, habilité en 2008, est une formation du département Métiers de la Culture de l'Université Blaise Pascal (Clermont 2).



cer directement ou indirectement une association naissante (la naissance officielle de l'Association date de mars 2010).

- apparition simultanée d'un club de membres privilégiés au nombre de 221 et qualifiés de « Ligue des Rouquins⁵ ».

LE RÉSEAU NOIR

La philosophie du festival étant déterminée, l'association s'est rendu compte qu'une manifestation seule ne suffirait pas à combler les attentes des personnes à qui le projet avait été proposé. Une saison culturelle sur l'année, avec une manifestation nouvelle chaque mois s'imposait. La mise en place de cette folie, décidée un peu sous le coup de l'enthousiasme par les membres fondateurs, n'a pu se faire qu'avec le concours des étudiants du Master Conduite de projets livre et multi-média de l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Six étudiants du Master 2, secondés par leurs camarades de Master 1, se sont investis bien au-delà de leur mission de projet collectif universitaire et sont devenus organisateurs à part entière de la saison et du festival, au même titre que les membres fondateurs. La ligne éditoriale fixée, les animations mensuelles ont été trouvées sans difficulté, l'une après l'autre, tant par les « anciens » que par les « petits », ce dernier terme désignant en fait toute l'affection et le respect manifestés par les fondateurs à l'égard des étudiants.

La première vraie manifestation – la soirée de lancement de la saison ne comptant évidemment pas – fut sans doute la plus grande réussite de l'année. Une psycho-criminologue, Cécile Mièle, face à une salle pleine, une intervention de très grande qualité et des questions sans fin par un public conquis : le but avoué de l'association, une rencontre sans élitisme du genre policier avec toutes les catégories sociales possibles, était donc atteint. Ce mélange des générations et des milieux fut notre plus beau cadeau. L'association doit désormais s'appuyer sur cette réunion pour proposer dès la saison prochaine, c'est-à-dire demain, des soirées de cette qualité. Un thème fédérateur et intergénérationnel, un intervenant de qualité dans son approche du public et non pas seulement dans ses travaux, des locaux adaptés et une équipe aussi dynamique et souriante que cette année. Car du sourire il en fallait pour négocier des lieux avec la Mairie, réaliser des affiches, les distribuer et les coller, régler les problèmes logistiques liés à la venue de l'intervenant, gérer les soucis techniques dans les différentes salles (sonorisation, projection, lumières, accueil et sécurité bien sûr, etc.).

5. Hommage à l'hôte du 221b Baker Street dont la seconde aventure s'intitule « La ligue des rouquins » (in *Les aventures de Sherlock Holmes*, 1892, après prépublication dans le *Strand Magazine* en août 1891).

Espionnage, Le Temps des médias n°16, printemps 2011, Nouveau monde éditions, 288 p., ISBN 978-2-84736-605-1 / ISSN 1764-2507

Publiée par la Société pour l'Histoire des médias, cette revue universitaire qui aborde les sujets les plus divers s'est penchée sur un paradoxe : tout semble opposer les services secrets et la presse puisque les uns cachent ce que révèlent les autres. Mais, chacun étant un objet, voire un moyen, pour l'autre, s'ensuit un jeu de manipulations qui, de fuites orchestrées en doubles-jeux en tous sens, scelle une étonnante solidarité ici analysée sous ses aspects historiques souvent contemporains. Le théâtre d'opération – seconde guerre mondiale, guerre civile espagnole, marigot africain, pays de l'Est – est aussi celui des différents vecteurs : au-delà de la presse et des périodiques, le cinéma (*La vie des autres*), la télévision ou Internet (WikiLeaks). Sans oublier un long entretien avec Patrick Pesnot sur les dessous de l'émission de France Inter « Rendez-vous avec X ». Un beau dossier coordonné par Yannick Dehée et Olivier Forcade. PL



Tout au long de la saison, l'ensemble des manifestations se sont bien déroulées, techniquement sans accroc et avec un public presque toujours nombreux. Le festival a été un bon premier cru, au vu du lieu un peu bizarre qui l'accueillait. Les libraires ont tiré leur épingle du jeu, preuve que les festivaliers constituaient un noyau dur de passionnés, de fervents amateurs qui ont découvert de nouveaux auteurs et ont acheté leurs livres. Le but de la prochaine édition est de coupler à ce public averti des personnes de passage, curieuses de littérature ou non. Pour ce faire, un changement de lieu est la première des conditions. Une place, un lieu touristique, des gens qui flânent, des bars et des brasseries non loin sont des conditions essentielles à la réussite d'une telle manifestation dans une ville moyenne. Autre condition nécessaire, la mixité générationnelle à l'intérieur de la structure et la prise de décision en commun, même si quelqu'un doit trancher en toute fin. La jeunesse et l'enthousiasme des « petits » n'ont pas été leurs seuls atouts. C'est leur façon d'envisager le monde et la culture qui a permis aux membres de l'association de ne pas s'enliser dans des choses déjà trop vues ailleurs. Il faut ajouter que leur formation universitaire, centrée sur la démarche de projet appliquée aux métiers du livre, a été un grand atout. ■

HOLLY GOLIGHTLY



Jamais le dimanche

« Tout s'annonçait pourtant consensuel depuis que le maire de Marseille avait confirmé la création de trois postes de conservateurs en chef pour gérer, ensemble, le réseau des bibliothèques de la ville. Certains criaient à la démagogie. D'autres préparaient déjà leur curriculum vitae. La routine, quoi. »

Le crâne de Jean-Paul était si largement enfoncé qu'on distinguait, à l'intérieur, la matière blanche qui palpitait encore, comme un monstrueux jelly. Jeté par terre, le tome 2 de l'édition de 1999 du *Répertoire d'autorité-matière encyclopédique et alphabétique unifié*, de « Cannabis » à « Distribution uniforme », était couvert de sang, et il n'était dès lors pas difficile de deviner que c'était ce que, plus tard, quand ils auraient prévenu la police, on appellerait « l'arme du crime ». Pour l'heure cependant, personne ne s'en souciait trop, et chacun des membres du conseil national mesurait à son propre égoïsme la déveine que représentait, deux heures avant le début du congrès de l'Association des bibliothécaires de France, la mort

de son président. « Je l'avais bien dit qu'y fallait pas venir à Marseille », reprit, mi-cocasse mi-incongru, Dominique, le président du groupe Île-de-France, pour la quatrième fois – mais personne ne le remarquait – tandis que le président du groupe Champagne-Ardenne hochait la tête, la baissant lentement pour la relever à toute vitesse, comme ces oiseaux en bois que, au XX^e siècle, on vendait comme gadget. Étrangement, peu de sang avait coulé sur le sol, et le cadavre semblait en fait endormi, la tête doucement posée sur le rebord du bureau prêté pour l'occasion par le « service des temps » de la ville de Marseille. Mais bon, il y avait tout de même cette étrange matière qui palpitait.



QUI SE CACHE DERRIÈRE HOLLY GOLIGHTLY ?

Ce sera la question de notre grand jeu concours de l'été : la première réponse juste (et argumentée !) qui parviendra à la rédaction, soit sous forme électronique soit par courrier postal adressé à Bibliothèque(s), 31 rue de Chabrol – 75010 Paris, vaudra à son auteur un abonnement gratuit à Bibliothèque(s) pour 2012. À vos loupes...

Le meurtre, cela ne pouvait être rien d'autre, avait forcément été commis entre le petit-déjeuner, pris à la va-vite par les membres du conseil, et 10 heures, l'heure à laquelle, s'inquiétant de ne pas le voir arriver dans les stands des prestataires de bibliothèques pour d'ultimes vérifications, deux présidents (en fait, un président et dente) étaient montés pour découvrir le cadavre encore chaud. Le « palais » où se déroulait

le congrès était gardé par des vigiles. Huit personnes étaient entrées. Aucune n'était ressortie. Le coupable était forcément l'un ou l'une d'entre eux, si incroyable que cela parut.

Tout s'annonçait pourtant consensuel depuis que le maire de Marseille avait confirmé la création de trois postes de conservateurs en chef pour gérer, ensemble, le réseau des bibliothèques de la ville. Certains criaient à la démagogie. D'autres préparaient déjà leur *curriculum vitae*. La routine, quoi.

– Je l'avais bien dit qu'y fallait par venir à Marseille.

– Tais-toi, Dominique, finit par dire un autre Dominique – mais personne n'avait envie de rire.

– Il faut appeler la police, proposa Nadine, du groupe de Paris.

– *Wait a minute !* proposa un autre qui, depuis un voyage dans la banlieue de Londres, affectait de parler anglais dès que les phrases étaient suffisamment courtes. Tout le monde semblait bien ennuyé. Les vigiles n'avaient rien vu, rien entendu : il serait bien temps de les avertir, mais il ne

fallait pas trop tarder : dans moins d'une heure, les commerciaux d'Opsys, de Borgeaud ou de Koha allaient arriver pour préparer leurs stands. Puis les représentants des administrations centrales viendraient, comme

CRIME SCENE DO NOT CROSS

à leur habitude, à la dernière minute, et, à ce moment-là, il serait trop tard : en quelques *tweets*, c'est toute la profession qui serait au courant en moins d'un quart d'heure. Peut-être même un journaliste de *La Marseillaise* ou du *Provençal* traînant dans le coin (on s'efforçait depuis une semaine de les attirer en leur promettant l'accès aux mirifiques buffets fournis par les exposants) pourrait-il refiler la nouvelle à France-Info – et alors là, ce serait l'apocalypse.

C'est Claudine qui décida de prendre les choses en main.

– Nous allons réunir tout le monde. C'est désagréable à dire, mais c'est forcément l'un d'entre vous.

– L'un d'entre nous, tu veux dire, Claudine, répliqua Frank, qui n'était pas pour rien un ancien trotskyste.

– Oui, l'un d'entre vous, c'est ce que je disais.

Claudine, elle aussi, n'était pas pour rien une ancienne trotskyste. Maïté, qui était de la mouvance du défunt « Mauvais genres », proposa qu'on se réunisse dans la salle de formation tout en verre qui dominait les stands, comme dans un marché aux poissons. Curieusement, les tables étaient disposées en U, et les chaises éparpillées tout autour de la pièce. On aurait dit les restes d'un séminaire de gestion du changement qui aurait mystérieusement viré à la farce buñuelienne, et dont tous les participants auraient disparu, d'un coup. Plus curieusement encore, personne ne songea à remettre les chaises à leur place. Chacun s'assit au gré de ses affinités et de ses rancœurs. Maïté resta debout, s'octroyant bien sûr involontairement (c'était dans ses habitudes) la posture de maîtresse de cérémonie. Avec sa fine moustache, elle rappelait de fait, très vaguement, Hercule Poirot.

– Bon.

On aurait dit le début d'une chanson de Dave. Elle s'éclaircit la voix.

– Bon, reprit-elle, la situation est inédite.

– Tu parles qu'elle est inédite ! Trente ans de congrès, jamais vu une chose pareille. Je l'avais bien dit, qu'y fallait pas venir à Marseille.

Les autres feignirent de croire que c'était pour cacher sa peine que Dominique virait autiste. Mais, en réalité, personne n'avait vraiment de peine. Nommé au quatrième tour de scrutin, le défunt président n'avait été candidat qu'à l'issue du troisième tour. Et, dans les réunions des groupes régionaux, on l'appelait « Jean-Paul 1^{er} », avec, à chaque fois, moult ricanements. Dans les jours qui viennent, les moqueurs ne manqueraient pas de trouver un goût saumâtre à leurs sarcasmes : ça faisait juste un mois que le nouveau président avait été élu. On avait connu des règnes plus longs.

Si nous trouvons le coupable et le dénonçons à la police, nous avons encore une chance de tenir le congrès. Sinon, si nous sommes tous interrogés, arrêtés, c'est fini, y a qu'à plier bagages.

Tout le monde approuva : chacun se savait indispensable (pour les autres, c'était moins sûr). Et, apparemment, personne ne trouvait à redire au procédé : les années 70 étaient passées par là.

– Tu as une idée ? demanda Philippe, qui s'était affalé sur sa chaise comme un délégué au moment du rapport financier.

– Eh bien, si le coupable veut se dénoncer, il est encore temps.

Tout le monde éclata de rire, oubliant que les circonstances ne s'y prêtaient guère.

– Mais je ne plaisantais pas ! reprit Maïté, vexée, qui décida de s'asseoir.

– Nous avons l'heure, nous avons l'arme du crime, ça ne devrait pas être trop difficile. Il y a sûrement des empreintes.

– Et puis de toute façon, qu'est-ce qu'il fait là, ce guide Rameau ? Qui est-ce qui l'a amené, sinon le meurtrier ?

– C'est quoi, Rameau ? hasarda Fabrice, frais émoulu de l'Enssib.

Josiane qui, trente-cinq auparavant, avait commencé sa carrière comme chauffeur à la bibliothèque départementale de l'Aisne dont elle était maintenant directrice, lui jeta un regard courroucé :

– Ne faites pas l'imbécile !

Tout penaud, mais pas plus avancé, Fabrice se recroquevilla dans sa chaise en plastique.

Le silence s'installa. Philippe, qui regardait en l'air comme il avait coutume de le faire pendant le vote de résolutions, soupira.

– Tout de même, il doit y avoir un moyen.

– Le coupable a forcément laissé des traces. Même un bibliothécaire devrait y arriver.

– Quelqu'un a regardé sous le bureau ?

La question tomba comme un coup de massue, un peu comme les réunions du Bureau qui suivaient les rencontres avec les représentants du Service du livre et de la lecture.

– Ben... Non... Mais il faut laisser comment on a trouvé, non ? hasarda Frank.

– Tu regardes trop TF 1 ! ricana Claudine, qui venait de signer dans le *Bulletin des bibliothèques de France* une réponse cinglante au sociologue messin qui avait osé écrire qu'« il fallait remplacer la loi de l'offre et de la demande par la loi de la demande et de l'offre ». Et, forte de cette provocation, elle se dirigea vers le bureau. Personne n'osa la suivre,

mais chacun retint son souffle. On l'attendit farfouiller avec irritation pendant une minute, à peine. Puis elle revint, triomphante, une liasse de feuilles à la main.

– C'est quoi ?, questionna Philippe, les yeux toujours en l'air, comme s'il se désintéressait par avance de la réponse, mais aussi de la question.

– Tais-toi ! lui intima Claudine, dont les réflexes revenaient au galop. Elle parcourut nerveusement les feuillets, en grommelant méchamment.

– Incroyable... Pas du tout ce qu'on avait décidé... Les sections n'ont pas voté pour ça...

– C'est quoi ? Je l'avais bien dit qu'y fallait pas fouiller, renchérit Dominique.

Claudine le foudroya d'un regard à la Louise Michel.

– C'est quoi ? Une abdication, voilà ce que c'est ! Ce type– elle jeta un regard qui n'avait rien de compatissant vers le bureau où Jean-Paul, ou plutôt son cerveau, avait cessé de palpiter – s'apprêtait à balancer aux membres, aux ministères, que l'Association des bibliothécaires de France approuve sans réserve l'ouverture du dimanche, qu'il s'agit d'une avancée majeure dans la gestion des équipements culturels, d'une politique faite dans le souci des populations, qui exige de la part de « nos » membres des sacrifices, bla bla bla. Rien de ce qu'on avait voté ! Le fumier !

Un concert d'exclamations suivit sa déclaration. Ça rappelait les curées médiatiques désormais monnaie courante autour des ministres pris la main dans le sac (ou ailleurs). Et, comme souvent, ceux qui avaient été les plus obséquieux étaient les plus vindicatifs.

– Vendu !

– On l'a jamais vu aux réunions de groupe !

– Il a déjà dirigé une bibliothèque, ce type-là ?

– Un territorial, je l'avais bien dit qu'y fallait pas que ce soit un territorial.

Un moment de consternation collectif suivit, dans un silence absolu, comme à la fin d'un stage sur « Droit et bibliothèques ».

– Je lui avais dit qu'y fallait pas qu'y dise ça ! s'exclama Dominique.

Je l'avais bien dit qu'y fallait pas ouvrir le dimanche !

Un silence absolu suivit sa déclaration. Instinctivement, chacun recula sa chaise.

– Tu étais au courant, Dominique ?

La question claqua, inévitable. Claudine n'était pas pour rien une ancienne de la Ligue.

– Je lui avais dit qu'y fallait pas qu'y dise ça, que ça correspondait pas à ce qu'on avait voté. Mais non, il voulait

rien savoir, il voulait « nettoyer les écuries d'Augias aussi le dimanche » qu'y disait. « Qu'ils allaient voir ce qu'ils allaient voir » qu'y disait.

– C'est toi qui a fait ça, Dominique ? hasarda Nadine.

– Ben oui, c'est moi. Mais vous en auriez fait autant à ma place, si vous aviez su, non ? Il avait confiance en moi, y fallait pas qu'il a confiance en moi.

Un nouveau silence pesant s'installa. Son plomb sembla bientôt écraser les membres du conseil. Et plus il les écrasait, plus on avait le sentiment qu'ils pensaient tous la même chose.

– Après tout... hasarda l'un, qu'on ne put identifier.

– De toute façon... dit un autre, en chuchotant.

– Ce serait trop bête ! finit par proclamer Claudine, à haute voix. Il y eut un suspens, comme dans une présentation Power Point à laquelle un *slide* aurait manqué. Puis ils se levèrent.

Comme s'ils s'étaient concertés, trois d'entre eux allèrent guetter aux parois de la salle de réunion que personne d'autre n'arrivait. Les cinq autres entrèrent dans le bureau. Jean-Paul n'avait jamais été très épais, on le brocardait souvent dans les réceptions de fin de congrès sur son peu d'appétit. Deux le prirent sous le bras, Claudine se chargea d'aller ouvrir la fenêtre du bureau. Elle passa la tête pour regarder au dehors. Personne. Le bureau donnait sur une allée de service, et il était trop tôt pour les poubelles à Marseille. Sans bruit, ils firent glisser le corps à l'extérieur. Il s'écrasa, vingt mètres plus bas, dans un horrible bruit de grenouille écrasée qui, même à cette distance, leur provoqua un haut-le-cœur.

– Tu crois que ça peut marcher ? dit l'autre Dominique, en chuchotant, comme par réflexe.

– Si on témoigne tous qu'il était profondément dépressif, très angoissé et malade de trac, ça peut marcher. Elle chuchota encore plus bas : sinon, on balance Dominique.

Les traces furent rapidement éliminées. Au dehors, on entendait des voix. Pour se donner du courage, les premiers exposants s'envoyaient en riant fort des lazzis de stand à stand. On sentait des odeurs de café. La fête pouvait commencer. Josiane prit le volume Rameau, et le glissa dans un sac BRM promotionnel, spécialement fabriqué pour le congrès. Au moment où elle sortait, Fabrice, tout ragaillard par cette soudaine et irrémédiable complicité avec ses pairs plus âgés, osa encore une fois :

– Mais c'est quoi, finalement, Rameau ?

Josiane lui balança une gifle.

– Rameau, c'est pour trier les cons, imbécile ! ■

Les gens



Christel Duchemann, vice-présidente du groupe régional Nord-Pas-de-Calais, a quitté la direction de la future médiathèque de Méricourt pour intégrer l'antenne Hainaut-Avesnois de la Médiathèque départementale du Nord en tant que responsable de réseau.



Sophie Gonzales est depuis le 1^{er} juillet 2010 chef de section médecine-pharmacie au SCD de Poitiers. (Réparons ici une omission coupable.) Avant de réussir le concours de l'Enssib, elle était passée par la Bpi et par le bureau national de l'ABF (secrétaire générale adjointe de 2003 à 2006).



Anne Hajdrych est depuis mars responsable de la section adulte de la médiathèque en préfiguration de Méricourt (62) après avoir été documentaliste au Centre de formation des apprentis du Nord-Pas-de-Calais.

ERRATUM N°56

L'article « Formation professionnelle aux handicapés, l'ABF au défi » publié dans notre précédent numéro (*Bibliothèque(s)* n°56, juin 2011, p. 66) était dû à Hélène Kudzia (responsable adjointe des bibliothèques de l'Association Valentin Haüy) et non à Josette Granjon comme indiqué par erreur. Nous prions son auteur de bien vouloir nous en excuser.

En bref

■ UNE ÉQUIPE RÉORGANISÉE

Le Conseil national a, sur proposition du Bureau national, adopté un nouvel organigramme de l'équipe permanente de l'ABF pour la période postérieure au 30 juin 2011. Celui-ci redéfinit trois postes : délégué-général-responsable du siège, responsable financier et agent administratif. Trois postes demeurent inchangés : responsable des publications, webmestre-animateur de communauté et secrétaire comptable. Le Bureau national a nommé pour une période d'un an Olivia de la Panneterie au poste de délégué général et Christine Lefèvre au poste de

responsable financier, toutes deux étant déjà membres de l'équipe, respectivement adjointe de la déléguée générale et secrétaire comptable. Il doit procéder au recrutement d'un agent administratif. L'organigramme adopté par le Conseil national précise

les principes de gouvernance (rigueur, transparence et découplage). Il stipule que l'équipe permanente est au service de l'ensemble de l'association : dans la limite de ses moyens, elle assiste le Bureau national, facilite le travail du Conseil national, apporte une aide



Retraite DANIELLE CHANTEREAU

Déléguée générale depuis 2004, Danielle Chantereau a fait valoir ses droits à la retraite au 30 juin dernier. Nous ne l'avons pas laissée partir sans lui poser quelques questions...

• Quel bilan dressez-vous de vos sept années passées à

l'ABF comme déléguée générale ?

Les missions qui m'ont été confiées en 2004 par le Conseil national étaient « classiques » : gérer les finances, coordonner et développer les activités, proposer une stratégie de communication destinée à renforcer la notoriété et l'image de l'ABF, représenter l'ABF auprès des divers interlocuteurs extérieurs.

En fait, j'ai pris mes fonctions avec la mission prioritaire, à la demande du Bureau de 2004 et du président Gilles Éboli, de remettre au plus vite à niveau les finances de l'ABF qui présentaient un déficit de 120 000 euros en 2003. Ce poste m'a permis de réaliser une synthèse entre ma formation et mes différentes expériences professionnelles : en tant que conservateur à la Bpi, et comme gestionnaire dans un établissement public à caractère industriel et commercial, l'Ina. C'est ce qui m'a permis d'appréhender rapidement le contexte dans lequel œuvrait l'ABF, et d'analyser les forces et les faiblesses de son fonctionnement. Durant ces sept années, j'ai pu aussi m'appuyer utilement sur le réseau de contacts que j'avais construit tout au long de ma carrière.

La réorganisation a été impulsée par les trésoriers successifs, qui se sont tous inspirés de quelques principes généraux : une gestion et des finances saines sont des outils au service d'une politique. L'objectif est d'aboutir en fin d'exercice à un résultat équilibré, et si possible de dégager des bénéfices pour des investissements. L'ABF, entité nationale, se doit de préserver l'équilibre entre les groupes régionaux, de sorte que ceux qui ont moins d'adhérents ou moins de subventions ne soient pas pénalisés et disposent, par des systèmes de régulation, de moyens financiers à la hauteur de leurs projets. Des mesures concrètes ont donc été mises en place selon trois mots d'ordre, prévision, transparence, contrôle per-



aux groupes régionaux et aux commissions nationales. Nous souhaitons bonne chance et bon courage à l'équipe ainsi réorganisée !

■ DES LOCAUX RÉNOVÉS

L'été 2011 est celui d'un vaste chantier de rénovation des locaux du siège de l'ABF, rue de Chabrol. Nous

vous accueillerons dès la rentrée de septembre dans un environnement plus spacieux, confortable et lumineux. Mais des sols aux plafonds, un grand vent aura soufflé tout l'été...

■ NORD – PAS-DE-CALAIS

Un nouveau voyage aux Pays-Bas est organisé

pour les 20 et 21 octobre. Au programme, les bibliothèques des villes d'Almere (élue meilleure bibliothèque néerlandaise en décembre 2010) et Lelystad, les bibliothèques universitaires de Delft et Utrecht (refaites récemment avec leur propre modèle de Learning Centers).

Renseignements à venir : abfnpd@yahoo.fr

■ PARIS

Pour des raisons indépendantes de sa volonté, le groupe Paris se trouve dans l'obligation de reporter l'ouverture de son site de formation à la rentrée 2012.

manent : établissement d'un budget prévisionnel par objectifs, maîtrise des dépenses, tableaux de bord, suivi des placements, centralisation des produits de la formation. La modernisation de la gestion a ensuite été étendue aux groupes régionaux dont la comptabilité a été harmonisée avec celle du siège. Depuis peu, la mise en place de « fiches projets » a facilité une vision synthétique des actions des groupes et aidé à clarifier leur financement

En accord avec le Bureau, j'ai aussi engagé l'ABF sur la voie de la diversification des recettes, notamment en développant des actions de formation « sur mesure » qui n'avaient été, jusque-là, engagées qu'au coup par coup. C'est ainsi qu'ont été montés des stages en collaboration avec les services culturels des ambassades de France au Liban et au Maroc.

Nous sommes aujourd'hui dans une phase de resserrement des aides publiques et de baisse tendancielle des subventions. La réflexion sur la diversification des ressources doit donc être poursuivie, en s'appuyant sur l'outil commercial qu'est l'Abis.

• Dans quel état d'esprit nous quittez-vous ?

Il me semble avoir « rempli mon contrat » ! Les outils de gestion sont en place et la « culture » de l'ABF a évolué sur ce point, même si quelques améliorations sont encore possibles. Cela étant, l'équilibre et les arbitrages entre le « politique » et la « finance » ne sont pas toujours simples, à l'ABF comme ailleurs. Il me semble aussi que l'image de l'ABF s'est modifiée et s'est modernisée, avec la refonte de *Bibliothèque(s)* dès 2005, la nouvelle charte graphique depuis 2006, le nouveau site avec le recrutement de David Cilia comme webmestre. Les liens avec les milieux de la culture extra-professionnels ont également renforcé son image.

• Quels chantiers laissez-vous ouverts ?

Parmi les chantiers engagés, la priorité me semble devoir être donnée à une réflexion sur la politique éditoriale, à la fois sur papier et sur le site. Définir le créneau éditorial sur lequel l'ABF peut se positionner, développer la collection « Médiathèmes », enrichir *Bibliothèque(s)* par des compléments en ligne, engager de manière urgente la numérisation de tous ses anciens numéros et permettre leur accès en ligne en arbitrant la question du « gratuit-payant » seraient les premières questions à traiter. La politique de formation est un autre chantier, avec

la mise en place d'une offre de formations construite à partir d'une analyse des besoins, en France mais aussi à l'étranger.

Thème du dernier congrès, la politique de communication est un sujet de réflexion permanent : quels outils et quels argumentaires pour susciter des adhésions, quels supports à l'appui des activités ?

Quel espace de débat va finalement être ouvert en 2011 ? Selon moi, il faudrait aussi continuer à assurer une présence dans les événements culturels, pour faire connaître l'ABF.

L'ABF a la chance de disposer d'une équipe permanente dont les compétences en matière d'organisation d'événements ne sont plus à démontrer. À côté des journées et des voyages d'étude organisés par les groupes régionaux, qui pourraient parfois être mutualisés, et du colloque du congrès, la relance des actions nationales a aussi été envisagée. Les quatre ou cinq journées nationales organisées entre 2004 et 2008 (en particulier « Les bibliothèques au cœur de la société de l'information », en 2005) ont toujours eu du succès et ont donné de la lisibilité aux valeurs portées par l'ABF. Le contexte économique de plus en plus contraignant devrait inciter à mutualiser les moyens et à développer des partenariats inter-associatifs et, pourquoi pas, des alliances avec des associations « cousines » à l'étranger ou avec des organismes privés sur des thèmes sensibles et d'actualité.

• Vous ne vous retirez pas pour autant du monde des bibliothèques : quels sont donc vos projets immédiats ?

Dans l'immédiat, je poursuis des activités en tant que bénévole dans plusieurs associations, par exemple comme trésorière du Comité français international bibliothèques et documentation (CFIBD). J'envisage aussi, à partir de la rentrée 2011, de proposer mes services, en tant que consultante, pour l'aide à la gestion ou autres prestations, auprès d'organismes ou d'associations œuvrant dans l'univers des bibliothèques mais aussi dans d'autres domaines.



Congrès de Lille 2011, montage de l'exposition « Pour adultes seulement ».

Propos recueillis par Philippe LEVREAUD



1



2



3

57^e Congrès de l'ABF

>Un objectif atteint

Le Congrès ABF de Lille a été ma première expérience d'un colloque de professionnels des bibliothèques. Elle aura été pour moi plus que réussie, tant au niveau de la qualité des intervenants qu'à celui des personnes qui ont croisé mon chemin le temps d'un repas ou d'une pause entre deux sessions ou ateliers. Ces quelques jours pour moi, loin du lac Léman, m'ont aussi permis de découvrir une ville du nord de la France qui vaut vraiment le déplacement.

J'ai pu ainsi ramener dans mes bagages non seulement de très bons souvenirs mais aussi des pistes intéressantes et le vécu d'autres institutions que je me réjouis de partager avec l'ensemble de mes collègues et dont je pourrai m'inspirer dans mes activités de communication. Si l'objectif de ce congrès était de montrer les différentes dimensions que revêt le défi de la communication pour les bibliothèques, il est à mon sens plus qu'atteint. Merci à l'ABF d'avoir su

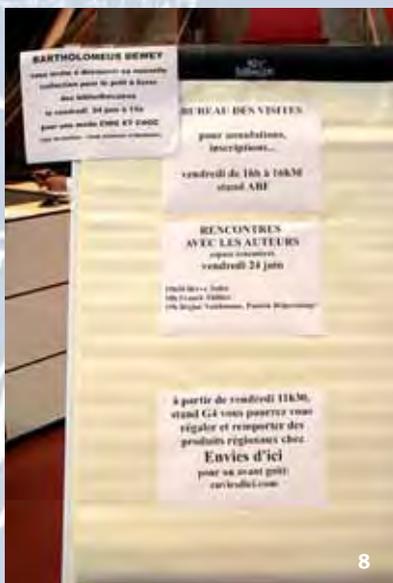
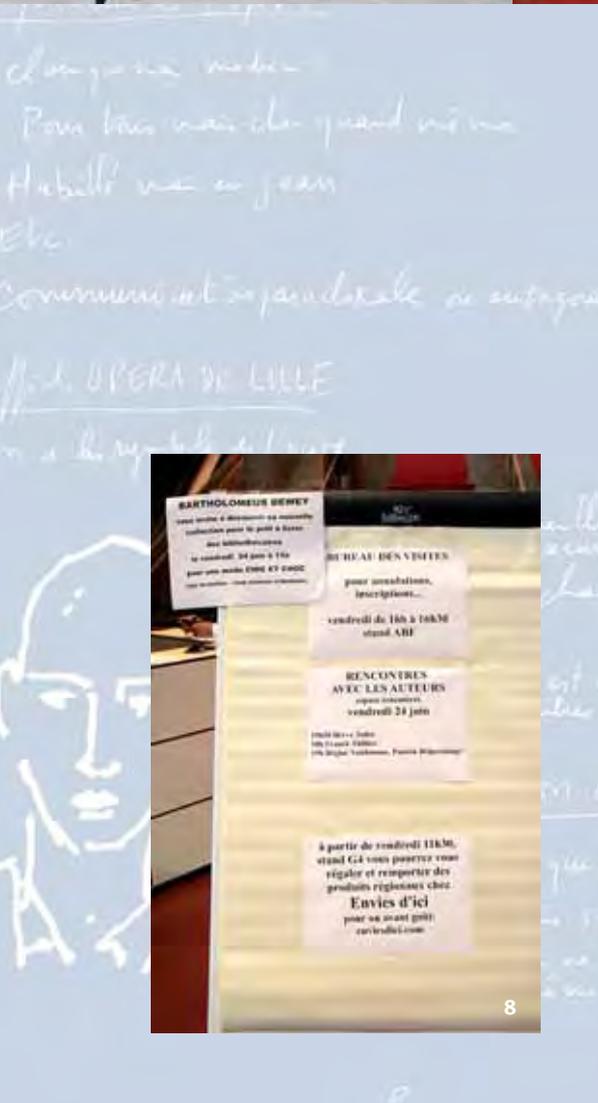
choisir une thématique répondant à une question devenue cruciale et de l'avoir traitée avec autant de pertinence !

Myriam VON ARX

Responsable de la communication
Bibliothèque cantonale et universitaire,
Lausanne (Suisse)

>Le Furet repassera

Le salon ABF est un moment incontournable de l'année pour les libraires qui travaillent avec les bibliothèques. En tant que libraire lillois, l'événement était primordial pour le Furet du Nord. Notre librairie est en pleine expansion : des ouvertures de magasins dans la région Nord – Pas-de-Calais et bientôt en dehors... Le salon a été pour nous l'occasion de présenter nos nouveaux services et de nous faire connaître auprès de nombreuses bibliothèques notamment avec la participation à une conférence de notre PDG Pierre Coursières et une séance de dédicaces sur notre stand avec Franck Thilliez, auteur de polars.



8



14



15



16



20



21



22



4



5



6

Lille, 23-25 juin 2011

Nous avons eu également beaucoup de visites de congressistes dans notre magasin « vaisseau amiral » de l'enseignement, le Furet du Nord sur la Grande Place à Lille. Ces trois jours ont été positifs en termes d'échanges et de

rencontres. Le Furet du Nord sera présent l'année prochaine pour être à l'écoute des bibliothécaires !

Valérie DECLÉTY
Responsable des Clients Bibliothèques
au Furet du Nord



7

- 1. Au Grand Palais de Lille. 2. L'accueil.
- 3. Premiers arrivants. 4. Vue générale du salon professionnel. 5-6. La visite officielle. 7. Pascal Wagner ouvre le colloque. 8. Communication (par affiche...).
- 9-13. Anne Verneuil accueille les tutelles (10) avec humour (11-13)
- 14. Sans oublier les produits régionaux. 15-16. Discussions de couloir et sur les stands. 17. Olivier Badot frappe fort. 18-19. En plénière (session 6).
- 20. Un lapsus : le « Bibliobab ». 21. Une rencontre transfrontalière : le stand de Wallonie-Bruxelles. 22. Le furet du Nord. 23. Rencontre avec la BnF (X. et Aline Girard). 24-25. Atelier X.

Crédit photos : Michael Michalak sauf n° 20 (Sophie Cornière).



9



10



11

12

13



17



18



19



23



24



25



26



27



28



29



30



31



32



33

assourdissant de la Suède et des Pays-Bas (2009). Et enfin, l'éclatement de la bulle « étrangère » en 2011. Répartis dans les sessions et les ateliers, les conférenciers étrangers y ont gagné en audience et le public en diversité. Le congrès s'est aussi fait transfrontalier en invitant la Belgique : il y a gagné une dimension supplémentaire. Reste à confirmer l'essai pour une vision internationale mieux intégrée dans une politique cohérente et plus offensive car c'est aussi cela que les congressistes étrangers attendent !



34

> Le Congrès au long cours

Faire son 1^{er} congrès ABF pour l'édition du centenaire à Paris, c'est l'ouverture royale. Le spectacle ne l'est pas moins : que choisir dans ces représentations vivantes du *Bulletin des Bibliothèques de France* ? Avec des dialogues assurés par les *Bibliothèque(s)*, joués en duo, trio et mouvements de groupe piano, fortissimo... c'est selon. Il y a les ténors, les divas, le chœur et même la claque. Et la foule anonyme, affairée, intéressée, pressée : chaque session est un viatique et une usine à souvenirs pour toute l'année. Vous étiez là ? Comment vous n'y étiez pas ? Vous n'avez pas manqué ça quand même ! La vie des bibliothèques françaises comme elle va ? Pas seulement ! Il y a aussi celle des « belles étrangères » : la Colombie, l'improbable modèle (2006) ; le spleen inattendu de la Finlande (2007) ; le gigantisme

Chantal STANESCU
Directrice adjointe
Bibliothèque publique centrale
pour la Région de Bruxelles-Capitale

26. *Aller, venir, monter, descendre.*
27. *Courir.* 28. *Manger.* 29. *Conférer.*
30. *Aimer.* 31. *Socialiser (à la mairie de Lille).* 32-33. *Discourir : Silvère Mercier (Bpi) et Marie-Paule Donckue (Miss Média).* 34. *Présenter : Franck Thilliez.*
35. *Exposer, regarder : l'exposition « Pour adultes ».* 36. *Défiler : les bibliothécaires des origines à nos jours.*
37-38. *Offrir : à l'annonce du départ de Danielle Chantereau (37) ; des livres pour Bibliothèque sans frontières (38).*
39. *Remercier : Anne Verneuil et le groupe ABF-Nord-Pas-de-Calais pour leur engagement réussi.*

Crédit photos : Michael Michalak sauf n° 30, 31 et 38 (Sophie Cornière). Dessins en fond Jean-Pierre Thomas.



35



36



37



38



39

Voyage d'étude

Groupe Champagne-Ardenne

Au cœur du paradis culturel suisse

Voyage d'étude en Suisse, 7-11 novembre 2010

Marquée par une géographie compliquée, le multilinguisme, des divisions confessionnelles et des coutumes locales, la diversité culturelle est un bien précieux et les Suisses, qui se demandent parfois ce qui les lie vraiment, sont tous d'accord sur ce point : il faut la promouvoir. Curieux de cette situation, nous avons programmé un voyage dont nous sommes revenus très émus par l'accueil chaleureux, l'enthousiasme et la grande disponibilité avec lesquels nos collègues helvètes nous ont présenté leurs établissements.

> Réseau des bibliothèques de Suisse occidentale : Rero

Préparé en collaboration avec nos collègues helvètes, le programme de visites répondait parfaitement à notre souhait de visiter des établissements de types différents. Notre circuit débutait à Martigny, dans le Valais, où se situe le siège central du Réseau romand (Rero), le réseau des bibliothèques de Suisse occidentale. Né voici plus de vingt ans de la volonté de coopération de plusieurs grandes bibliothèques romandes, Rero regroupe aujourd'hui la plupart des bibliothèques universitaires, publiques et patrimoniales des cantons de Genève, Fribourg, Jura, Neuchâtel, Valais et Vaud, ainsi que celles des tribunaux de la confédération.

Rero gère un catalogue collectif d'environ 215 bibliothèques au service des 50 000 étudiants des quatre hautes écoles universitaires romandes (universités de Genève, Fribourg, Lausanne et Neuchâtel), de la Haute école spécialisée HES-SO et des hautes écoles pédagogiques de Vaud et Valais, le tout regroupant quelque 250 000 lecteurs inscrits.

- Un catalogue collectif d'une grande richesse documentaire accessible en ligne depuis ce site <http://opac.rero.ch> Véritable catalogue encyclopédique, il donne accès à des références bibliographiques mais aussi à des documents numériques.

- Une bibliothèque numérique <http://doc.rero.ch>.

- Un méta catalogue : outil de découverte valorisant l'espace documentaire romand. <http://meta.rero.ch>.

- Utilisation d'un même système informatisé de gestion des bibliothèques.

La journée s'est poursuivie par la visite de la Fondation Pierre de Gianadda où nous avons pu découvrir une importante rétrospective du peintre Nicolas de Staël.

> Une BDP à la mode suisse

La visite suivante était consacrée à Bibliomédia Suisse¹, fondation pour la lecture et les bibliothèques de niveau fédéral, une « BDP » nationale en quelque sorte, mais privée. Bibliomédia est abritée dans un ancien bâtiment des douanes où Laurent Voisard, le directeur du centre Bibliomédia de Lausanne nous a accueillis très chaleureusement. La fondation possède trois « bibliothèques » : Soleure pour la Suisse allemande, Biasca pour la Suisse italienne et Lausanne pour la Suisse romande. Elle dessert les 26 cantons suisses et les 905 localités. La fondation est financée par la confédération, les cantons, les communes mais également par des contributions privées et des recettes propres. Son but est de promouvoir le livre et la lecture : par le prêt de livres aux bibliothèques, aux classes et aux institutions (prisons, hôpitaux, maisons pour personnes âgées), par la création d'animations et de mini expositions

1. www.bibliomedia.ch



La fondation Pierre de Gianadda.



La Bibliothèque de la Cité de Genève.

autour du livre (lectures « les livreurs de mots », « Né pour lire », projet national d'éveil au langage pour les tout petits, prix « Bibliomédia Suisse », prix littéraire remis chaque année depuis 1980) mais aussi par une politique de publications.

> Une bibliothèque municipale

La bibliothèque de Genève nous est sans doute la plus proche. Son réseau compte 8 bibliothèques dont une spécialisée dans le sport, 2 secteurs musique et 4 bibliobus. La bibliothèque intervient à domicile ainsi qu'en prison et auprès des établissements des petites communes. Son fonds (800 000 documents) s'accroît chaque année de 50 000 volumes et 40 000 emprunteurs totalisent 1,6 million de prêts. Le service est totalement gratuit. Une politique d'animation dynamique assure environ 1 000 actions de médiation culturelle par an. La bibliothèque a lancé cinq blogs il y a deux ans environ : Hibouquineur, Blog and Play, Blog fiction, Sélection Ados.

L'établissement se répartit en trois pôles d'activités : gestion des collections, accueil des publics et prêt, médiation culturelle et elle manifeste une véritable volonté de participation transversale. D'une manière générale, nous avons été impressionnés par la simplicité des acquisitions en Suisse². Un point noir

2. La charte des bibliothèques de Genève : www.ville-ge.ch/bm/_multimedia/_pdf/bibliotheque/charte_accueil.pdf



L'architecture tout en courbes du Rolex Learning Center.

cependant : si la bibliothèque bénéficie du wifi, elle ne propose par contre que 13 postes publics pour l'accès Internet (14 000 connexions par an).

> Deux BU dynamiques

Le Rolex Learning Center (EPFL)³, un établissement parmi les plus médiatiques, était l'objet de notre première visite. Installé sur le site de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, il est dirigé par un conservateur français, David Aymonin. Ouverte de 7h à 24h du lundi au dimanche, la bibliothèque ne ferme que 2 jours par an ! Les services au public sont assurés de 8 à 22h : il est

3. <http://rolexlearningcenter.epfl.ch/>

vrai que le campus n'est presque jamais fermé non plus...

Le bâtiment a été conçu par l'agence japonaise Sanaa (Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa), également choisie pour le nouveau musée de Louvre-Lens en France. Sa construction a été financée pour moitié par la confédération, l'autre moitié par des entreprises suisses : Rolex, Crédit Suisse, Novartis, Logitech, Nestlé, Losinger et SICPA. Ces entreprises mécènes ne contribuent pas au fonctionnement. Vu de l'extérieur, le Rolex Learning Center est une immense coupole aplatie dans laquelle on pénètre par le centre. À l'intérieur, une particularité qui saute aux yeux dès l'entrée : tous les espaces sont ouverts les uns sur les autres, ce qui produit un effet de « vaste cafétéria » assez surprenant, laissant une impression de vide.

Son directeur présente le Rolex Learning Center comme une bibliothèque pourvue de plusieurs fonctions : à la fois bibliothèque, unité d'innovation pédagogique, cafétéria, salle de spectacle (400 places), librairie et centre d'orientation professionnelle, le Rolex Center possède également trois restaurants – dont un haut de gamme – et offre les services d'une agence bancaire.

Ses collections, issues du rassemblement de 10 bibliothèques spécialisées éparpillées sur le campus, proposent 500 000 documents (dont la moitié sous forme électronique), avec un catalogue



Suivez le guide !

collectif et un classement en CDU. Les doublons ont été éliminés mais les collections antérieures à 2001 ont été stockées sur des compactus électriques. Douze kilomètres de rayonnages sont accessibles à tous, sans fusion.

La bibliothèque est « pôle d'excellence » sur l'architecture et la science-fiction, mais ne propose pas de littérature générale, de bandes dessinées ni de livres pour enfants. À l'entrée de la bibliothèque, une collection de photocopiés et de livres « d'enseignement » (lectures recommandées par les enseignants, manuels) est bien en évidence.

Elle offre 860 places de travail, 12 « bulles de travail » (petites salles vitrées de travail en groupes, sur réservation) et fonctionne avec deux guichets de renseignements jusqu'à 20h. Ensuite, des moniteurs étudiants prennent le relais. Les prêts se font exclusivement par automates et les retours, placés dans une boîte retour, sont traités ensuite car la technique n'a pas été jugée suffisamment au point. 50 000 prêts annuels ont été enregistrés. Le PEB est assuré en 24h pour les chercheurs. 40 personnes travaillent à la bibliothèque pour seulement 34 emplois temps plein car les salaires suisses permettent à beaucoup de ne pas travailler à temps plein (41 heures hebdomadaires).

Cette vaste bibliothèque ne se veut pas révolutionnaire, mais elle a l'ambition de créer les conditions optimales au séjour confortable et prolongé des étudiants.

La Bibliothèque universitaire et cantonale de Lausanne⁴ nous attendait ensuite, mais sur le site de Dorigny. Or nous nous sommes présentés par erreur à la bibliothèque de la Riponne, un des quatre sites de la bibliothèque universitaire et communale de Lausanne située en centre-ville, dans le Palais de Rumine. L'accueil a pourtant été chaleureux, et les bibliothécaires se sont empressés de trouver des guides pour que nous ne repartions pas bredouilles.

Ses collections (encyclopédiques) en accès libre sont limitées : une grande

partie des fonds est en magasins. Ceux-ci se répartissent sur trois étages, sous la salle en accès libre. Sans étagères compactes, cela crée un dédale d'étagères assez impressionnant. Les documents sont néanmoins fournis en 24h maximum quel que soit le lieu de retrait du document. Les demandes se font par voie électronique mais un système alternatif peut être utilisé en cas de panne informatique. La salle de libre accès propose des romans, des documents multimédias (CD, DVD, CDrom), ainsi qu'un poste d'écoute confortable. La salle de travail (80 places) est principalement investie par des étudiants qui y restent parfois très longtemps. Ce qui a incité les bibliothécaires à leur proposer un baby-foot à l'entrée, de façon à pouvoir s'autoriser de petites récréations. La salle de référence n'est presque plus utilisée aujourd'hui (d'ailleurs, des cartons en encombrant les allées). Elle devrait très bientôt être transformée en salle d'actualités.

Intégrée au Réseau romand des bibliothèques (Rero), la BCU permet d'obtenir en PEB les documents disponibles dans toutes les bibliothèques du réseau. Le site de la Riponne n'a pas de section jeunesse. En revanche, un chariot d'une cinquantaine de livres pour enfants a été installé à l'entrée de la bibliothèque pour occuper ceux-ci.

5. www.olympic.org

> Une Bibliothèque sportive...

Nous avons consacré le dernier jour de notre voyage à la bibliothèque du Musée olympique à Lausanne⁵, situé à 300 m du port et au cœur d'un parc de sculptures. La bibliothèque du CIO est le centre de références pour les publications sur l'olympisme et le sport. Son rôle est de gérer, promouvoir et mettre à disposition une collection de références sur le mouvement olympique, les jeux olympiques et le sport. Son accès est gratuit et ouvert à tous. Les collections sur la médecine et les sciences du sport sont importantes et une salle de travail est à la disposition des usagers. Elles comprennent 24 000 titres de monographie, 420 revues, 50 revues électroniques, 500 DVD et CDrom.

La bibliothèque se décompose en un service de recherche et de référence (faits historiques, résultats, records chiffrés de participation ou concernant le développement du mouvement olympique), un service images qui a pour mission d'acquérir, restaurer et mettre en valeur les fonds photographiques, audiovisuels et sonores du CIO et un service relations avec les universités afin de faciliter et d'encourager les liens entre la communauté académique internationale et le CIO.

Nous avons terminé par la visite du Musée olympique... à ne pas rater.

Martine COYARD
Médiathèque Jean Falala, Reims



Le Musée olympique.

4. www.unil.ch/bcu/

Journée d'étude

La création, le numérique et la médiathèque

18^e colloque « Profession bibliothécaire », 7 avril, Médiathèque municipale de Gradignan (33)

Organisé par l'IUT Michel de Montaigne, la médiathèque de Gradignan et l'agence Écla-Aquitaine, ce 18^e colloque a mis en évidence les enjeux auxquels doivent faire face les médiathèques dans l'environnement numérique. Cette nouvelle donne économique, sociale et culturelle impose un positionnement clair de nos établissements pour mieux répondre aux besoins de nos usagers.

> Des bibliothèques trop passives

Georges Monti (éditions du Temps qu'il fait) est intervenu dans la matinée autour du thème des « bibliothèques au secours de l'édition indépendante ». Il a d'abord pris le soin de rappeler quelle était sa vision de l'indépendance dans l'édition : indépendance économique et, au-delà, indépendance d'action et de pensée. Pour G. Monti, le « petit éditeur », l'« éditeur artisan », est celui qui travaille à petite échelle, en termes de production mais aussi de diffusion. Il est l'indispensable garant de la diversité littéraire.

L'éditeur a très clairement pris position, rappelant qu'en France, la lecture publique est au cœur du dispositif de la politique culturelle du livre. Selon lui, les bibliothèques, en tant qu'agents de la transmission, seraient « davantage attachées au *faire lire* qu'au *quoi faire lire* » et seraient trop passives dans ce processus de création et de diffusion propre à la chaîne du livre. Ce pessimisme marqué a suscité quelques réactions dans la salle, et notamment de la part de professionnels des bibliothèques. En effet, G. Monti explique que l'économie des petits éditeurs est si modeste que les bibliothèques peuvent réellement jouer un rôle déterminant en considérant les livres des petits éditeurs à l'égal de ceux des majors et en jugeant donc sur le fonds, le contenu, la qualité.

C'est avec un œil prudent qu'il considère le numérique, non pas qu'il soit contre la dématérialisation – « *Mon attachement au papier n'est pas grand-chose par rapport à mon atta-*

chement pour les textes. » –, mais il préfère rester maître, *indépendant*, face à la politique de diffusion massive des best-sellers par les majors.

La matinée se poursuit avec le témoignage filmé de l'écrivain et journaliste Frédéric Martel, réalisé par Maxime Roudil, directeur de la Médiathèque de Gradignan. Il a publié l'an passé *Mainstream, enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde* (Flammarion). Il existe une culture des masses, une culture qui « plaît à tout le monde », une culture « mainstream » qui s'étend notamment avec Internet. La réalité est plus complexe. Internet permet aussi aux communautés de se renforcer et le public, quant à lui, s'intéresse à des œuvres variées appartenant à la contre-culture par exemple. Cependant, il est important de disposer d'œuvres plus singulières ou plus locales. Ainsi F. Martel incite les bibliothécaires, par exemple, à promouvoir la culture locale et régionale. À la fin de cet entretien, il nous livre sa définition de la culture et de l'artiste dans notre société contemporaine. Au cœur même de l'industrie, demeurent des œuvres, originales et non reproductibles, qui n'existent que parce qu'il y a des créateurs. Et F. Martel cite l'exemple d'*Avatar* : un créateur est à l'origine du projet. Cependant, avec Internet, apparaît un nouveau rapport à la création. Il existe une véritable « classe créative » qui répond à une définition ouverte : comédiens de théâtre, scénaristes, auteurs de mangas, architectes ou designers, et toutes personnes qui créent sur la toile.

Olivier Ramoul, juriste, traite ensuite de l'impact du numérique sur les droits

d'auteur. Travaillant au sein de l'association Plateformes, il offre un accompagnement juridique aux acteurs des arts visuels ainsi que de la musique et travaille en partenariat avec le Rama (Réseau aquitain des musiques actuelles). La question qui se pose aujourd'hui porte sur un éventuel changement du code de la propriété intellectuelle et industrielle. La France tient beaucoup au droit moral, plus que jamais menacé par l'harmonisation des pratiques qui découlent de la mondialisation. Le temps est aux interrogations et l'avenir reste incertain.

> Musique et cinéma

BAST, auteur BD, ouvre la première table ronde de l'après-midi. BAST nous a essentiellement fait part de ses inquiétudes face aux problèmes que pose le numérique pour les droits d'auteur. En tant que créateur, il a fait part de son utilisation des techniques numériques lors de « concerts dessinés », pendant lesquels il dessine en direct. Aux États-Unis, fleurissent les BD numériques : la création numérique ne consiste pas dans le fait de donner une simple version numérique de ce qui existe aujourd'hui sur support papier, mais il s'agit plutôt de créer à partir des caractéristiques de ce support nouveau.

Jean-Marie Martin, président de l'Association des librairies Atlantiques en Aquitaine et membre de Libraires en région, a, quant à lui, rappelé la difficulté quotidienne de son métier dans le monde actuel. Il a souligné l'importance de préserver la dimension

sociale propre au métier de libraire en s'inscrivant dans un univers numérique sans pour autant se laisser submerger. Optimiste, J.-M. Martin voit dans le numérique une occasion de redéfinir le métier même de libraire. Il a, par ailleurs, insisté sur l'importance pour les médiathèques de mettre en place une politique documentaire savamment équilibrée, qui passe par des partenariats avec les libraires et participe ainsi d'une forme de démocratie.

Sylvette Pignon, de la médiathèque de Gradignan, a aussi tenu un discours pour le moins engagé en nous présentant brièvement la borne Automazic, borne qui propose aux usagers de la médiathèque l'écoute et le téléchargement de musique « libre », c'est-à-dire, d'artistes non déclarés à la Sacem. C'est le rôle de la médiathèque de soutenir la création indépendante et par là même la diversité culturelle. Il s'agit de s'ancrer dans le territoire et faire de la prescription une mission fondamentale de la médiathèque. Cette table ronde s'est terminée par l'intervention de Walid Hanna du groupe ABF-Bibliothèques hybrides, venu, lui, défendre la place du jeu vidéo en médiathèque. Il a particulièrement insisté sur le fait que le jeu vidéo participe pleinement de notre culture dont il est le reflet. Pas moins de 73% de la population s'y adonnent, et, contrairement à une idée bien établie, il est porteur d'un contenu culturel (dramaturgie forte, travail graphique original, narration). Ainsi, parce que le jeu vidéo est un acteur de médiation, il doit avoir sa place en médiathèque.

Une seconde table ronde réunissait des acteurs des univers cinématographique et musical. Philippe Couderc, président de la Fédération des éditeurs et producteurs phonographiques indépendants d'Aquitaine (Feppia) et de Vicious Circle, a exprimé son point de vue pessimiste sur l'industrie de la musique et les nouvelles pratiques culturelles des Français. Selon lui, le lien entre le public et l'industrie musicale est rompu. S'opposant aux adulateurs d'Internet, dont certains vantent les mérites en présageant une explosion de la liberté d'expression,



À la journée professionnelle « Profession Bibliothécaire » de l'IUT Michel de Montaigne.

P. Couderc affirme que la musique aujourd'hui semble tout à fait dévaluée. Il souligne également le paradoxe communément admis que, malgré cela, la musique n'a jamais été autant présente qu'actuellement. Chacun d'entre nous peut avoir accès à de la musique gratuite en la téléchargeant sur son ordinateur ou son lecteur MP3.

Emmanuel Sargos, président de la Sarl Pragmazic, est revenu sur la mise en place à la médiathèque de Gradignan des bornes interactives Automazic et Minimazic, points d'accès publics à la musique présente sur le site dogmazic.net. Il a insisté sur la volonté de proposer une offre cohérente au public. Inciter les usagers à échanger leurs morceaux lui paraît être une des clés de voûte de cette aventure de la musique libre¹.

Enfin, Julien Robillard, animateur et projectionniste, a rappelé brièvement les principaux changements survenus dans le monde du cinéma à l'échelle locale, dans le Périgord en l'occurrence. Il a insisté sur la qualité de la programmation des cinémas du Périgord. Les salles qui sont rapidement passées au numérique proposent en effet une offre hétérogène et sont toutes classées « Art et Essai ».

1. 4102 heures de musique disponibles, soit 48554 morceaux par plus de 4166 groupes et 316 labels écoutés ou téléchargés (au 6/04/2011). Un bilan de deux ans de fonctionnement de ces bornes à la BM de Gradignan est disponible sur le site de l'ACIM : www.acim.asso.fr/spip.php?article329.

En renouvelant l'offre et en proposant de nouveaux contenus (avant-programmes, courts-métrages de création, films *sweded*), le cinéma retrouve une place prépondérante dans la cité. Ancien élève de l'IUT Métiers du livre de Bordeaux, il a terminé son discours en insistant sur la nécessité de redéfinir des lieux conviviaux, en partenariats avec les médiathèques, afin de lutter contre le repli sur soi, tendance favorisée notamment par la possibilité de regarder des films à domicile, acquis légalement ou illégalement.

Le colloque s'est clos sur les paroles de Thierry Grognet, inspecteur général des bibliothèques. Après avoir rappelé les deux types de positions extrêmes suscitées par le débat au cours de cette journée professionnelle, il a conclu ce colloque en tempérant les positions. Entre l'optimisme béat de Frédéric Martel et le pessimisme lucide de Georges Monti, chaque auditeur est amené à se forger une opinion, mais il a manifesté le souhait de ne pas établir une dichotomie affirmée entre le « tout pour le papier » ou bien le « tout pour le numérique ». Les bibliothèques des nouvelles générations sont-elles appelées à devenir des *learning centers*, sur le modèle anglo-saxon ?

Marine CABON, Magali LAURET,
Lola POUÉY-MOUNOU, Julie SIMONIN,
Marie-Clémentine DEVISME, Elise GERVAIS
et Sébastien DARBOUR,
étudiants à l'Université de Bordeaux-3

Deux siècles de bibliographie

La Bibliographie nationale française, la plus ancienne des bibliographies nationales, constitue un témoignage privilégié de l'histoire du livre, de la production éditoriale et des bibliothèques. Elle fête cette année ses 200 ans.



La bibliographie nationale française est créée par Napoléon le 14 octobre 1811, par décret pris au palais d'Amsterdam. La Direction générale de l'imprimerie et de la librairie est chargée d'annoncer « toutes les éditions d'ouvrages imprimés ou gravés qui seront faites à l'avenir, avec le nom des éditeurs et des auteurs, si ces derniers sont connus ; le nombre d'exemplaires de chaque édition, et le prix de chaque édition¹ ». Le premier numéro de la *Bibliographie de l'Empire français* paraît dès le 1^{er} novembre 1811. À partir de 1856, la *Bibliographie de la France* est éditée par le Cercle de la librairie qui intègre à la publication un « Feuilleton commercial » rassemblant des annonces, des avis commerciaux et une « chronique »

1. La Direction générale de l'imprimerie, fondée deux ans plus tôt, est rattachée au ministère de l'Intérieur, pour examiner et approuver les textes manuscrits. Cette organisation est révélatrice des missions identifiées dans le préambule du décret instaurant la Bibliographie : « prévenir plus efficacement que par le passé la publicité des ouvrages prohibés ou non permis ; donner aux libraires les moyens de distinguer les livres défendus de ceux dont le débit est autorisé ».

présentant des informations professionnelles. La Bibliothèque nationale se voit ensuite confier la rédaction des notices de la bibliographie officielle dès 1936. En 1975, les parties officielle et courante se scindent en deux fascicules et abonnements distincts et, à partir de 1990, la Bibliothèque devient l'éditrice de la partie officielle qui prend alors le nom de *Bibliographie nationale française*.

Dès l'origine, elle présente plusieurs types de documents. À l'issue de la première année, 5 442 livres sont signalés, auxquels s'ajoutent 709 gravures et 231 partitions musicales. Les périodiques sont intégrés dans la partie livres. Les documents cartographiques sont pour leur part longtemps inclus dans la liste des gravures. Progressivement, les différents types de documents sont mieux signalés et valorisés, avec des classements distincts. Par exemple, dès 1842, les notices de musique imprimée sont classées dans des rubriques correspondant aux différents genres musicaux : musique vocale et musique instrumentale, méthodes et traités. Des suppléments apparaissent à partir de 1945 : la musique et les périodiques en 1946 (devenus publications en série à partir de 1969), les cartes en 1948, l'audiovisuel en 1996.

Au début des années 2000, la publication en ligne a remplacé la forme imprimée. Libre d'accès, elle est divisée en 5 sections : Livres, Publications en série, Musique, Audiovisuel, Cartographie². Les notices sont produites dans le Catalogue général de la BnF et elles sont récupérables en ligne ou par abonnement aux produits bibliographiques³.

2. <http://bibliographienationale.bnf.fr/>. Les volets Livres et Publications en série sont consultables en ligne depuis 2001 et ont été rejoints en 2003 par la Musique et la Cartographie et par l'Audiovisuel en 2004.

3. www.bnf.fr/fr/professionnels/produits_et_services_bibliographiques.html.

> La Bibliographie nationale et la question des usages

La question des usagers et des usages de la Bibliographie apparaît à première vue comme un moyen paradoxal d'aborder ce qui est, d'abord et avant tout, un produit institutionnel dont le contenu résulte des documents collectés au titre du dépôt légal. Elle relève d'une offre inscrite parmi les obligations de la BnF en tant qu'établissement dépositaire (décret n°93-1429 du 31 décembre 1993 relatif au dépôt légal, article 2⁴). Si les usages ne sont pas moteurs dans son élaboration et sa constitution, la figure de l'utilisateur est pourtant bien présente au cœur de la stratégie éditoriale. Cette question doit s'appréhender à l'aune d'un contexte dont les mutations sont tantôt spectaculaires tantôt lentes et imperceptibles. La Bibliographie s'intègre ainsi à une multiplicité d'écosystèmes d'échelles variées : l'ensemble des conditions qui régissent sa production, les principes qui l'inspirent et la guident (contrôle bibliographique universel, normalisation), ses affinités linguistiques et géopolitiques (aire de la francophonie), les services proposés par la BnF, le paysage éditorial des ressources bibliographiques, la somme des opportunités technologiques, les contraintes économiques, etc.

Alors que les finalités de consultation apparaissent stables, sinon immuables, les évolutions semblent davantage se concentrer sur l'ergonomie et les modes d'utilisation. Une enquête de satisfaction en 2008 a révélé que l'ergonomie et la présentation graphique de la Bibliographie nationale étaient les deux principaux points pour lesquels la marge de progression était jugée importante par les usagers⁵.

4. Consultable à l'adresse : www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000545429&fastPos=1&fastReqId=366477070&categorieLien=cid&oldAction=rechTexte

> Entre usages attestés et usages présumés

Des rapports d'audience révèlent que la Bibliographie fait l'objet d'un grand nombre de consultations. En 2010, 78 % des 469 546 visites proviennent de France, les autres visites provenant essentiellement de Belgique, puis de grands pays d'Amérique du Nord (Canada, États-Unis), d'Europe (Suisse, Allemagne, Italie, Espagne, Royaume-Uni, Pays-Bas) ou d'Afrique du Nord (Algérie, Maroc, Tunisie). La grande majorité des visiteurs consulte une seule page, soit parce qu'ils trouvent immédiatement l'information recherchée, soit parce que le site ne correspond pas à leurs attentes. En observant le temps moyen de visite, on constate que 70 % des visites durent moins de 10 secondes mais que plus de 23 % durent entre 10 secondes et 5 minutes.

L'enquête de 2008 a montré que la question des usages est intrinsèquement liée à la notoriété de la Bibliographie nationale et à la connaissance qu'on en a. Or on se rend compte que tous les usagers n'ont pas une perception juste de ce qu'elle est : certains comptent sur elle pour les aider soit à accéder directement à un document soit à se le procurer par achat. D'ailleurs, environ 15 % des messages reçus sur les messageries de la Bibliographie sont liés à des demandes d'achat d'ouvrages. 40 % concernent la publication ou le catalogue, souvent pour des contestations liées aux points d'accès auteurs.

> Des usages liés aux propriétés de la bibliographie nationale

La Bibliographie présente un certain nombre de caractéristiques qui expliquent son utilité et qu'il n'est pas superflu de rappeler pour une mise en perspective.

Un produit officiel, centralisé, régi par des normes. Aux yeux des usagers, la *Bibliographie nationale française* porte

5. Anne-Céline Lambotte et Philippe Cantie, « Vers une Bibliographie nationale 2.0 ? » : http://archive.ifa.org/IV/ifla74/papers/162-Cantie_Lambotte-fr.pdf.

le label de la BnF, ce qui signifie que les données font autorité et répondent à des critères de qualité. Les notices sont rédigées document en main et respectent les normes bibliographiques internationales. Les répondants à l'enquête de 2008 se montraient particulièrement rétifs à l'idée d'une bibliographie qui serait établie en partenariat avec d'autres organismes, c'est-à-dire à partir de sources hétérogènes et donc non contrôlées.

Un produit courant qui mise sur la fraîcheur des notices. L'une des principales fonctions de la Bibliographie est la fonction d'annonce des nouveautés éditoriales. Le délai entre la parution d'un document et la publication de sa notice est un enjeu majeur puisque concilier fraîcheur et qualité des notices a longtemps paru une gageure. La situation est plus contrastée aujourd'hui en raison du raccourcissement des délais et de l'ouverture d'un nouveau service : en 2011, le délai médian de catalogage des livres imprimés entrant par dépôt légal est de moins de 4 semaines et, avec son service Nouveautés éditeurs⁶, la BnF annonce les livres à paraître et récemment parus. Ces informations sont fournies par les éditeurs dans les déclarations de dépôt légal effectuées via l'Extranet du dépôt légal⁷. Mais la Bibliographie est plus composite qu'il n'y paraît : Nouveautés éditeurs ne concerne actuellement que les livres et la périodicité de chaque volet est variable.

Un produit généraliste, simple et robuste. On peut qualifier la Bibliographie nationale de produit généraliste qui ne se fonde pas sur des profils d'usagers préalablement définis. Elle conjugue d'autre part simplicité, sobriété et robustesse. Le changement de support a représenté une démultiplication potentielle du nombre d'usagers. Son utilisation doit être intuitive, ne requérant ni compétence ni assistance préalables. Les deux modes de navigation proposés (par index et par cadre de classement, c'est-à-dire à partir de grandes classes thématiques inspi-

6. <http://nouveautes-editeurs.bnf.fr/>.

7. <http://depotlegal.bnf.fr/>. L'Extranet du dépôt légal des éditeurs est un service mis en place en 2009 pour permettre aux déposants de déclarer en ligne et de suivre leur dépôt légal.



rées de la classification décimale Dewey) placent l'utilisateur professionnel en terrain connu.

Un produit visant l'exhaustivité. L'exhaustivité de la Bibliographie dépend quant à elle du comportement des éditeurs face à l'obligation de dépôt légal, de l'efficacité des systèmes de veille et de réclamation mais aussi de choix de traitement. De fait, elle ne dit rien sur des catégories de documents : estampes, littérature grise, publications traitées en recueils...

> Des missions aux usages : essai de typologie

On aborde le plus souvent la Bibliographie sous l'angle de ses missions ou de ses fonctions. Marcelle Beaudiquez en évoque plusieurs⁸ : la Bibliographie nationale, parce qu'elle est inscrite dans la législation du dépôt légal est mémoire, information sur l'édition courante, réservoir bibliographique et produit destiné au marché intérieur. La section Bibliographie de l'Ifla a produit des *Recommandations relatives aux Bibliographies nationales à l'ère des ressources électroniques*⁹ qui mettent les usagers au cœur de la réflexion. Le document établit la liste des différents types d'usagers puis énumère le contexte d'usage et les besoins de chacun en information bibliographique. Pour ne pas en reprendre le cadre tel quel, on adoptera un autre classement :

Les usages bibliothéconomiques.

- *Acquisitions documentaires* : la Bibliographie est traditionnellement l'un

8. Marcelle Beaudiquez, « Usages et utilité des bibliographies nationales : quelles perspectives ? » (consultable à l'adresse : www.ifa.org/IV/ifla67/papers/114-199f.pdf).

9. Version en anglais de 2008 disponible gratuitement : <http://archive.ifa.org/VII/s12/guidelines-national-bibliographies-electronic-age.pdf>.

des outils au service des acquisitions. Il en existe d'autres : revues professionnelles, sites d'éditeurs ou d'institutions spécialisées dans un domaine.

- *Veille du dépôt légal par contrôle croisé* : les bibliothèques de dépôt légal imprimeur (BDLI) consultent la Bibliographie pour vérifier que les documents annoncés sont également déposés par les imprimeurs.

- *Produits et services bibliographiques* : la Bibliographie est un réservoir de notices. Pour certains types de documents, elle est le seul outil de signalement. On peut noter que la possibilité est ancienne car dès 1937 les notices sont justifiées en pleine ligne de façon à s'intercaler après découpage dans les catalogues sur fiches.

Les usages juridiques et commerciaux.

- *Veille concurrentielle* : les professions du livre peuvent l'utiliser pour analyser le marché dans leur secteur et se positionner par rapport à la concurrence.

- *Gestion des droits sur la propriété intellectuelle* : les notices sont potentiellement utiles pour les sociétés de gestion de droits.

Les usages scientifiques et patrimoniaux.

L'ambition affichée de la Bibliographie est de servir non seulement l'utilisateur d'aujourd'hui mais aussi l'utilisateur potentiel ou futur. Les historiens qui s'intéressent par exemple à ce qui a été édité à la suite d'un événement ou au cours d'une séquence historique peuvent se tourner vers elle. La Bibliographie, qui publie des statistiques sommaires annuelles¹⁰, peut aussi se muer en observatoire de l'édition française. La numérisation en cours des fascicules imprimés de la Bibliographie renforce sa patrimonialisation et rend plus accessible ce bien commun.

> Les usages comme axe de la politique éditoriale de la Bibliographie

La Bibliographie nationale française sur le web a été conçue au départ comme le prolongement de la publication imprimée. Sa lente conversion en fonction des usages du web est toujours

10. www.bnf.fr/fr/professionnels/anx_depot_legal/a.dl_stats_biblio.html

en cours. Lors de sa mise en ligne en 2001, elle était la réplique exacte de l'imprimé. L'internalisation du processus d'édition en ligne, d'abord confié à des prestataires, a sans doute joué un rôle dans l'attention accrue portée aux usages. Au-delà des seuls aspects liés à la production se pose la question de la diffusion. Jusqu'à une date récente, elle n'était ainsi pas accessible directement via la page d'accueil du site de la BnF¹¹. Tout est fait pour en renforcer la visibilité et faciliter l'accès par l'utilisateur. Son principal atout est d'être plus facilement référencée par les moteurs de recherche. Le pari est d'accroître l'attractivité par touches progressives (contenu, présentation, habillage, lisibilité, etc.).

Diversifier et améliorer les modes de consultation. La création en 2011 d'un nouvel index des Imprimeurs par région, répond à des besoins exprimés par les usagers. Une passerelle prenant la forme d'un lien Ark a été ménagée pour fluidifier les usages et permettre à l'utilisateur d'accéder à partir d'une notice de la Bibliographie à l'état actuel de la notice dans le Catalogue général et facilite sa récupération¹².

Adapter les usages aux pratiques du web. La bibliographie en ligne continue de mimer l'organisation et le mode de consultation de l'imprimé (feuilletage), qui sont sensiblement différents des habitudes de navigation sur le web. Mais on voit apparaître des technologies ou des fonctionnalités issues du web : fils RSS ou projet d'accès aux ressources cartographiques à partir d'une carte. L'objectif est de s'adapter aux préférences des utilisateurs, voire de les anticiper, sans rien sacrifier à la robustesse du produit.

Enrichir la Bibliographie : jusqu'où ? La *Bibliographie nationale française* ne se contente pas de présenter la production éditoriale du pays à travers la fourniture de données. Elle cherche désormais à mieux se faire connaître par du paratexte. C'est ainsi que chaque volet décrit

11. www.bnf.fr

12. Ces liens sont des URL spécifiques qui permettent de citer une référence bibliographique ou un document numérique à l'aide d'un lien hypertexte, tout en ayant la garantie que ce lien ne risque pas de changer.

ses contours, que des statistiques sont fournies et que chaque rubrique de classement affichera désormais le nombre de références qu'elle contient. Grande est la tentation d'enrichir les données bibliographiques pour développer l'attractivité du produit (résumé, page de couverture, quatrième de couverture, etc.) mais un certain nombre de difficultés sont à prévoir en matière de coût, de missions et de droits.

> Les limites d'un modèle face à l'essor du web et des ressources numériques

Les efforts pour diversifier ou intensifier les usages ne sont pas incompatibles avec une fragilisation relative du statut de la Bibliographie nationale dans le contexte global de l'information bibliographique. L'existence du web a modifié le modèle sur lequel était fondée la Bibliographie (qui avait réussi à intégrer jusque-là d'autres types de support que l'imprimé). Elle est aujourd'hui une publication en ligne qui ne recense pas de documents en ligne, ces derniers faisant généralement l'objet de collectes automatiques mais pas d'un traitement bibliographique à l'unité. Les raisons qui ont abouti à cette situation sont compréhensibles et légitimes : le web a révolutionné le rapport au document, fait exploser l'auto-publication et réduit à néant le rêve d'exhaustivité. À l'ère de la toute-puissance du numérique, la bibliographie nationale française semble donc à un nouveau tournant.

Jean-Charles PAJOU
Chef du service
Bibliographie nationale
française/livres
Département du dépôt légal, BnF



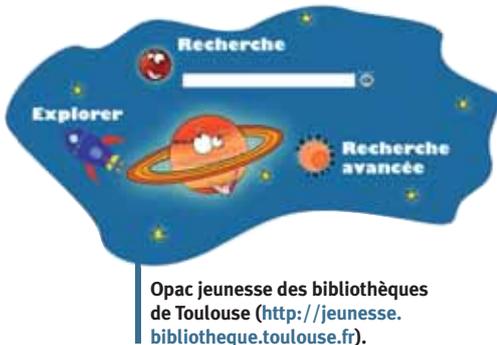
Philippe CANTIÉ
Chef du centre ISSN et
Responsable du pôle
diffusion des données et services
Département de l'information
numérique, BnF



Ce bicentenaire est l'occasion de continuer cette réflexion sur les usages, avec en particulier une journée d'étude à la BnF, le 21 octobre : « Pourquoi la bibliographie ? Hier, aujourd'hui, demain ».

Imaginez que vous êtes un OPAC...

Avec un nombre de conquêtes un rien limité – *mille e tre* –, Don Giovanni pouvait se contenter d'une simple liste papier que son valet se chargeait de dérouler. Nous, bibliothécaires modernes, sommes autrement débordés par nos acquisitions ! Mais où nous situons-nous véritablement, entre Don Giovanni et Obi-Wan Kenobi ? Notre catalogue parle pour nous. Testez-vous...



1. J'offre l'accès à :

A : Des notices bibliographiques de livres, représentant simplement le fonds de ma bibliothèque.

B : Des notices de différents types de documents disponibles à la bibliothèque mais aussi dans des bibliothèques proches.

C : Des notices de documents disponibles dans les bibliothèques du réseau, des documents numériques numérisés par la bibliothèque mais aussi les ressources numériques pour lesquelles la bibliothèque possède un abonnement.

D : Obi-Wan Kenobi.

2. Je présente des données :

A : En ISBD, respectant scrupuleusement les dernières recommandations de l'Ifla, que tous mes usagers ont appris à lire durant le stage de 10 jours obligatoire pour s'inscrire à la bibliothèque.

B : Sous une forme simplifiée, en reprenant les données contenues dans l'ISBD.

C : Sous une forme très simple, en permettant au lecteur d'accéder à des données plus complètes *via* un affichage spécial.

D : Obi-Wan Kenobi.

3. Pour que la recherche de mon utilisateur soit pertinente :

A : Je mets à disposition de multiples champs de recherche et systèmes de restriction en amont de la recherche.

B : Je propose une recherche plein texte avec un affichage des résultats par pertinence et des facettes permettant de réduire facilement les résultats.

C : Mes résultats affichés par pertinence sont agrémentés de facettes mais aussi d'interfaces visuelles (frises chronologiques, constellation de mots liés...).

D : Obi-Wan Kenobi.

4. Mon temps d'affichage des réponses est approximativement égal à :

A : 10 secondes mais à condition que l'utilisateur ait réussi à remplir correctement les 5 champs de recherche avant de lancer sa recherche.

B : 30 secondes mais je te raconte pas le nombre de données enrichies et de sources que j'interroge !

C : 5 secondes, j'ai un super moteur d'indexation qui indexe mes données en permanence.

D : Obi-Wan Kenobi.

5. Sur mon interface, un utilisateur peut :

A : Faire un panier, réserver des documents et consulter les exemplaires après authentification. C'est pas mal, non ?

B : Poster des commentaires sur les documents, ajouter des tags, les noter... Je suis 2.0 moi !!!

C : Consulter des commentaires d'autres lecteurs, issus d'autres bibliothèques ou réseaux sociaux, consulter

les profils des utilisateurs ayant commenté, les contacter...

D : Obi-Wan Kenobi.

6. Pour recommander des documents à un lecteur :

A : On peut cliquer sur le nom d'un auteur pour voir les autres documents qu'il a écrit, après avoir visualisé la notice autorité.

B : Je recommande des ouvrages proches en exploitant un historique anonymisé des prêts de mes lecteurs.

C : Outre la recommandation en fonction des emprunts de mes lecteurs, j'intègre le FRBR pour présenter toutes les éditions d'une œuvre.

D : Obi-Wan Kenobi.

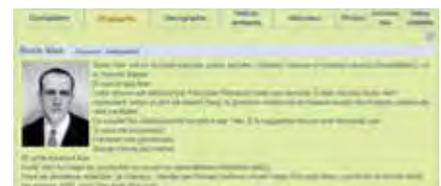
7. Mon catalogue est intégré dans mon site *via* :

A : Mon catalogue est mon site. Vous voudriez que je propose quoi d'autre ?

B : Il s'intègre dans mon portail par un lien et une interface graphique proche de celui-ci.

C : Une intégration complète dans mon portail, proposant une interface unique et des possibilités de recherche sur mon site ainsi que dans mes bases de données.

D : Obi-Wan Kenobi.



Enrichissements sur les notices : Calice 68 / AFI OPAC 2.0 (www.calice68.fr).

Trouvé dans

Auteur (160)
Titre (61)
Sujet (35)

Type de document

TEXTE IMPRIME (135)
ENREGISTREMENT MUSICAL (43)
PARTITION IMPRIMEE (8)
ENREGISTREMENT NON MUS. (7)
FILM (1)
+ plus

Facettes de l'OPAC de la Bibliothèque des Champs libres – Rennes / Encore (<http://opac.si.leschampslibres.fr/>).

8. Suis-je fils unique ?

A : Bah oui.

B : J'ai un frère qui permet d'interroger les ressources numériques.

C : Je me décline en plusieurs interfaces en fonction de mon public afin d'adapter mes résultats et mon interface. Ma déclinaison la plus connue se destine aux enfants.

D : Obi-Wan Kenobi.

9. Pour la recherche fédérée j'utilise :

A : Le Z39.50 ! Il n'y a que ça de vrai l'ami !

B : Un peu de Z39.50, un peu de SRU/SRW et une louche de moissonnage OAI.

C : J'ai une base me permettant de stocker les métadonnées de l'ensemble des données auxquelles je peux donner accès, j'indexe les bases de données en amont et j'offre l'accès à tout ça très rapidement.

D : Obi-Wan Kenobi.

10. Quand on me parle de visibilité de mes données sur le web, je réponds :

A : Que je propose un Opac auquel on peut accéder via l'Internet en s'authentifiant.

B : Que j'ai un Opac dont les notices sont indexées sur les moteurs de recherche pour pouvoir apparaître dans leurs résultats.

C : Que j'expose tout avec des métadonnées en format RDF et que je suis parfaitement prêt pour le web de données.

D : Obi-Wan Kenobi.



Application Iphone de recherche dans le catalogue des bibliothèques de Toulouse (<http://itunes.apple.com/us/app/id419585406?mt=8&ls=1>)

Benoît ROUCOU
BDP de la Gironde



11. Puis-je être interrogé depuis une autre interface que celle de mon site ?

A : Non.

B : Oui, dans le champ de recherche du navigateur ou via un widget à installer sur Netvibes ou iGoogle.

C : Oui, il est même possible de visualiser les résultats de mes recherches dans une autre interface, par exemple sur la page Facebook de ma bibliothèque.

D : Obi-Wan Kenobi.

12. Si on utilise un téléphone mobile, peut-on me voir ?

A : Erreur 404.

B : Mon interface reste lisible.

C : J'ai une version web mobile et des applications pour iPhone et Android.

D : Obi-Wan Kenobi.

QUI ÊTES VOUS ?

• **Vous avez une majorité de réponses A :** vous êtes un Opac classique. Certains vous diraient *old school*. Vous êtes fonctionnels mais vous avez du mal à évoluer. Il va peut-être falloir penser à faire sa révolution et à passer à autre chose.

• **Vous avez une majorité de réponses B :** Vous êtes un Opac 2.0 ou dit de « nouvelle génération ». Vous êtes apparus au milieu des années 2000, surfant sur la vague Web 2.0, vous montrant plus accessibles et ouverts aux utilisateurs. Vous avez récupéré le système de champ unique et d'affichage des résultats par pertinence de Google mais aussi les systèmes de facettes d'Amazon afin de réduire efficacement le bruit de vos réponses. Vous faites de votre mieux pour faire participer l'utilisateur en lui proposant de rajouter des critiques et autres tags mais en général sans grand succès. Vous regardez d'ailleurs la masse critique des données de certains réseaux sociaux ou libraires en ligne avec envie. Globalement, on peut dire que vous êtes dans le coup. Il vous faudra continuer d'évoluer pour répondre toujours mieux aux attentes de vos utilisateurs mais vous êtes sur la bonne voie.

• **Vous avez une majorité de réponses C :** On en voit peu des comme vous. Vous êtes la nouvelle génération de la nouvelle génération ! Le catalogue à la pointe, celui que tout le monde envie grandement ! Vous vous adaptez à l'évolution de votre bibliothèque en proposant l'accès à l'ensemble de ses ressources, y compris numériques, et vous le faites vite afin de toujours satisfaire vos utilisateurs. Parfaitement intégré dans votre environnement, vous coûtez tout de même un peu cher à l'usage. « On n'a rien sans rien » me répondrez-vous.

• **Vous avez une majorité de réponses D :** vous êtes un indécrottable geek, pas un catalogue de bibliothèque !

LES BIBLIOTHÈQUES EXPOSENT

Cette rubrique signale régulièrement les expositions proposées en bibliothèques, prochaines et en cours, sur tous sujets et tous types de documents. Merci d'envoyer vos informations 3 mois au moins avant leur inauguration à Nicole Picot : npicot@abf.asso.fr N'oubliez pas non plus d'envoyer vos catalogues et publications associées à ces expositions à la rédaction pour notre rubrique « Les bibliothèques éditent » dans « Notes de lecture ».

03 : Vichy, médiathèque Valery-Larbaud, « *Paul Delvaux, l'imagier aux mille facettes...* » (16/07-17/09). – **06** : Cannes, Médiathèque Noailles, « *Les animaux en folie. Dans les jardins de la Médiathèque Noailles* » (01/04-18/09) ; Nice, bibliothèque Louis-Nucéra, « *60 ans d'artistes contemporains dans Le Patriote* » (25/06-19/09) ; « *Vivaldita, 1861-2011, 500^e anniversaire de l'Unité italienne* » (07/07-08/09). – **11** :

Narbonne, Médiathèque, « *Balade archéologique à travers les fonds patrimoniaux de la Médiathèque* » (05/07-20/09). – **13** : Marseille, médiathèque Alcazar, « *Alcajazz 2011, objectif Leloir, photographies* » (05/07-26/08) ; « *Les métamorphoses de Miles* » (05/07-12/08) ; « *L'été Mangas, autour du manga* » (19/07-30/08). – **18** : Bourges, Médiathèque, « *Bords de mer, Claude Jacquot* » (08/07-31/08). – **21** : Dijon, Bibliothèque Centre-Ville, « *Comment une petite chaise est-elle devenue aussi populaire. Café Tolix* » (22/06-13/09) ; Bibliothèque Maladière, « *Saisons en dix tableaux, promesses d'un bel été, Christiane Moulin* » (05/07-30/09) ; Bibliothèque patrimoniale et d'étude, « *Découvrons le patrimoine !* » (06/07-18/09) ; « *Célébrations de Bourgogne* » (06/07-18/09) ; « *Morales sur le Livre de Job : 900 ans !* » (06/07-18/09). – **27** : Evreux, Promenade de l'Iton, « *Image(s) d'Évreux. Exposition des Archives et de la médiathèque présentée le long de la promenade de l'Iton* » (15/05-30/09). – **28** : Chartres, médiathèque Louis-Aragon, « *La Beauce des années 50 par Massin* » (05/07-03/09) ; médiathèque L'Apostrophe, « *Le marteau et la fourmi, sculptures de Konrad Loder* » (05/07-03/09). – **29** : Quimper, Médiathèque des Ursulines, « *Fenêtre sur... les déambulations urbaines* » (20/06-03/09). – **33** : Bordeaux, Bibliothèque Mériadeck, « *Le Bordeaux de Léo Drouyn, 1816-1896, peintre, dessinateur, graveur, historien* » (04/07-15/10). – **34** : Montpellier, médiathèque Federico-Garcia-Lorca, « *Montpellier tête en l'air, photos de Jean Claude Menu* » (05/07-08/09). – **37** : Tours, Bibliothèque centrale, « *Portraits de lecteurs, souvenirs de bibliothèques de Sophie Mourrat* » (10/06-30/07). – **38** : Grenoble, médiathèque Kateb-Yacine, « *Chroniques malgaches, photos de Pierrot Men* » (17/05-30/07) ; bibliothèque Eaux-Clares-Mistral, « *Voyage en Sicile, photos d'Angelo Sciabarrasi* » (14/06-31/08) ; Bibliothèque centre-ville, « *Bouillon de cultures. Le jardin anthropocène, installation potagère et exposition* » (31/05-01/10). – **49** : Cholet, Médiathèque, « *Un quartier, une bibliothèque : les relais lecture de Cholet* » (20/05-10/09). – **51** : Reims, médiathèque Jean-Falala, « *Carnets de Reims* » (05/07-28/09). – **59** : Cambrai, Médiathèque à la Maison Falleur, « *Festival de sculpture contemporaine, Escaut,*

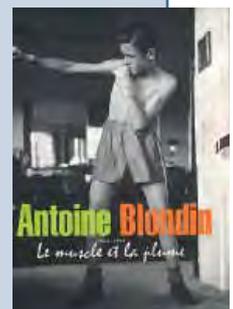
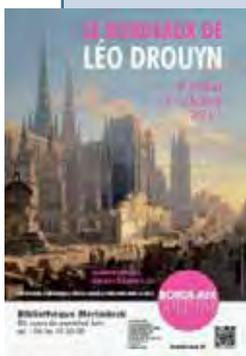
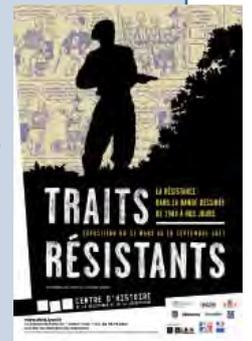
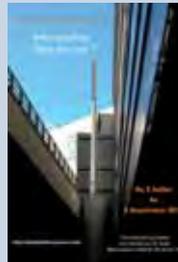
rives, dérivés » (18/06-18/09) ; Lille, médiathèque Jean-Lévy, « *100 ans de Gallimard* » (22/06-10/09) ; Tourcoing, médiathèque André-Malraux, « *Quand les artistes se livrent...* » (02/08-24/09). – **61** : Argentan, médiathèque François-Mitterrand, « *Robert Combas* » (02/07-30/09). – **64** : Bayonne, Médiathèque Sainte-Croix, « *Imaginons ensemble* » (01/07-31/08) ; Biarritz, Médiathèque, « *Herri Ixlean, au cœur du pays silencieux de Jon Cazenave* » (07/07-27/08) ; « *Paul Delvaux, aux sources de l'œuvre* » (02/07-02/10) ; Pau, Médiathèque d'Este de Billière, « *Quand la BD s'affiche* » (14/06-03/09). – **67** : Lingolsheim, Médiathèque Ouest, « *Le Petit Prince* » (02/08-08/09) ; Mulhouse, Bibliothèque Grand'Rue, « *Sortons de nos réserves : les bibliothécaires vous présentent un florilège choisi avec délectation dans les collections patrimoniales* » (02/07-18/09) ; Strasbourg, médiathèque Malraux, « *Art postal et boîtes aux lettres extraordinaires* » (18/06-27/08). – **69** : Lyon, Bibliothèque de la Part-Dieu, « *Autres bulles de résistance. Guerres et résistances dans la bande dessinée* » (10/05-03/09). – **75** : Paris, BnF, François-Mitterrand, « *Estivales africaines* » (20/06-04/09) ; « *Paul Jacoulet, 1896-1960* » (05/07-04/09) ; BnF, Richelieu, « *Enluminures en terre d'Islam entre abstraction et figuration* » (07/07-25/09). – **77** : Melun, médiathèque de l'Astrolabe, « *Melun, Numel, le patrimoine melunais passe au numérique* » (05/07-19/10). – **79** : Niort, médiathèque Pierre-Moinot, « *Dix ans d'enrichissements exceptionnels* » (17/07-30/09). – **81** : Albi, médiathèque Pierre-Amalric, « *Lutte et cultures occitanes à travers quelques affiches des années 70* » (24/06-03/09). – **85** : La-Rochesur-Yon, médiathèque Benjamin-Rabier, « *Des journées entières dans les arbres, Anne-Lise Broyer et Dominique Mahut* » (27/05-27/08). – **86** : Châtelleraut, BM, « *Bernard Matignon, artiste peintre et spécialiste de la coulure horizontale se met Face au mur* » (17/06-31/08). – **87** : Limoges, Bfm, « *Antoine Blondin, le muscle et la plume* » (09/07-27/08) ; « *Brassens ou la liberté* » (09/07-27/08). – **88** : Épinal, Bmi, « *L'art s'expose... dans tous ses états, Gaëlle Stamm* » (19/07-11/09). – **92** : Rueil-Malmaison, médiathèque Jacques-Baumel, « *Figurations humaines* » (05/07-03/09) ; « *Paysages, végétaux et vieilles pierres* » (28/06-03/09). – **94** : Vitry-sur-Seine, bibliothèque Nelson-Mandela, « *Music et manga* » (18/07-27/08) ; « *Tokyoland de Benjamin Reiss* » (18/07-27/08).

« *Le Petit Prince* » (02/08-08/09) ; Mulhouse, Bibliothèque Grand'Rue, « *Sortons de nos réserves : les bibliothécaires vous présentent un florilège choisi avec délectation dans les collections patrimoniales* » (02/07-18/09) ; Strasbourg, médiathèque Malraux, « *Art postal et boîtes aux lettres extraordinaires* » (18/06-27/08). – **69** : Lyon, Bibliothèque de la Part-Dieu, « *Autres bulles de résistance. Guerres et résistances dans la bande dessinée* » (10/05-03/09). – **75** : Paris, BnF, François-Mitterrand, « *Estivales africaines* » (20/06-04/09) ; « *Paul Jacoulet, 1896-1960* » (05/07-04/09) ; BnF, Richelieu, « *Enluminures en terre d'Islam entre abstraction et figuration* » (07/07-25/09). – **77** : Melun, médiathèque de l'Astrolabe, « *Melun, Numel, le patrimoine melunais passe au numérique* » (05/07-19/10). – **79** : Niort, médiathèque Pierre-Moinot, « *Dix ans d'enrichissements exceptionnels* » (17/07-30/09). – **81** : Albi, médiathèque Pierre-Amalric, « *Lutte et cultures occitanes à travers quelques affiches des années 70* » (24/06-03/09). – **85** : La-Rochesur-Yon, médiathèque Benjamin-Rabier, « *Des journées entières dans les arbres, Anne-Lise Broyer et Dominique Mahut* » (27/05-27/08). – **86** : Châtelleraut, BM, « *Bernard Matignon, artiste peintre et spécialiste de la coulure horizontale se met Face au mur* » (17/06-31/08). – **87** : Limoges, Bfm, « *Antoine Blondin, le muscle et la plume* » (09/07-27/08) ; « *Brassens ou la liberté* » (09/07-27/08). – **88** : Épinal, Bmi, « *L'art s'expose... dans tous ses états, Gaëlle Stamm* » (19/07-11/09). – **92** : Rueil-Malmaison, médiathèque Jacques-Baumel, « *Figurations humaines* » (05/07-03/09) ; « *Paysages, végétaux et vieilles pierres* » (28/06-03/09). – **94** : Vitry-sur-Seine, bibliothèque Nelson-Mandela, « *Music et manga* » (18/07-27/08) ; « *Tokyoland de Benjamin Reiss* » (18/07-27/08).

« *Le Petit Prince* » (02/08-08/09) ; Mulhouse, Bibliothèque Grand'Rue, « *Sortons de nos réserves : les bibliothécaires vous présentent un florilège choisi avec délectation dans les collections patrimoniales* » (02/07-18/09) ; Strasbourg, médiathèque Malraux, « *Art postal et boîtes aux lettres extraordinaires* » (18/06-27/08). – **69** : Lyon, Bibliothèque de la Part-Dieu, « *Autres bulles de résistance. Guerres et résistances dans la bande dessinée* » (10/05-03/09). – **75** : Paris, BnF, François-Mitterrand, « *Estivales africaines* » (20/06-04/09) ; « *Paul Jacoulet, 1896-1960* » (05/07-04/09) ; BnF, Richelieu, « *Enluminures en terre d'Islam entre abstraction et figuration* » (07/07-25/09). – **77** : Melun, médiathèque de l'Astrolabe, « *Melun, Numel, le patrimoine melunais passe au numérique* » (05/07-19/10). – **79** : Niort, médiathèque Pierre-Moinot, « *Dix ans d'enrichissements exceptionnels* » (17/07-30/09). – **81** : Albi, médiathèque Pierre-Amalric, « *Lutte et cultures occitanes à travers quelques affiches des années 70* » (24/06-03/09). – **85** : La-Rochesur-Yon, médiathèque Benjamin-Rabier, « *Des journées entières dans les arbres, Anne-Lise Broyer et Dominique Mahut* » (27/05-27/08). – **86** : Châtelleraut, BM, « *Bernard Matignon, artiste peintre et spécialiste de la coulure horizontale se met Face au mur* » (17/06-31/08). – **87** : Limoges, Bfm, « *Antoine Blondin, le muscle et la plume* » (09/07-27/08) ; « *Brassens ou la liberté* » (09/07-27/08). – **88** : Épinal, Bmi, « *L'art s'expose... dans tous ses états, Gaëlle Stamm* » (19/07-11/09). – **92** : Rueil-Malmaison, médiathèque Jacques-Baumel, « *Figurations humaines* » (05/07-03/09) ; « *Paysages, végétaux et vieilles pierres* » (28/06-03/09). – **94** : Vitry-sur-Seine, bibliothèque Nelson-Mandela, « *Music et manga* » (18/07-27/08) ; « *Tokyoland de Benjamin Reiss* » (18/07-27/08).

« *Le Petit Prince* » (02/08-08/09) ; Mulhouse, Bibliothèque Grand'Rue, « *Sortons de nos réserves : les bibliothécaires vous présentent un florilège choisi avec délectation dans les collections patrimoniales* » (02/07-18/09) ; Strasbourg, médiathèque Malraux, « *Art postal et boîtes aux lettres extraordinaires* » (18/06-27/08). – **69** : Lyon, Bibliothèque de la Part-Dieu, « *Autres bulles de résistance. Guerres et résistances dans la bande dessinée* » (10/05-03/09). – **75** : Paris, BnF, François-Mitterrand, « *Estivales africaines* » (20/06-04/09) ; « *Paul Jacoulet, 1896-1960* » (05/07-04/09) ; BnF, Richelieu, « *Enluminures en terre d'Islam entre abstraction et figuration* » (07/07-25/09). – **77** : Melun, médiathèque de l'Astrolabe, « *Melun, Numel, le patrimoine melunais passe au numérique* » (05/07-19/10). – **79** : Niort, médiathèque Pierre-Moinot, « *Dix ans d'enrichissements exceptionnels* » (17/07-30/09). – **81** : Albi, médiathèque Pierre-Amalric, « *Lutte et cultures occitanes à travers quelques affiches des années 70* » (24/06-03/09). – **85** : La-Rochesur-Yon, médiathèque Benjamin-Rabier, « *Des journées entières dans les arbres, Anne-Lise Broyer et Dominique Mahut* » (27/05-27/08). – **86** : Châtelleraut, BM, « *Bernard Matignon, artiste peintre et spécialiste de la coulure horizontale se met Face au mur* » (17/06-31/08). – **87** : Limoges, Bfm, « *Antoine Blondin, le muscle et la plume* » (09/07-27/08) ; « *Brassens ou la liberté* » (09/07-27/08). – **88** : Épinal, Bmi, « *L'art s'expose... dans tous ses états, Gaëlle Stamm* » (19/07-11/09). – **92** : Rueil-Malmaison, médiathèque Jacques-Baumel, « *Figurations humaines* » (05/07-03/09) ; « *Paysages, végétaux et vieilles pierres* » (28/06-03/09). – **94** : Vitry-sur-Seine, bibliothèque Nelson-Mandela, « *Music et manga* » (18/07-27/08) ; « *Tokyoland de Benjamin Reiss* » (18/07-27/08).

* : itinérante ; C : catalogue ; P : publication.



« *Chroniques malgaches, photos de Pierrot Men* » (17/05-30/07) ; bibliothèque Eaux-Clares-Mistral, « *Voyage en Sicile, photos d'Angelo Sciabarrasi* » (14/06-31/08) ; Bibliothèque centre-ville, « *Bouillon de cultures. Le jardin anthropocène, installation potagère et exposition* » (31/05-01/10). – **49** : Cholet, Médiathèque, « *Un quartier, une bibliothèque : les relais lecture de Cholet* » (20/05-10/09). – **51** : Reims, médiathèque Jean-Falala, « *Carnets de Reims* » (05/07-28/09). – **59** : Cambrai, Médiathèque à la Maison Falleur, « *Festival de sculpture contemporaine, Escaut,*

En écho



Marin Ledun et Brigitte Font Le Bret, *Pendant qu'ils comptent les morts. Entretien entre un ancien salarié de France Télécom et un médecin psychiatre*, Postface Bernard Floris, La Tengo édit., 2010, 168 p., 14x19 cm, ISBN 978-2-35461-007-4

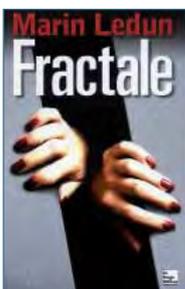
L'occasion est rarement donnée d'observer comment un roman, dûment estampillé « polar », se construit à partir d'une réalité que son auteur a lui-même décrite ailleurs sur un mode documentaire. C'est pourquoi nous proposons aux lecteurs du dernier roman de Marin Ledun, *Les visages écrasés*, qui vient de paraître au Seuil dans la collection « Romans noirs »¹, de plonger, par un bref flash back, dans le livre d'entretiens issu de l'expérience qu'a vécue l'écrivain lorsqu'il était encore chercheur en sociologie des usages au centre R&D de France Télécom. Pour avoir observé et vécu de l'intérieur les ravages occasionnés par les options managériales du groupe de 2000 à 2007, dont les funestes effets sont encore dans tous les esprits – 32 suicides en deux ans –, Marin Ledun ne s'est pas contenté de dresser un terrible constat. Il a souhaité donner un double point de vue sur ces pratiques en questionnant, en sociologue, le médecin du travail et psychiatre Brigitte Font Le Bret, membre de l'Observatoire du stress et des mobilités forcées à France Télécom. Double point de vue, mais aussi double regard puisque tous deux ont été à la fois acteurs et témoins. Cependant, comme le secret professionnel pèse encore sur ces entretiens, leur imposant certaine distance, un troisième invité, le sociologue Bernard Floris, élargit le propos dans une brève postface qui donne à cette expérience son plein sens en la resituant dans le contexte plus général de la financiarisation du monde de l'entreprise où les actionnaires ont peu à peu remplacé les capitaines d'industrie. Résultat de trois années d'échanges, ces entretiens visent avant tout à ouvrir un processus pour libérer une parole dont les salariés sont privés par un isolement calculé. Mais la voie est étroite, car

1. Évoqué *supra* p. 27 en complément de l'entretien avec Marin Ledun présenté dans notre dossier (pp. 24-28).

il s'agit aussi, après que l'accent ait été porté tant par la presse que par la communication de l'entreprise, sur les suicides et les histoires individuelles, le tout envisagé sous un angle essentiellement psychologisant, de « s'en tenir à ce que doit être l'étude du travail, c'est-à-dire l'étude des rapports sociaux au travail ». Il s'agit donc de comprendre comment, non seulement les suicides, mais plus généralement une énorme souffrance au travail sont générés par un management infantilisant et pervers, qui associe la victime à la mise en place de sa peine en l'amenant à intérioriser les processus qui le conduisent à sa perte². Isolé, surveillé, soumis à des injonctions paradoxales qui construisent les conditions de l'échec, amené à abolir toute frontière entre la vie personnelle et le travail, le salarié se détourne alors de toute revendication collective pour situer une souffrance vécue comme individuelle dans une perspective purement médicale. Une vision adéquate et complète de la chaîne des responsabilités inclut alors non seulement l'encadrement et le management mais aussi les usagers-client – c'est-à-dire chacun d'entre nous – porteurs d'une exigence de satisfaction totale elle-même induite par la publicité des entreprises. *In fine*, la boucle est bouclée lorsque l'on a compris que le salarié qui souffre est lui-même un usager bourreau, écureuil fou accélérant sa perte dans la roue emballée de la consommation. La perversité du système est sans limite puisque, lorsqu'enfin une enquête est diligentée auprès du personnel, c'est à travers un questionnaire piégé – ici démonté – qui finira par livrer des conclusions intéressées. *Pendant qu'ils comptent les morts* est certainement à acquérir d'urgence par toutes les bibliothèques de comités d'entreprise. On peut toutefois regretter que la réflexion ne débouche pas sur un examen plus radical du statut et de la valeur même du travail, mais ce serait un autre sujet. En revanche, et pour en revenir à nos enjeux professionnels, il nourrira aussi la réflexion sur la révolution copernicienne de la bibliothéconomie qui place l'usager « au centre ».

Philippe LEVREAUD

2. On se souviendra également du film de Nicolas Klotz, *La question humaine* (2007).



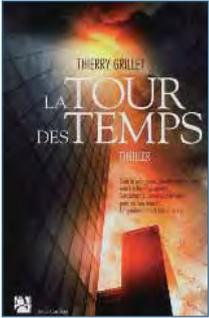
Marin Ledun, *Fractale*, La Tengo édit., coll. « Pièces à conviction », 2011, 96 p., 11x17,7 cm, ISBN 978-2-35461-011-1

Caryl Férey, *Nouveau monde Inc.*, La Tengo édit., coll. « Pièces à conviction », 78 p., 11x17,7 cm, ISBN 978-2-35461-013-5

Signalons encore que les mêmes éditions La Tengo – un catalogue à suivre... – ont lancé cette année une nouvelle collection

« Pièces à conviction » à prix très doux. Ses deux premiers titres reprennent des créations radiophoniques produites par France Culture (respectivement pour « Drôle de drames » et « Mauvais genres »). Marin Ledun revient, avec *Fractale*, à son grand sujet. Sur une manœuvre managériale détournée en jeu de la vérité, six salariés sont piégés à huit-clos. Entre *Dix petits nègres* et *La question humaine*, le film de Nicolas Klotz (2006). De son côté, Caryl Férey (l'auteur de *Zulu*, *Utu* et *Haka*) embarque certaine Marie, à l'agonie, dans la voiture d'un attaché culturel tchétchène pour un dernier voyage, non sans avoir fait le plein d'humour macabre. Une autre manière d'accommoder le noir taillé en pièces.

Philippe LEVREAUD



Thierry Grillet, *La Tour des temps*,
Anne Carrière, 2010, 294 p., 24 cm.
ISBN 978-2-8433-7544-6

Il faut d'abord le noter, pour n'y plus revenir : Thierry Grillet n'est pas Dashiell Hammett, et sa maîtrise du suspense et du dialogue pertinent doit faire encore de sérieux progrès pour captiver réellement ses lecteurs.

Mais détourner sur ce motif le public des bibliothécaires de cet ouvrage serait injuste, car il présente pour nous bien d'autres intérêts, les ressorts par exemple de cette construction littéraire qu'édifie l'auteur au sein même de son milieu professionnel.

C'est bien notre Bibliothèque nationale de France – et même, sur la couverture, un euphémisme de la communication marchande l'élève au rang de « plus grande bibliothèque du monde » – qu'il donne pour cadre à cette action complexe à cheval sur deux temps, le nôtre et celui de l'Occupation, comme on le découvre assez vite. Obscur prétexte à cette confrontation, l'amorce de l'intrigue est un phénomène inconcevable – et pour cette raison toujours abordé par ellipse –, qu'un beau soir un jeune vigile découvre avec effroi dans le sous-sol de la tour des Temps.

C'est la résurgence d'une époque sulfureuse, mais authentique, où les internés de la *Möbel-Aktion* devaient trier dans le « camp d'Austerlitz » les objets d'art et de valeur confisqués aux Juifs pour les expédier en Allemagne ; et par une coïncidence qu'on admet de bonne grâce, on constate en parallèle qu'un incunable rarissime a disparu lors de la préparation de l'exposition dont il serait le clou, ce qui plonge dans la confusion la jeune conservatrice chargée de la régie des œuvres.

On se gardera bien d'examiner ensuite si la rencontre du vigile et de la conservatrice est vraisemblable, comme la double enquête officieuse qu'ils poursuivent en commun, puisqu'il s'agit d'obligations narratives ; et le critique ne saurait s'autoriser de sa lec-

ture pour exposer du même coup la fin de l'histoire, qui touche au fantastique et ne l'a surpris qu'à demi.

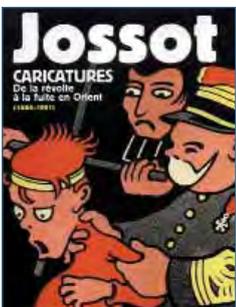
Les deux raisons qui donnent du prix à ce livre sont à chercher ailleurs : d'abord, et c'est un effort qu'il faut saluer, Thierry Grillet concourt à donner au célèbre quadrilatère borné de ses tours une existence dans la fiction. La consécration littéraire, qui va de soi pour les grands monuments de la capitale, Notre-Dame de Paris ou le palais du Louvre, n'est pas une entreprise commode pour ses fleurons les plus récents, comme l'attestait l'exemple du centre Pompidou, célébré sur le mode ironique ou fantastique par Richard Jorif ou Philippe de la Genardière. Elle est pourtant nécessaire à la pleine assimilation du bâtiment dans la culture collective, en ceci que l'imagination des romanciers lui confère progressivement le rang d'une construction mythique : il fallait donner l'impulsion, d'autres sans doute sauront parfaire le trait.

Ensuite et surtout, l'auteur nous y dévoile avec une estimable sincérité la vision que lui donne de notre métier son expérience des coulisses de Tolbiac. On connaît bien, dans le développement des littératures policières, cette veine spécifique du polar professionnel souvent illustrée par des livres à clés, satires délibérées ou règlements de comptes sous l'abri d'un pseudonyme plus ou moins transparent. Ce n'est pas le modèle qu'a choisi le délégué aux Affaires culturelles de la BnF, qui sans être absolument du sérail n'en ignore nullement les détours : ses personnages ne sont pas des caricatures, mais visiblement les synthèses de plusieurs cas particuliers qu'il a rencontrés dans l'institution, décrits avec une considération parfois ironique, mais qui les rend en général crédibles.

Sans doute est-ce de mêler ainsi le réalisme corporatif à des phénomènes temporels imaginaires que ce livre tire l'essentiel de son charme : et sa lecture, sans être aussi palpitante qu'on pouvait l'espérer, nous réserve quand même d'agréables moments.

Bernard HUCHET

Les bibliothèques éditent



Michel Dixmier et Henri Viltard, *Jossot, caricatures. De la révolte à la fuite en Orient (1866-1951)*, préf. Cabu, Paris Bibliothèques, 2010, 184 p., 19 x 25 cm, 186 ill. coul., ISBN 9782843311758

Au premier feuilletage, il semble que les images bondissent pour s'échapper du livre ! Et puis cet air de famille, aplats de couleur, larges cernes noirs, expres-

sivité, économie : *Hara Kiri*, *Charlie hebdo* ? Cette impression n'est pas trompeuse, Gustave Henri Jossot, né en 1866, est

bien leur maître à tous. Cabu, préfacier, parle pour lui, mais il est étonnant de reconnaître ici (nos 36 et 132) des silhouettes à l'encre de chine qui anticipent si précisément celles, tant singulières, de Willem ou de Gébé, ailleurs des scènes en couleur dont la palette évoque immédiatement et la véhémence malsaine et provocante de Vuillemin (n°185). Jossot qui, fin de siècle oblige, fit pourtant ses classes auprès des symbolistes, puis des fauves et des nabis, synthétisa les élégances de l'art nouveau et l'esthétique toute moderne de la laideur, croisera dans les parages de Lautrec, Valtat, Vallotton ou Beardsley. Tout en y participant pleinement, il traversera pourtant le miroir du présent pour puiser sa véritable inspiration dans

l'imagerie médiévale, ses trognes et ses gargouilles. Et c'est bien parce qu'il a su très vite dominer ces différents héritages, concilier l'arabesque et la charge, s'attacher à prouver que l'on peut faire de l'art avec la caricature – « *Tout paroxysme est de l'art* » –, qu'un siècle plus tard, notre œil n'hésitera pas à trouver dans l'auteur des *Fous* (1925) un précurseur de Combas. Bref, Jossot nous est un contemporain capital, et ce livre vient fort opportunément remettre en lumière celui qui, pourfendeur des curés, des juges, des militaires et des bourgeois, se refusa à angéliser la classe ouvrière ou à grossir les rangs des anarchistes autoproclamés. Rentier à vingt-trois ans après avoir considérablement roulé sa bosse, il le dit tout net : « *J'entends vivre en homme libre.* »

Abondamment citée, sa correspondance avec Jehan Rictus – dont on espère qu'elle sera publiée sans tarder – révèle non seulement un véritable écrivain, aussi sûr de sa plume que de son trait, mais également un authentique penseur, comme le furent Gauguin ou Van Gogh, un penseur pratique, un nietzschéen à l'état brut. Excellant en effet à fustiger les camps contraires renvoyés dos à dos à leurs dogmatismes respectifs – calottins et anarchistes, prolétaires et patrons, artistes poseurs et bourgeois satisfaits –, il a connu le succès et ses malentendus. À peine un an après sa première exposition à Dijon, il est remarqué sur les cimaises du Salon des Indépendants (1893) et publie ses dessins à *La plume*, dans *Le Rire*. À partir de 1902, il entame une collaboration suivie avec *L'assiette*

au Beurre qui publiera ses dessins jusqu'en 1907, et devient un affichiste très demandé. Pourtant, en 1904, une période de rupture trahit une insatisfaction profonde : pour jubilante qu'elle soit, la caricature repose au fond sur la haine. Voulant s'extraire une bonne fois de ce que Nietzsche eût appelé le « ressentiment », il tente l'ultime métamorphose : la caricature l'avait aidé à s'extraire de l'académisme, s'évader de la caricature pour trouver le chemin de la vraie peinture est désormais l'objet de sa quête. Un premier voyage en Tunisie en 1896 suivi de plusieurs autres jusqu'en 1909, l'avaient mis sur la voie. En 1911, Jossot décampa. Il fait ses adieux définitifs à l'Occident et s'installe dans le désert tunisien. Il embrasse l'Islam... mais en fuit aussitôt les formes contraignantes et s'engage sur la voie mystique d'un soufisme aménagé à sa guise. Cette ultime ruade se solde pourtant par un échec amer. Au cours de ces quarante années passées loin de tout, son art ne trouve pas la relance espérée et, faute de se régénérer au contact d'une authenticité féconde, il se trouve incapable d'envisager « une hybridation culturelle heureuse » face à la réalité coloniale. Réfugié dans la solitude, il meurt en 1951 après avoir rédigé ses souvenirs, demeurés inédits à ce jour.

Rien de sa vie ni de son œuvre, de sa pensée ni de ses écrits ne peut laisser indifférent et il est permis d'espérer qu'à la lecture de ce livre, et peut-être grâce à elle, une seconde vie est pour Jossot, encore à venir.

Philippe LEVREAUD

Les bibliothèques dans le monde



Marie Aubinais, *Les bibliothèques de rue. Quand est-ce que vous ouvrez dehors ?*, Bayard / Quart Monde, coll. « En mouvement », 2010, 168 p., 14,8x20,4 cm, ISBN 978-2-227-48229-6

Sans murs, sans bureaux, sans étages, mais dehors, au soleil ou abrité du mauvais temps, une couverture posée à même le sol et une caisse de livres prêts à rencontrer l'imagination de tous les

enfants : voilà la bibliothèque de rue... Depuis plus de quarante ans qu'elles existent, présentes aujourd'hui dans plusieurs pays, on s'étonne que le livre de Marie Aubinais soit un des premiers ouvrages, sinon le tout premier, qui leur soit consacré. Il nous donne à voir et à comprendre l'univers des bibliothèques de rue dans sa complexité, son dynamisme et ses enjeux.

À l'origine du mouvement se trouve ATD Quart Monde et son fondateur, Joseph Wresinski, qui en 1956 décide de créer une bibliothèque pour enfants dans un bidonville de Noisy-le-Grand. Le succès de ce premier pivot culturel au sein d'un quar-

tier en difficulté conduit, dans les années soixante, à élaborer une action plus précise en faveur de l'accès au savoir dans les foyers d'exclusion sociale. Une action simple (en apparence, entendons-le), qui ramène les livres au point le plus fragile, essentiel et pourtant délaissé de la société : les enfants des milieux défavorisés, pour qui la lecture et l'accès au savoir n'est pas toujours une évidence, et où la culture, la connaissance ou simplement le plaisir de lire, passent souvent pour inaccessibles.

Le livre ne s'attarde pas sur l'historique du sujet, et les considérations politiques, sociologiques et culturelles se laissent entendre d'elles-mêmes, sans dissertation. C'est que la particularité de l'ouvrage vient de son aspect pragmatique, qui se voudrait être davantage un guide pour « bibliothécaire de rue ». Les chapitres concis pointent par thématique les difficultés, les contraintes et les points sensibles à ne pas ignorer, mettent en évidence les principes et les fondements nécessaires à l'action d'une bibliothèque de rue. Pour cela, les témoignages ne sont pas avares. Une dernière partie est consacrée aux volontaires d'ATD qui, par leurs expériences, soulèvent les nombreux possibles qu'offrent les bibliothèques de rue. Les questions les plus simples et pratiques ne sont pas oubliées : « Comment

se présenter ? », « Que faire quand il pleut ? » ou « Comment choisir les livres ? » ; le lecteur ne reste jamais sans réponses. Ne lui manque que de vivre l'expérience...

Car tout cela s'articule autour du rapport qui se noue finalement entre les enfants et la lecture, des particularités de tous dans cette rencontre libre et volontaire avec l'univers livresque. Et s'il convient toujours à chacun d'apprivoiser les livres à sa manière, encore faut-il quelqu'un pour nous guider... La bibliothèque de rue n'a pas pour but de remplacer les structures du livre, l'école, ou la famille – même si son rôle s'avère indispensable comme médiateur de ces instances et des structures éducatives. Elle s'entend avant tout à initier les

plus jeunes et les plus démunis au plaisir de la lecture, de la découverte et de la rencontre, à nourrir leur imaginaire, ouvrir leur regard, et faire naître le dialogue, la conscience de soi, de l'autre, pour lutter contre l'exclusion et la misère sociale. Simple et forte conviction, donc, que celle de la culture et du savoir comme moteur de la cohésion et de l'intégration sociale, sans oublier, comme l'écrivait Proust, qu'« il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons passés avec un livre préféré. »

Yohann GUÉRIN

Boîte à idées, boîte à outils



Louis-Philippe Dalembert et Lyonel Trouillot, *Haïti. Une traversée littéraire*, Presses nationales d'Haïti / Culturesfrance / Philippe Rey / Ina, coll. « Cultures Sud », 2010, 176 p., 14 x 20,5 cm + 1 CD, ISBN 978-2-84876-153-4

Denise Coussy, Denis Hirson et Joan Metelerkamp, *Afrique du Sud. Une traversée littéraire*, Institut français / Philippe Rey / Ina, coll. « Cultures Sud », 2011, 256 p., 14 x 20,5 cm + 1 CD, ISBN 978-2-84876-172-5



Conformément à sa mission de reconstruction des circuits éditoriaux au Sud francophone, et en parallèle à la revue en ligne culturessud.com, le nouvel Institut français (ancien Culturesfrance) ouvre ici un nouveau portail vers les littératures du sud. Et

qui d'autre que les Éditions Philippe Rey, dont le catalogue est nourri depuis leurs débuts par la littérature étrangère, pour partager les couleurs de cette coédition ? À ce tandem se joint l'Ina, qui apporte à la collection une contribution audio constituée d'archives sonores par lesquelles le lecteur entendra les voix de quelques écrivains qu'auront embrayées les pages de cette « traversée littéraire » (sous-titre de la collection). Intelligemment ordonnés, les ouvrages associent anthologie et essais littéraires, avant d'ouvrir les horizons du lecteur par une bibliographie des titres publiés en français complétée d'un index.

La traversée débute avec un panorama de l'histoire littéraire des pays (repris en fin d'ouvrage dans une chronologie), suivi d'essais plus introspectifs et critiques, sur le texte haïtien (« Lire le texte haïtien ») par exemple, ou sur « le roman

après l'apartheid » suivi d'un « regard sur la poésie contemporaine en langue anglaise » pour le volume sur l'Afrique du Sud. L'occasion pour les auteurs de mettre à plat l'histoire et recentrer les littératures et leurs écrivains face aux leitmotivs et thèmes majeurs qui émaillent leurs textes. Ce sont les blessures du colonialisme, suivies de celles de la dictature des Duvalier (père et fils) pour Haïti, celles de la ségrégation et de l'apartheid jusqu'en 1991 en Afrique du Sud ; les mouvements de pensée, de revendication, de révolte, les courants artistiques, intellectuels qui jalonnent les siècles, sans oublier la question fondamentale de la langue pour ces deux littératures, partagées, l'une entre le créole et le français, l'autre entre l'anglais et l'afrikaans. Bref, une traversée littéraire qui se termine de la meilleure des manières avec une anthologie d'extraits à travers lesquels le lecteur pourra goûter lui-même la prose ou la poésie des auteurs les plus influents et représentatifs de leur littérature, et d'écouter ensuite certaines de leurs voix dans les interviews du CD audio (René Depsetre, Frankétienne, Émile Ollivier, Anthony Pelps pour *Haïti*, André Brink, Njabulo S. Ndebele, Mongane W. Serote, Nadine Gordimer et une émission sur la libération de Mandela pour *Afrique du Sud*).

L'iconographie en noir et blanc, présente mais parcimonieuse, distribuée de façon un peu aléatoire laisse un peu sur sa faim et les ouvrages demeurent ternes dans leur ensemble. Mais retenons surtout l'aspect pratique et engageant d'un tel instrument de découverte auquel les bibliothécaires pourront facilement se référer, notamment par les outils bibliographiques. Le fruit d'une collaboration audacieuse et intelligente, cette nouvelle collection deviendra très vite un manuel évident et incontournable en médiathèque et centre de documentation, tant pour les étudiants, les usagers férus de littérature étrangère, que pour les curieux en tout genre.

Yohann GUÉRIN



Collectif, *Les 20 ans de Médial. 1988-2008*, Nancy-Université/Médial, 2011, 200p., sans ISBN

Créé en 1988, le Centre régional de formation aux carrières du livre, des bibliothèques et de la documentation de Nancy a fêté ses 20 ans en 2008. Il le fait savoir cette année en publiant les actes de la journée d'études du 1^{er} décembre 2008 ; une manière de rester jeune. 200 pages pour tout savoir sur l'histoire du centre, en rappelant le contexte (I. Dussert-Carbone, G. Briand, C. Guitart), les étapes de sa mise en place et les activités par le menu (M. Didelot). Mais l'ouvrage prend aussi du champ avec un regard « rétrospectif et prospectif » sur la formation des bibliothécaires (D. Renoult), encore élargi par des abords thématiques : patrimoine et conservation (P. Hoch), réseau des archives départementales (I. Chave), conservation (J.-M. Arnoult), coopération et réseaux (G. Perrin, R. Bérard, G. Pierret, D. Arot). PL

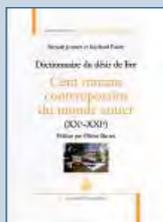


Le rôle social des bibliothèques dans la ville, ss la dir. de Pascale Villate et Jean-Pierre Vosgin, PUB, coll. « Lecteurs-Bibliothèques-

Usages nouveaux », 2011, 270 p., ISBN 978-2-86781-727-4

Une longue contribution de J.-P. Vosgin introduit ces actes du 17^e colloque « Profession bibliothécaire » (Floirac, 1^{er} avril 2010) où, à partir d'articles marquants et d'une enquête effec-

tuée en 2009, il a recensé les 20 missions actuelles de la bibliothèque telles que les perçoivent leurs acteurs. Il en déduit 21 propositions « d'améliorations, d'évolutions, de préconisations pour un grand nombre des 4,500 BM de lecture publique en France » et, conclut-il, pour répondre à Durkheim mis en exergue, « changer la société ». Fabrice Chambon interroge le rôle des bibliothèques dans l'éducation populaire et l'aide aux publics défavorisés. À l'appui de ces thèses, sont convoqués les exemples concrets des Idea stores britanniques (P. Villate), puis celui de Floirac et de sa M270 explicité en pas moins de 6 articles (politique de la ville, place de la médiathèque, partenariats, ateliers d'écriture – ce dernier sujet étant repris avec une deuxième illustration au Pays de Langon en Sud-Gironde). PL



Benôit Jeantet et Richard Escot, *Dictionnaire du désir de lire. Cent romans contemporains du monde entier (XX^e-XXI^e)*, Honoré Champion, coll. « Les dictionnaires », 2011, 416 p., ISBN 978-2-7453-2202-9

Cette nouvelle collection d'un éditeur connu pour ses publications savantes est plutôt intrigante. Débutée avec un *Dictionnaire du rugby*, suivi d'un *Dictionnaire des écrivains francophones classiques*, elle nous livre ici une collection d'entrées « forcément subjective » prélevée sur un champ si vaste qu'il autorise tout et son contraire. Olivier Barrot, préfacier, dit d'emblée ce qui nous a retenu : « *Ce que ce dictionnaire offre de*

meilleur ? Son titre. » Il est le symptôme de ce qui à nos yeux constitue le vrai sens d'une crise de la lecture qui ne fait plus de doute pour personne mais qu'il reste politiquement incorrect de nommer. De la lecture littéraire s'entend. Pointer le désir de lire revient à remuer le couteau dans la plaie. De Chinua Achebe à Stefan Zweig, en passant par Proust et Brett Easton Ellis, Larbaud et Oz, les auteurs présentés sont accueillis en déclencheurs de désir, sur le prétexte d'une seule œuvre et sous trois angles : biographique, contextuel et incitatif. Le plus original réside dans les 20 dernières pages d'index qui élargissent le champ du désir : noms de lieux, personnes citées et thèmes abordés. Désir de Calvados, de Qatar, ou de Villard-de-Lans ? D'Humphrey Bogart (Chandler) ou de David Bowie (Burroughs) ? D'amour, d'administration ou de calomnie ? Le ton – qui est le cœur de l'affaire – tente de concilier une proximité amicale type « club de lecteurs » et une approche plus didactique. Qui vise-t-il ? L'« hypocrite lecteur » revenu de tout ou le non-lecteur, sincère et désarmant déserteur ? Aucun extrait de texte n'étant donné, le livre désigne un objet absent. Il y a fort à parier que l'idiot regardera le doigt. PL



Fabrice d'Almeida et Christian Delporte, *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*, Flammarion, « coll. Champs/Histoire », 2^e éd., 2010, 512 p., ISBN 978-2-0812-3770-4
Signalons la réédition mise

à jour de cet ouvrage indispensable aux bibliothécaires pour affiner leur conscience du monde médiatique. Pris entre la nécessité d'assurer leur place dans le monde de l'information – n'a-t-on pas entendu dans une journée d'étude que, dans un contexte d'« infobésité », les bibliothécaires doivent jouer un rôle assimilable à celui d'un journaliste ? – et le désir de s'engager plus décidément dans la voie de la communication – que l'on a pu mesurer lors d'un récent congrès de l'ABF... –, autant qu'ils se constituent une image aussi précise que possible d'un monde où, comme il est dit dans cet ouvrage, sous la forme il est vrai d'une question un rien rhétorique, la culture devient un vecteur pour la rédemption de la publicité marchande (p. 292). PL



Éric Przyswa, *Cybercriminalité et contrefaçon*, Fyp éd., coll. « Présence/Essai », 2010, 200 p., ISBN 978-2-916571-47-8

À force de penser et de décrire Internet en termes de « virtualité », en viendra-t-on vraiment à oublier qu'il n'est qu'un outil réel à l'usage de personnes réelles pour opérer dans le monde réel ? Et que s'y transposent tous les rapports de force de ce monde-ci ? Simplement, la fluidité accélérée des échanges accroît encore la faiblesse défensive des États déjà mise à mal par la mondialisation. Devant le constat d'un brouillage généralisé des frontières – et des discours –, la question de savoir à qui profite le crime ouvre de troublantes perspectives en conclusion à notre numéro « noir ». PL

La maison d'été

présente

XL, une rétrospective de l'œuvre du photographe Xavier Lambours à l'occasion d'une exposition à la Maison européenne de la photographie, de juin à septembre.

Xavier Lambours expose une (petite) part de son travail si fécond : une sélection de photographies regroupant 30 ans de travail sur 120 pages, de ses célèbres clichés de stars de cinéma aux portraits d'animaux, en passant par sa toute dernière série de nus en couleurs. Dans les portraits pour la plupart photographiés en noir et blanc, il projette sur Derrida, Duras, Lévi-Strauss, Mitterrand, Truffaut, Welles et tant d'autres ses propres interrogations, saisissant dans leur regard une forme d'inquiétude. Pour les nus, Lambours multiplie les approches, les perspectives : de surprenants portraits de femmes.

22 x 24 cm, 120 p., 15 euros



Dans la collection Vues d'esprit, retrouvez :

La revue

■ n°1 : Portrait/Regard, 2010, 15 euros

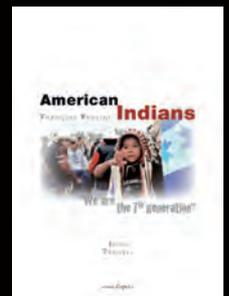
Le projet éditorial est de présenter les travaux d'une dizaine de photographes contemporains autour d'un thème fédérateur. Pour ce premier numéro, le thème est celui du regard dans le portrait, avec une intention déclarée : « Vues de l'esprit, à feuilleter lentement, comme on déguste un bon vin. Dix portfolios, une centaine d'images, sans légende ou presque, avec un texte en regard. Le premier lien entre ces photos est une curiosité sur une approche thématique. Le second, c'est le coup de cœur. Nos images n'ont pas été prises sous les *sunlights*, mais vous pourrez les interroger tranquillement, longuement. Nous espérons simplement ici partager longtemps ces moments avec vous. »

■ n°2 : Corps en jeu, à paraître, 15 euros



Les livres

- *Habiter là*, photographies de Benjamin Serero, texte d'Olivier Adam, 2005, 12 euros
- *Las Vegas*, photographies de François Paolini, 2007, 14 euros
- *American Indians*, photographies de François Paolini, 2007, 19 euros



Pour commander nos ouvrages :

La maison d'été

25 rue de la Fontaine au Roi - 75011 Paris
Tél. 01 77 17 27 40 ■ agence.lme@gmail.com
www.agencelme.com

Jeudi 1er décembre 2011

**L'ÉVÉNEMENT
BIBLIOTHÈQUES
DE L'ANNÉE**



**2^e Grand Prix Livres Hebdo
DES BIBLIOTHÈQUES**

QUATRE PRIX ET UN GRAND PRIX

Prix de l'innovation. Prix de l'accueil.
Prix de l'espace intérieur. Prix de l'animation.

**CETTE ANNÉE, LA REMISE DES PRIX AURA LIEU
À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔTEL DE VILLE DE PARIS (BHV).**

Clôture de l'envoi des dossiers le 30 septembre 2011

Inscrivez-vous sur livreshebdo.fr

**Pour toute demande de renseignements, merci d'envoyer un mail à
grandprixdesbibliotheques@electre.com**

Avec la participation de **3M** et



LIVRESHEBDO